LA REVUE DE PARIS

SEPTEMBRE

MARCEL PELLENC ..... L'Algérie et nos Finances
JULES ROMAINS ..... Situation de la Terre
DANIEL-ROPS ..... L'Aventure quaker
PAUL MORAND ..... Au Portugal et en Espagne
RENÉ HUYGHE ..... La Bête et le Diable
JAMES BOSWELL ..... Boswell veut se marier (I)
HENRY DE MONFREID .. Le Four crématoire
DOROTHY PICKLES..... Le Travaillisme britannique
JEAN CASSOU ..... Questions rétrospectives (II)
PAUL PARANT ..... Orléanisme et Légitimité
LÉON PIERRE-QUINT .... Entretien avec Bergson
GEORGES PILLEMENT ... La France et le Tourisme
DENISE BOURDET ..... Images de Paris
JEAN MISTLER ..... D'Aix à Bayreuth
PIERRE AUDIAT ..... L'Histoire : La Classe 1960

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, CLAUDE DULONG, BEATRIX BECK, PIERRE de BOISDEFFRE, MARCEL THIÉBAUT et MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 250 FRS

1958 - 65e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
MARCEL PELLENC	Algérie et Problème financier	3
JULES ROMAINS	Situation de la Terre	14
DANIEL ROPS	L'Aventure quaker	26
PAUL MORAND	Au Portugal et en Espagne	32
RENE HUYGHE	La Bête et le Diable	42
JAMES BOSWELL	Boswell veut se marier (I)	52
HENRY DE MONFREID	Le Four crématoire	67
DOROTHY PICKLES	Le Travaillisme britannique	72
JEAN CASSOU	Questions rétrospectives (fin)	80
PAUL PARANT	Orléanisme et Légitimité	106
LEON PIERRE-QUINT	Entretien avec Bergson	120
GEORGES PILLEMENT	La France et le Tourisme	130
DENISE BOURDET	Images de Paris	139
JEAN MISTLER	D'Aix à Bayreuth	148
PIERRE AUDIAT	La Classe 1960	153
Le Mois à Paris		165

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

L'OCCIDENT ET LA CONDUITE DU MONDE
par **André SIEGFRIED**, de l'Académie Française.

LE JOURNAL DE DEUX AMIS
par **Maurice GARÇON**, de l'Académie Française.

MON AMIE JEANNE
par **Angelina BARDIN.**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	2.500	**Étranger** : Un an (12 numéros)	Fr.	2.900
— : Six mois (6 numéros)		1.250	— : Six mois (6 numéros)		1.450

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,10	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	342
Canada	$ canadiens	6,90	Par chèque bancaire.	Fr.B.	354
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12.237 à Genève.	Fr.S.	30	**Italie**	Lires	4.475
Par chèque bancaire.	Fr.S.	31	**Angleterre**	£	2/10
Espagne	Pesetas	300	**Égypte**	Piastres	247
			Hollande	Florins	27
			Portugal	Escudos	200

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucaud - André de Fels
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés

© Revue de Paris 958

INFORMATION FINANCIÈRE

SOCIÉTÉ ANONYME DES MANUFACTURES DES GLACES ET PRODDUITS CHIMIQUES DE SAINT-GOBAIN, CHAUNY ET CIREY

Emission de 250.000 obligations de 20.000 francs nominal à intérêt minimum de 5 % et prix de remboursement minimum de :

21.500 francs pour chacune des cinq premières années,
22.500 francs pour chacune des cinq années suivantes,
23.500 francs pour chacune des cinq années suivantes,
25.000 francs pour chacune des cinq dernières années,

assorties d'un intérêt supplémentaire et d'une prime de remboursement **variables en fonction des dividendes et des sommes portées en réserves.**

Amortissement. — En vingt ans à partir du 1er octobre 1958 par tirages ou rachats.

Prix d'émission. — 98,50 %, jouissance : 1er septembre 1958.

(Notice publiée au **B.A.L.O.** du 18 août 1958, nº 99.)

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.500 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Siège Social :

14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

Succursale :

2, Place de l'Opéra, 2 -- PARIS

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Agences et Bureaux

en France, dans l'Union Française et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 juin 1958.

La situation au 30 juin 1958 se totalise à 767.825 millions et présente, par rapport à celle au 31 mai dont les chiffres avaient été gonflés par le report de l'échéance de fin de mois, une diminution de 15.708 millions.

Au passif, les ressources provenant de la clientèle s'élèvent à 571.464 millions. A l'actif, le Portefeuille effets s'établit à 509.176 millions, tandis que les Comptes courants figurent pour 120.899 millions.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 juin qui s'élève au total de 648 milliards comporte, au Passif, 604 milliards de comptes de dépôts.

A l'Actif, le Portefeuille-Effets figure pour 432 milliards et les Comptes Courants débiteurs pour 91 milliards.

AVEZ-VOUS FAIT CE CALCUL ?

si vous êtes acheteur de la

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous dépensez chaque mois **250** francs et les 12 numéros de l'année vous coûtent **3.000** francs.

Or le prix d'un abonnement est de **2.500** francs.

abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la **REVUE DE PARIS**

114, avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

L'ALGÉRIE ET LE PROBLÈME FINANCIER

par MARCEL PELLENC

BIEN que le chef du Gouvernement ne semble pas avoir prononcé expressément le mot « *intégration* », en ce qui concerne le régime futur de l'Algérie, c'est en général à ce terme que s'arrête une bonne partie de l'opinion, des deux côtés de la Méditerranée, car il correspond dans la pensée la plus commune à la forme la plus étroite et la plus indissoluble de liaison entre les deux territoires intéressés.

Sans nous arrêter exagérément à la signification des termes ou à celle que, selon son orientation d'esprit, chacun peut leur prêter, il n'est pas douteux que, quelles que soient les modalités finalement retenues pour maintenir des liens solides entre la métropole et l'Algérie, le nouveau régime posera des problèmes financiers d'une ampleur exceptionnelle.

En effet, l'un des principaux objectifs — sans doute même l'objectif essentiel — consistera dans l'élévation substantielle et rapide du niveau de vie de la population autochtone, dont une fraction importante végète actuellement dans une misère proche du dénuement.

Ce relèvement de la condition des musulmans, faute duquel la « fraternité » hautement affirmée, ne serait qu'un vain mot et la pacification une illusion, va exiger de toute évidence une masse considérable de capitaux.

Cet effort financier excède-t-il les moyens de la métropole ? Ou bien au contraire, quoique lourd, reste-t-il dans la limite du supportable ?

D'autre part, cet effort devra être consenti au moment même où les

besoins de la France métropolitaine vont devenir considérables : une moitié de la France est sous-développée ; la moitié de notre population agricole est à reconvertir ; notre population active connaît une expansion sans précédent qui va exiger des investissements accrus. Enfin notre économie, à certains égards vétuste, va entrer dans la dure compétition du Marché commun.

Est-ce que, emportés par un mouvement de générosité qui nous honore, mais peut-être quelque peu irréfléchi, nous ne sommes pas en train de compromettre l'avenir de « l'hexagone sacré » ou de l'Europe des Six ?

Tel est le grave problème dont nous nous proposons de soumettre au lecteur les données essentielles.

Il est évident que ce problème présente deux aspects qui sont intimement liés, l'un économique et l'autre financier, car les finances ne sauraient être que le reflet de l'économie.

Pour nous faire une opinion sur ce sujet de première importance, nous avons dépouillé une masse considérable de travaux de spécialistes et nous avons eu l'extrême surprise de constater que la quasi-unanimité des experts sont pratiquement d'accord sur la plupart des points — ou plus exactement qu'il n'existe entre eux aucune opposition fondamentale. Concernant les faits de base, les uns et les autres leur attribuent à peu près la même appréciation numérique ; les divergences sont souvent plus apparentes que réelles — nous en verrons plus loin des exemples ; souvent lorsque deux chiffres paraissent à première vue contradictoires, la contradiction en réalité s'efface lorsqu'on lit avec attention leur contexte ; les avis des spécialistes formulés dans des optiques différentes se complètent bien plus qu'ils ne s'opposent.

C'est ainsi par exemple que, concernant les récentes découvertes de pétrole du Sahara et notamment d'Hassi Messaoud, l'estimation des réserves publiée dans la presse varie parfois du simple au décuple : or cet écart s'explique selon qu'on se prononce sur les réserves certaines, ou bien sur les réserves probables ou seulement possibles.

D'autre part tel chiffre, vrai hier, peut être inexact ou dépassé aujourd'hui car l'économie est liée à la technique et celle-ci évolue rapidement. C'est ainsi que les découvertes de pétrole saharien, dans une zone dont l'exutoire naturel est l'Algérie, sont venues bouleverser les données du problème énergétique de ce pays.

En bref, l'aspect sous lequel nous nous proposons d'aborder ce sujet étant l'aspect économique, et l'économie étant une science, nous serons conduits à assortir notre exposé de quelques notions quantitatives, faute desquelles notre propos ne serait, comme tant d'autres, que discours vague et creux. Mais s'il importe d'être très attentif à l'éloquence des chiffres, il faut observer que, s'agissant d'une sorte de bilan, celui-ci ne revêt toute sa signification qu'à la date où il a été dressé. Des remises à jour peuvent s'imposer par la suite en fonction de nouveaux événements.

I. — Les données économiques et financières de l'Algérie avant les récentes découvertes de pétrole.

Grande comme trente-cinq départements français, peuplée comme dix-neuf et riche comme quatre : c'est par cette sorte d'équation, qu'un rapport officiel récent décrit l'Algérie.

Contrairement à certaines allégations mensongères et intéressées sur le soi-disant *colonialisme*, la population d'origine européenne ne vit pas dans l'opulence puisque son revenu moyen par personne est inférieur de 20 p. 100 à celui de la population de la métropole.

Quant à la population musulmane, ce qui caractérise avant tout son niveau de vie, c'est une extrême inégalité. A côté des musulmans de classe moyenne, 50 000 personnes, soit moins de 1 p. 100 de la population musulmane qui, du point de vue économique, vivent à peu près à l'européenne ; à côté des quelque 500 000 musulmans salariés, artisans et commerçants des villes dont le niveau de vie est relativement bas mais acceptable encore, on trouve une foule déshéritée : d'abord 1 600 000 musulmans des zones urbaines, mais surtout la grosse masse des 6 millions de personnes qui vivent dans le bled, d'une agriculture que certains diront traditionnelle, mais que l'on peut sans excès qualifier de très arriérée et dont le revenu individuel moyen est de l'ordre de 20 000 francs par an.

Quels que soient les correctifs ou les nuances dont il faille parfois entourer cette appréciation et en dépit de la difficulté qu'il y a à estimer l'autoconsommation dans une économie demeurée patriarcale, il n'est pas douteux que ce chiffre constitue l'expression d'une poignante misère.

Les ressources agricoles sont médiocres, puisque les régions littorales ou sub-littorales, où la pluviosité permet les principales cultures vivrières, ne représentent que 5 p. 100 de l'Algérie. Un rapport du Conseil économique résume la situation en titrant cette partie de son travail dans les termes suivants, sombres dans leur concision : *la terre est rare en Algérie.*

Encore doit-on noter qu'une large partie des terres est régie par un droit coutumier coranique basé sur l'indivision, principe qui ne peut que s'opposer à un rendement acceptable.

En outre, dans son ensemble, faute d'outillage et peut-être plus encore faute d'une évolution technique suffisante, la majorité des fellahs pratique des façons culturales dont le rendement est dérisoire : il est courant, écrit le directeur de l'Agriculture de l'Algérie, que des terres à blé exploitées par les Européens produisent deux à trois fois plus que les terres de même qualité des exploitations musulmanes.

L'industrie — avant la découverte du pétrole — ne laissait aux spécialistes que de médiocres espoirs : *la gamme des matières premières industrielles n'est ni étendue, ni variée,* écrivait récemment le Conseil

économique en ajoutant que les premiers enthousiasmes étant tombés, les ressources de la région de Colomb-Béchar apparaissaient — sans plus — comme le substratum d'une modeste industrie locale.

L'énergie électrique — c'est encore le Conseil économique qui s'exprime ainsi — est 30 p. 100 plus chère qu'en France; les charbonnages du Sud-Oranais ne tiennent que grâce aux subventions de la métropole.

Cependant ces sombres perspectives s'aggravent encore si on tient compte d'*une extraordinaire poussée démographique :* 2,5 p. 100 par an, l'une des plus fortes existant dans le monde. Chaque année, la population s'accroît de 225 000 personnes, ce qui ne va pas sans nécessiter des investissements considérables pour les écoles, pour le logement, pour l'emploi.

Enfin, en regard de bouches à nourrir de plus en plus nombreuses, le sol se dégrade ; on estime que chaque jour, il « naît » en Algérie un village de 600 personnes et que, chaque jour aussi, une ferme de 100 hectares s'en va à la mer par l'érosion ou bien est conquise par le désert.

C'est sur ces bases pessimistes qu'une commission d'experts financiers a été officiellement chargée en 1955 de répondre à la question suivante : quelle est la somme à dépenser annuellement à titre de subventions ou d'investissements pour que le niveau de vie des Algériens progresse au même rythme que celui de la métropole, c'est-à-dire pour que le fossé qui les sépare ne s'approfondisse pas ?

La réponse, conclusion d'un volumineux rapport basé sur les données techniques tant agricoles qu'industrielles, alors officiellement admises et dont nous venons de donner un aperçu sommaire, fut la suivante :

1° A titre de subventions, ou d'investissements publics, c'est-à-dire à la charge du budget métropolitain : 200 milliards par an.

2° Pour les investissements directement productifs dans les entreprises privées : encore 200 milliards par an.

Cependant comme le rapport en question signalait que les capitaux privés fuyaient l'Algérie pour se réfugier dans la métropole, certains concluaient, non sans raison, que ces 200 derniers milliards retomberaient inévitablement comme les premiers à la charge de la métropole et plus exactement du budget métropolitain, soit au total 400 milliards.

Ces estimations se situaient dans le cadre d'une prévision de cinq à dix ans. Cependant certains économistes, et notamment des spécialistes de la démographie, se sont efforcés de voir plus loin encore. Attendu que les mœurs ne sauraient évoluer que lentement et que, par conséquent, l'effectif de la population et ses besoins en investissements (classes, logements, outillage de production) peuvent être, au moins grossièrement, calculés vingt ans à l'avance, l'Institut d'Études démographiques d'Alger démontrait à l'aide de calculs détaillés que les besoins en capitaux — ne pouvant provenir que de la métropole — iraient s'élevant progressivement pour atteindre 800 milliards par an dans environ vingt ans.

Tels étaient, il y a seulement quelques mois, les chiffres officiels, rendus

publics et dont nul — à notre connaissance — n'a sérieusement contesté la validité, dans le cadre des hypothèses qui servaient de base au calcul.

On comprend sans peine que, dans cette conjoncture, une large partie de l'opinion — celle qui réfléchit et ne se berce pas de slogans — se soit demandé : est-ce que ces charges financières démesurées ne compromettent pas l'avenir de la France métropolitaine ? Et, à cette question, des économistes de talent n'ont pas hésité à répondre par l'affirmative, considérant que la France serait plus heureuse et plus puissante si elle n'avait pas à faire face à un tel fardeau.

II. — Les perspectives économiques ouvertes par les récentes découvertes de pétrole.

Or ces perspectives économiques extrêmement sombres viennent d'être complètement bouleversées par les récentes découvertes de pétrole et de gaz naturel du Sahara.

La zone des plus importants gisements connus se situe aux confins de la Tunisie, dans un territoire désertique administrativement rattaché à l'Algérie. Hassi Messaoud, Hassi R'Mel, Edjelé, tels sont les noms prestigieux de ces champs d'or noir avec chacun ses particularités : Hassi Messaoud avec ses 140 mètres d'épaisseur de pétrole, ce qui approche des records du Moyen-Orient, Hassi R'Mel dont les ressources en gaz naturel pourraient bien être séculaires, Edjelé facile à exploiter à cause de sa faible profondeur.

Quelles sont les réserves de ces champs pétrolifères ? A vrai dire, on ne saurait encore les calculer avec précision, mais les projets officiels visent à produire 10 millions de tonnes de pétrole par an, dès 1960 et certains spécialistes pensent qu'un jour la production annuelle pourrait atteindre 100 millions de tonnes de brut, c'est-à-dire plusieurs fois les besoins français actuels.

Au pétrole brut, il faut ajouter la richesse en gaz naturel ; la distance de Hassi R'Mel à la côte méditerranéenne est plus faible que celle qui sépare les gisements de gaz naturel du Texas de la côte du golfe du Mexique où se sont créées d'importantes industries ; les conditions locales n'ont donc rien d'effrayant.

Or avec l'énergie abondante et à bon marché, le *principal goulot d'étranglement de l'expansion algérienne disparaît* ; car si, comme l'écrivait le Conseil économique, la gamme des matières premières n'est pas variée, il en est une dont le sous-sol algérien est richement doté et celle-ci est de première importance, c'est *le minerai de fer*. On ignore trop souvent que la production annuelle de minerai de fer exprimée en francs par habitant atteint dès maintenant en Algérie 1 300 francs contre 1 600 francs en

France métropolitaine ; c'est dire que, à l'échelle de sa population, le potentiel de l'Algérie en minerai de fer est très honorable.

Avec l'énergie et le fer il est possible de créer une sidérurgie et ceci dans des conditions économiquement saines.

A partir de là, car les bras ne manquent pas, on peut envisager la création d'un grand nombre de petites *industries de transformation*, grosses consommatrices de main-d'œuvre, en s'inspirant dans une certaine mesure de cet artisanat qui fut si répandu en Europe à la fin du XIXe siècle sous la forme d'une foule de petits ateliers locaux. En somme, en évitant de brûler les étapes, il devient techniquement possible d'amorcer le processus d'industrialisation qui fut celui des nations évoluées et qui seul est susceptible de donner du travail aux masses rurales actuellement en sous-emploi permanent, masses dont la démographie galopante s'apprête à renforcer les effectifs.

Mais l'énergie à bon marché permet de faire encore bien d'autres choses : on oublie trop souvent que l'élément essentiel du prix de revient de l'aluminium ce n'est pas le minerai, la bauxite, mais le coût de l'énergie électrique. C'est ainsi par exemple qu'avec du pétrole et du gaz naturel amenés à Bône, on peut créer dans des conditions économiquement saines des centrales électriques et une *production d'aluminium*, en important le minerai ; il ne manque pas dans le monde d'exemples d'industries de l'aluminium qui ne fonctionnent pas autrement.

Ce n'est pas tout. L'énergie à prix réduit permet de créer une *industrie chimique :* engrais pour l'agriculture, ciment pour la construction, plastiques pour l'équipement ménager à bon marché des masses à faible pouvoir d'achat.

Acier, aluminium, ciment, plastiques : voilà les grands pôles de l'industrie qui hier hors de portée peuvent devenir accessibles dans des conditions techniques et économiques classiques et saines.

Il n'est pas jusqu'à *l'agriculture que les sources nouvelles d'énergie ne soient susceptibles de transformer.* « La terre est rare », dit le Conseil économique — et c'est vrai — mais les superficies irrigables sont susceptibles de croître — non pas un peu mais énormément — si à l'irrigation par gravité on peut ajouter *l'irrigation par pompage.*

Cette possibilité nouvelle est susceptible de transformer profondément l'agriculture algérienne ; n'oublions pas qu'un hectare irrigué cultivé en primeurs ou en agrumes peut produire en valeur quinze ou vingt fois plus qu'un hectare de blé en culture archaïque et ceci en employant quatre ou cinq fois plus d'une main-d'œuvre dont précisément on ne sait que faire.

Et par ailleurs on se sent tout prêt d'adhérer à l'avis des experts qui soutiennent que le cheptel ovin pourrait être doublé, le pompage dans la nappe d'eau souterraine permettant d'éviter ces hécatombes de moutons qui se produisaient jusqu'à présent au cours des années sèches.

***

Ainsi apparaît désormais techniquement possible l'amélioration des conditions de vie de l'Algérie jusqu'à un niveau qui devrait rapidement atteindre et peut-être même dépasser celui des péninsules méditerranéennes telles la Grèce et l'Italie méridionale.

Il est évident cependant que ce programme exigera des investissements considérables et les chiffres que nous avons cités ci-dessus (400 milliards par an rapidement et 800 milliards ultérieurement) doivent être retenus au moins comme un ordre de grandeur.

Ces chiffres astronomiques entachent-ils la solution du problème algérien d'un vice rédhibitoire, comme étant l'expression d'une impossibilité matérielle ?

Telle est la question cruciale que l'on peut se poser.

Pour y répondre, il convient de porter attention à un certain nombre de remarques faites par divers experts et dont nous nous contentons de nous faire l'écho — remarques qui ne contredisent nullement les travaux officiels mais qui au contraire les éclairent d'un jour particulier.

1° Le chiffre de 400 milliards d'investissements annuels résulte de barèmes généraux, bien connus des économistes, mais non d'investigations poussées dans le détail pour les diverses activités. Or — c'est la thèse des agronomes — pour une population dont le besoin primordial est d'ordre alimentaire, l'accent doit être mis dans une première étape sur l'agriculture. Ils estiment en effet que non seulement l'urgence sociale mais aussi la rentabilité économique le commandent.

D'après les études des spécialistes, il serait possible d'obtenir en quelques années un accroissement de 240 milliards par an du revenu agricole — ce qui ferait plus que le doubler — sous la double condition d'investir au total quelque 270 milliards seulement, et d'engager ensuite une dépense annuelle de quelques milliards pour l'entretien de moniteurs. Cette productivité absolument exceptionnelle des investissements de cette catégorie — puisque chaque milliard investi rapporterait 900 millions par an — s'explique par le fait que les fellahs cultivent selon des procédés si archaïques qu'un effort technique et financier relativement faible peut produire des améliorations considérables.

2° Si, dans ce total de 400 milliards de subventions ou d'investissements annuels, 200, en tout état de cause sont à fournir par la métropole, il en est aussi 200 qui doivent provenir de l'économie algérienne elle-même. Cela devient possible si on met fin à l'évasion des capitaux. Il serait en effet inadmissible que le contribuable métropolitain finançât l'expansion algérienne à grand renfort de capitaux publics, dans le même temps où les *beati possidentes* locaux exporteraient vers la métropole leurs capitaux privés. Au surplus, la sécurité retrouvée mettrait fin spontanément à cet étrange chassé-croisé.

3° Puisque les champs pétrolifères du Sahara ont — selon toute vraisemblance — une capacité qui dépasse sensiblement les besoins de la

métropole et de l'Algérie et que d'autre part les pays de l'Europe de l'Ouest, pauvres en pétrole, ont le même intérêt que la France à s'affranchir des risques que laisse planer sur leur approvisionnement le Moyen-Orient, il doit être possible de faire appel dans des conditions raisonnables à nos voisins européens, pour une coopération dans l'apport des capitaux nécessaires à la prospection et la production du pétrole — et cela nous soulagerait d'autant.

4° Toutes les grandes firmes pétrolières mondiales pratiquent largement l'autofinancement. C'est avec les bénéfices de l'exploitation qu'elles poursuivent leur expansion ; autrement dit, en matière de pétrole, il suffit, dans une large mesure d'amorcer la pompe, ce qui — on le conçoit — diminue par la suite la dépense.

Mais supposons même que compte tenu de ces palliatifs, il reste encore une charge considérable à financer par la métropole. Poussons même cette hypothèse à l'extrême et admettons pour un instant, en dépit des remarques dont nous venons de nous faire l'interprète et qui paraissent fondées, que sur les 400 milliards de charges annuelles, rien ne puisse être abattu et que tout retombe sur les épaules de la France métropolitaine.

Celle-ci aurait-elle intérêt à se décharger du fardeau ?

Ce n'est pas sûr du tout, car ce passif comporte en contrepartie un actif, et cet actif n'est pas seulement important — ce ne serait pas assez dire — il est énorme : c'est la sécurité des sources essentielles d'approvisionnement et d'entretien du rythme de notre expansion économique.

On sait qu'actuellement l'expansion de la production métropolitaine se poursuit à un rythme qui dépasse 1 000 milliards par an ; chaque année 1 000 milliards supplémentaires s'ajoutent au revenu de l'année précédente.

Cette expansion continue résulte-t-elle de circonstances exceptionnelles qui sont proches de leur fin, ou bien est-il légitime d'espérer que pour peu que nous soyons raisonnablement dirigés elle va se poursuivre au cours des prochaines années ?

D'après des études extrêmement sérieuses, qui ont été menées notamment par les experts du Commissariat à la Productivité, la réponse est formelle : si on considère l'avenir à dix ou quinze ans — ce qui est le maximum raisonnablement prévisible — la France a dans son jeu tous les atouts pour une expansion continue et sans précédent, qui serait susceptible de doubler le niveau de vie des Français.

Cette affirmation — qui n'est pas faite à la légère, mais résulte d'études approfondies dont nous avons vérifié les divers éléments — n'est affectée que d'une seule restriction mais qui suffit à compromettre la stabilité de l'édifice économique. La France a tous les atouts, sauf un : le pétrole. Si le robinet du Moyen-Orient se fermait — et on sait entre quelles mains il se trouve — c'est toute l'expansion qui risquerait d'être stoppée, pour peu que l'arrêt de nos approvisionnements en pétrole dure seulement un

peu plus longtemps que la récente crise de Suez. Le recours prolongé au pétrole de l'hémisphère ouest ne ferait que déplacer le problème en transposant la difficulté du plan de l'industrie sur celui des devises. L'économie française apparaît comme un magnifique athlète dont le tendon d'Achille est sans protection.

Ainsi cette manne cumulative de quelque 1 000 milliards de plus que l'année précédente, dont la poursuite de l'expansion économique vient augmenter chaque année le revenu national, est-elle subordonnée pour une large part à la régularité et au développement de notre approvisionnement en produits pétroliers.

Que le robinet se ferme, et c'est inévitablement la stagnation ou même la récession.

Or dès maintenant l'exploitation des pétroles du Sahara, même au rythme encore modeste de 10 millions de tonnes par an — qui est, avons-nous vu, l'objectif pour 1960 — assure à notre économie le « minimum vital » en matière d'approvisionnement pétrolier et nous met en mesure de résister à tout chantage éventuel de nos fournisseurs du Moyen-Orient. C'est dire que la disposition de ces gisements met notre économie à l'abri d'un risque grave de stagnation et de récession.

Alors si l'on veut bien observer que l'Algérie est la porte du Sahara, la question qui se pose est la suivante : est-il avantageux ou non de payer annuellement une sorte de *prime d'assurance* de 400 milliards — et encore ce chiffre est-il, nous l'avons vu, sans doute surestimé — pour être assuré de conserver l'accroissement d'une recette au rythme de 1 000 milliards supplémentaires par an ? Précisons la question en prenant l'exemple d'une période de cinq ans : est-il sage de payer en cinq ans une prime de $400 \times 5 = 2\,000$ milliards pour avoir la garantie d'une recette de $1\,000 + 2\,000 + 3\,000 + 4\,000 + 5\,000 = 15\,000$ milliards ? Sans donner à ce calcul une rigueur qu'il n'a pas, on voit qu'il ouvre en tout cas des horizons sur une forme de raisonnement qui mérite de retenir l'attention.

Observons enfin que l'exploitation du pétrole étant une opération bénéficiaire, il apparaît possible d'opérer entre la métropole et l'Algérie une sorte de dichotomie : à l'Algérie le bénéfice en argent de l'exploitation ainsi que l'alimentation — forcément modeste — de son industrie ; à la métropole, la certitude de recevoir, payable en francs, tout le pétrole dont son économie a besoin pour son expansion. La simple assurance pour la métropole de pouvoir acheter en francs, au cours mondial, du pétrole en quantités importantes et assurées constitue pour son économie un avantage inestimable, un avantage tel que — sans faire un marché de dupes — il n'est pas absurde d'aller jusqu'à abandonner au pays pauvre sur le territoire duquel s'opère le transit, tout le bénéfice en francs de l'exploitation. Or, laissons quelque peu voguer notre imagination et supposons qu'un jour — ce que certains experts estiment comme très possible et que nul n'assure être impossible — la production annuelle

de pétrole soit de 100 millions de tonnes ; si le bénéfice brut par tonne est de 4 000 francs comme il semble que ce soit l'ordre de grandeur au Moyen-Orient, cela fait précisément les 400 milliards dont on a besoin pour l'expansion de l'Algérie.

Certes pour le moment, il ne s'agit que de probabilités, peut-être même seulement de possibilités, mais au train où vont les forages de prospection nous serons complètement fixés dans deux ou trois ans. Devons-nous alors abandonner la partie en perdant nos mises ou bien la sagesse commande-t-elle que la France fasse quelques relances pour conserver sa place dans cette gigantesque partie de poker ? Telle est l'alternative.

IV. — Les conditions nécessaires préalables a toute solution du problème économique et financier de l'Algérie.

Ainsi le problème économique et financier de l'Algérie pouvait à bon droit, il y a encore peu de temps, apparaître aux esprits réfléchis qui ne se satisfont pas de paroles creuses ou d'affirmations incontrôlées, comme pratiquement insoluble ; mais la même appréciation ne saurait être formulée aussi catégoriquement aujourd'hui ; nous ne saurions affirmer que ce problème est certainement soluble mais du moins — progrès important — on entrevoit les grandes lignes d'une solution.

Cependant nous sommes encore séparés de la marche assurée vers cet avenir meilleur par un certain nombre d'obstacles.

La première condition réside dans le rétablissement de la paix, non seulement de cet ordre apparent qui cache mal les passions refoulées, mais d'une paix véritable et sincère dans les cœurs et dans les esprits. Car la paix seule doit permettre cette coopération entre les deux communautés qui est la condition indispensable du relèvement du niveau de vie des masses musulmanes.

Le deuxième obstacle, le plus ardu sans doute, consistera à vaincre la routine et les intérêts particuliers, ce qui exige un gouvernement fort. Il est impensable qu'un pays dont l'agriculture constitue pour beaucoup la ressource essentielle puisse tirer parti d'une terre trop rare s'il n'est mis la hache dans un régime de propriété foncière moyenâgeux où l'indivision s'oppose à tout effort. Il faudra vaincre la routine des façons culturales archaïques : puisqu'il y a peu de terre cultivable, qu'elle soit au moins cultivée raisonnablement.

C'est toute une humanité de plusieurs millions de personnes dont il faut remodeler non pas seulement le mode de vie mais *même le mode de pensée*, notamment par un effort sans précédent dans le domaine de l'enseignement.

Nonobstant de puissants intérêts locaux, il faudra également imposer que les capitaux formés dans le pays y restent pour le faire fructifier, au lieu de le déserter comme actuellement.

capitaux formés dans le pays y restent pour le faire fructifier, au lieu de le déserter comme actuellement.

Il faudra aussi défendre la fragile économie de l'Algérie contre la concurrence excessive des entreprises métropolitaines qui, dans l'ensemble, bénéficieront d'une productivité plus élevée. Ce serait se faire de naïves illusions que de penser que puisse se créer et se développer en Algérie une industrie si au début de sa croissance elle ne bénéficie pas d'un régime protectionniste. Dussent les amateurs de slogans être choqués par notre exposé, nous nous devons de signaler que nombre d'économistes estiment que la forme de protection la plus simple, la plus générale et la plus efficace consisterait dans une monnaie distincte.

Toutes ces mesures exigent que la France métropolitaine et l'Algérie soient sous l'autorité d'un *gouvernement fort*, assuré d'une bonne continuité. Elles exigent surtout l'adhésion sans restriction des masses musulmanes qui en seront les bénéficiaires ; pour emporter cette adhésion — en ajoutant si besoin est la fermeté à la persuasion — faudra-t-il que se lève sur cette terre d'Algérie un grand homme qui serait pour elle l'équivalent de ce que fut Kémal Ataturk pour la Turquie ?

Cependant toute cette potentialité de renouveau et d'expansion risquerait de rester stérile ou de sombrer dans le plus lamentable échec si n'était pas bâti un plan détaillé avec le concours non seulement de financiers et d'économistes, mais aussi d'agronomes et d'ingénieurs — consistant d'abord dans une vue d'ensemble situant les grandes masses économiques : production, population, niveau de vie, consommation, investissement, etc., mais aussi descendant dans le détail. Ce travail devrait être comparable en profondeur à ce qu'est pour la métropole le « Plan de modernisation et d'équipement » ; celui-ci est condensé dans un petit fascicule, mais y sont annexés quelque cinquante gros volumes auxquels deux mille experts de toutes spécialités ont apporté leur concours.

Ce « *Plan économique et financier détaillé pour le redressement de l'Algérie* » *reste à faire ;* les citations d'avis autorisés que nous avons exposées ci-dessus, dont aucun ne se contredit, mais dont aucun gouvernement n'a entrepris la synthèse, laissent penser, espérer, supposer que le problème économique et financier de l'Algérie est soluble, mais *tant qu'on n'aura pas établi un plan méthodique et chiffré nul ne saurait en donner l'assurance.*

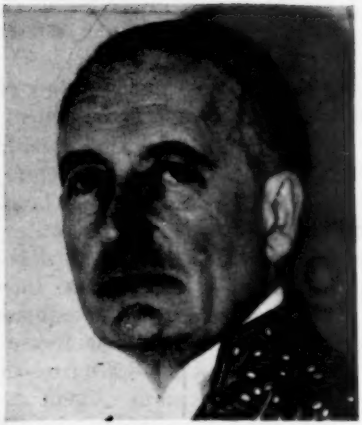
Et il faudra, bien entendu, que ce plan d'expansion s'insère dans un cadre plus vaste comprenant la métropole et les territoires d'Outre-mer.

Gouverner, ce n'est pas discourir ; ce n'est même pas seulement prévoir, c'est prévoir avec des chiffres : c'est donc seulement lorsque les populations tant métropolitaines qu'algériennes, tant européennes que musulmanes, se seront rendu compte que les pronostics touchant leur destinée économique sont assorties de prévisions chiffrées et rendues publiques qu'elles auront — enfin — le sentiment d'être gouvernées.

MARCEL PELLENC

SITUATION DE LA TERRE

par Jules Romains



Sous ce titre, Jules Romains va faire paraître un ouvrage dont nous publions ci-après quelques extraits. L'auteur, à propos de ce livre, donne les précisions suivantes : « Situation de la Terre *se présente comme un rapport établi sur les activités et la situation actuelle de la planète, par un observateur ou une équipe d'observateurs venus du dehors — autrement dit de quelque service de renseignements extra-terrestres — mais armés pourtant de moyens d'investigation progressive, dont le pouvoir de pénétration dans le détail est parfois singulier. Malgré les erreurs et les omissions inévitables dans un travail de ce genre et de cette origine, nous autres habitants de la Terre avons intérêt à connaître l'effet que nous produisons sur des « étrangers », et ce qu'ils pensent de notre passé, de notre avenir et de nos activités.* » (*N.D.L.R.*)

AVERTISSEMENT

Le document que nous publions aujourd'hui doit être accepté et jugé en lui-même. C'est seulement de sa substance que nous avons à nous demander si elle est digne de notre attention. Aucune garantie externe ne s'y ajoute. Nous ne pouvons ni en spécifier l'origine, faute de la connaître avec certitude, ni révéler à qui nous sommes redevable de la communication, non autorisée il faut le dire, qui nous en a été faite.

Il revêt le caractère d'un rapport, non d'une relation ; en ce sens qu'il ne nous rend pas compte, par un récit chronologique, des étapes et des épisodes d'une enquête, des obstacles de divers ordres qu'elle a rencontrés et surmontés. Il se borne à nous en livrer les résultats. Il ne nous permet pas davantage d'apprécier la valeur des procédés de recherche qui ont été mis en œuvre.

A qui était-il destiné ? Par qui avait-il été sollicité ou commandé ? Le texte ne contient aucune formule d'adresse, ni même aucune phrase incidente qui vienne nous instruire à cet égard.

Ce que l'on croit deviner à travers ces pages est que leur destinataire quel qu'il soit — individu ou collectivité — s'était déjà intéressé aux

— Ci-dessus J. Romains (Photo Keystone).

questions dont elles traitent, en avait été plus ou moins informé, et avait manifesté le désir d'en savoir davantage.

Ces questions — comme le titre l'indique — se rattachent toutes à la situation actuelle de la Terre, et plus particulièrement à celle de l'Humanité. Elles nous touchent donc de fort près. Mais l'on a bien le sentiment qu'ici elles sont abordées sous l'angle d'une curiosité étrangère. Les paragraphes d'introduction suggèrent même invinciblement l'idée que la Terre nous est offerte de prime abord comme un objet lointain, malaisément discernable, dont le mouvement naturel de l'observateur est de se rapprocher.

En second lieu la découverte progressive du détail semble toujours se faire, ou du moins être présentée, en partant d'un point de l'espace très éloigné de notre globe, et se poursuivre par diminution graduelle de la distance ou grossissement de l'objet ; ce qui revient au même.

En d'autres termes il paraît peu vraisemblable que le destinataire de ce rapport soit de chez nous. On imagine mal une autorité terrestre, temporelle ou spirituelle, éprouvant le besoin de prendre au départ un tel recul ; ni ayant été dans le passé assez distraite pour que beaucoup des renseignements qu'on lui fournit lui aient échappé. On l'imagine aussi mal trouvant convenable le ton détaché et distant dont on va lui parler d'un monde avec lequel elle aurait elle-même tant de liens.

Pour ce qui est de savoir comment situer l'auteur ou les auteurs du présent mémoire — car c'est peut-être un travail d'équipe — le problème devient encore plus délicat. Certes le texte, dans sa structure, sa teneur, son vocabulaire, a la physionomie d'une production humaine. Tout semble y respirer nos façons d'associer les idées et les mots. Tout y semble saturé d'anthropomorphisme, compte tenu de l'attitude un peu particulière qu'adopte le rédacteur, du fait que, parlant de notre habitat et de chez nous, ce n'est pas à nous qu'il s'adresse.

I

Les trois ensembles vivants.

Une vue sommaire de la planète suffit à montrer qu'à l'heure qu'il est la vie s'est emparée de pratiquement toute la surface ; si l'on admet que son règne s'étend là même où elle ne se présente que d'une façon clairsemée.

Sans doute un observateur non prévenu serait-il porté à croire que les masses d'eau — mers ou océans — dont la superficie est bien supérieure à celle des terres émergées ou continents, forment de vastes lacunes dans cette prise de possession de l'enveloppe terrestre par la vie. En réalité, il n'y a là qu'une différence d'aspect. Si, dans les océans, la vie se dissimule au premier regard sous l'éclat et l'agitation perpétuelle des eaux, elle y pénètre à des profondeurs que sous le sol émergé elle est loin

d'atteindre. De plus elle imprègne ces épaisses couches d'eau si intimement et avec une telle continuité qu'il serait à peine excessif de les regarder comme une coulée confuse de substance vivante.

Il importe de signaler à ce propos que le sol continental lui-même est en grande partie constitué dans ses couches supérieures par les résidus d'êtres vivants, des âges reculés, dont l'immense majorité appartenait au milieu marin. C'est la preuve non seulement que la mer a occupé jadis ces régions, mais aussi que, loin de marquer une interruption dans l'étalement de la vie, elle en a été dès le début le support principal.

Trois grands ensembles vivants s'imposent à l'attention. Le premier est la couverture végétale qui se déploie d'un bout à l'autre des continents. Elle exhibe de vastes lacunes, et des différences marquées de coloration et de compacité. Mais l'impression qu'on en reçoit d'abord est qu'elle représente la forme la plus naturelle et la plus incoercible que prend la vie à la surface du globe. Les lacunes qui s'y rencontrent ont l'air d'accidents intervenus au cours des âges, ou d'effets d'usure arrivés à leur terme, et non de portions du sol que la végétation aurait encore à conquérir.

Le second ensemble est justement cette bouillie de matière vivante en quoi consistent les océans, au moins jusqu'à une certaine profondeur. Ensemble qui est le plus malaisé des trois à saisir, mais qui apparaît d'autre part comme le plus ancien, comme celui qui échappe le mieux aux effets d'usure, les répare avec le plus de facilité et sans laisser de traces. On a le sentiment que si, pour une raison quelconque, la vie se raréfiait sur le sol terrestre et finalement en était chassée, elle trouverait encore pour un temps indéterminé un refuge et des réserves dans cette épaisseur marine.

Le troisième ensemble est celui qui se désigne lui-même sous le nom d'*humanité*, et qui va former l'objet privilégié du présent rapport.

⁂

Ce qui frappe en premier lieu, nous venons de le dire, quand on considère les terres émergées, c'est leur couverture végétale. Mais l'on aperçoit presque en même temps une autre formation, d'une ampleur analogue, quoique d'une nature tout autre et d'une texture beaucoup moins continue. Il s'agit plutôt d'une sorte de réseau, aux mailles plus ou moins larges, jeté sur les continents.

Ce réseau semble être formé de nœuds ou amas, de grosseur très diverse, situés à des distances variables, et reliés entre eux par des filaments, eux-mêmes de plusieurs types.

Par leurs dimensions, ces nœuds ou amas font penser plus d'une fois aux masses où la végétation se condense, s'épaissit, et que désignent les termes de *bois* ou de *forêts*. Par leur aspect, en revanche, ils se rapprochent plutôt des aires pierreuses ou rocheuses qui çà et là interrompent

la couverture végétale. Toutefois on y remarque beaucoup plus de régularité ; en particulier des stries, dont certaines sont parallèles, dont les autres se coupent.

Les filaments qui rejoignent les nœuds ou amas semblent souvent n'être à leur départ que des prolongements ou des excroissances de même nature que l'amas d'où ils font saillie. Plus loin ils changent d'aspect. Parfois ils se réduisent à une sorte de tracé, gravé dans le sol d'une manière indélébile. Parfois ils sont d'une structure un peu plus compliquée. Dans les deux cas ce qu'ils ont de plus notable est qu'ils sont parcourus de mouvements rapides ; comme si leur fonction principale était de faire passer d'un amas à l'autre des éléments mobiles, dont le nombre, la taille, l'allure varient selon le type de filament.

L'on découvre ensuite qu'à l'intérieur des amas ces éléments mobiles ne sont pas moins nombreux, au contraire ; et que, si leur rapidité diminue, l'agitation qu'ils composent n'en est que plus grande.

Un examen plus attentif révèle de nouveaux détails et de nouvelles distinctions. Parmi les éléments mobiles, les uns, de beaucoup les plus petits et les plus nombreux — du moins à l'intérieur des amas — semblent faits à peu près entièrement de substance vivante. Dans les autres, la substance vivante ne paraît être qu'une partie de l'élément mobile, et même qu'une partie réduite et apparemment secondaire, puisque ce n'est pas par ses moyens à elle que semble s'effectuer le mouvement.

.. ..

Enfin il convient de signaler dès maintenant que des échanges, extérieurement insaisissables, sont pratiqués avec abondance aussi bien entre les divers points d'un réseau qu'entre les réseaux les plus éloignés. Tous ces modes de liaison, qui se surajoutent aux filaments figurés, ou qui en tiennent lieu dans une certaine mesure là où manque la continuité du sol, contribuent sans nul doute à renforcer l'unité de l'ensemble.

Une question se pose ici. Elle intéresse les trois grands ensembles vivants dont nous venons de parler, mais tout particulièrement le troisième.

Faut-il les considérer simplement comme le résultat d'une première vue sommaire des choses, résultat destiné à perdre consistance quand nous en viendrons à une étude plus approchée ? Ces existences globales ne vont-elles pas se résoudre alors en la juxtaposition ou l'assemblage plus ou moins fortuit d'une multitude d'existences individuelles ?

Dans aucun des trois cas l'on ne peut parler, semble-t-il, de simple juxtaposition ni d'assemblage purement fortuit. Même la bouillie marine a une sorte d'existence commune, sans laquelle l'existence des milliards d'individualités de toutes espèces qui la composent ne se concevrait pas. Et il est probable que certains faits de la vie ne s'y produisent que dans la mesure où elle est une matière vivante quasi continue. Cependant l'on n'y perçoit aucune ébauche d'organisation commune, ni même d'arrangement un peu fixe. Ce qui n'exclut pas l'existence, au sein de cette

bouillie marine, de formations beaucoup plus restreintes, mais beaucoup plus homogènes et mobiles, qui s'y déplacent, semblent y trouver leur subsistance, et probablement, si on les étudiait de près, manifesteraient un rudiment d'organisation et de personnalité [1].

Quant à la couverture végétale, elle aussi commande à coup sûr l'existence des innombrables individus que l'analyse y discernerait. Mais rien n'y trahit qu'elle soit plus organisée que la bouillie marine, ni dans sa totalité, ni dans les masses plus cohérentes qui s'y rencontrent, et que nous avons déjà citées sous les noms de *bois* ou *forêts*.

Il en va tout différemment du réseau ou système de réseaux que nous avons décrit de l'extérieur, sous le nom d'*humanité*. Il paraît difficile de lui refuser des caractères organiques, tant dans sa structure que dans ses fonctions. Et si par la suite nous sommes amenés à y distinguer une multiplicité d'êtres, d'une taille comparativement très petite, qui nous apparaîtront comme les agents les plus actifs et vraiment essentiels du système, nous devrons ne pas perdre de vue que c'est d'une forte impression d'existence globale que nous sommes partis.

II

L'élément homme. Généralités.

Dans toutes les formations que présente le réseau humain, nous retrouvons, avec ou sans enveloppe, un élément mobile vivant, qui est l'*homme*. Il est temps que nous en prenions une idée plus précise, grâce à une étude beaucoup plus approchée.

Si nous appelons *humanité* l'ensemble du réseau, l'*homme*, ou *personne* humaine, est l'unité élémentaire à laquelle on parvient quand on pousse suffisamment loin l'analyse de cet ensemble et des forces qui s'y exercent.

En tant qu'individu vivant, l'homme élémentaire est un *animal*, c'est-à-dire appartient à une très vaste catégorie terrestre, qui possède, à des degrés fort inégaux, la faculté de se déplacer par sa propre initiative. Cette catégorie, qui est loin d'être une exception dans l'univers, est d'ailleurs étudiée, quant aux modes qu'elle présente sur terre, dans un autre rapport.

Conformément à une observation générale que nous avons faite plus haut, et sous l'effet, apparemment, des conditions de pesanteur qui règnent à la surface du globe, les animaux ne dépassent pas une taille très modeste dans le sens vertical. Ils peuvent s'allonger un peu plus

1. Allusion évidente aux bancs de poissons migrateurs.

dans le sens horizontal, mais ce n'est qu'en constituant des groupes ou des amas qu'ils arrivent à présenter une étendue de quelque importance.

L'homme élémentaire ne fait pas exception à cette règle. Relativement aux autres, il est un animal de dimensions moyennes, même franchement supérieures à la moyenne, si l'on tient compte de la multitude de ceux qu'on appelle les *insectes*, et qui sont des milliers de fois plus petits que lui, alors que les animaux les plus grands n'ont que trois ou quatre fois sa hauteur, et les plus volumineux quelques dizaines de fois son poids. Il est vrai qu'en ce qui concerne la hauteur au-dessus du sol, l'homme, à la différence de la plupart des autres animaux, se tient debout sur ses deux *membres* inférieurs, ce qui ajoute considérablement à sa taille.

Ces deux membres inférieurs, appelés *jambes*, supportent donc le corps et servent à son déplacement ; mais ils sont réservés de plus en plus à des déplacements de faible rayon, au moins dans les régions du réseau dont le développement semble le plus avancé. Pour les déplacements à plus grande distance, le mouvement lui-même est effectué par cette enveloppe ou ce support non vivant dont nous avons parlé à plusieurs reprises, et à l'intérieur duquel l'homme se loge, ou dont il annexe provisoirement la structure à la sienne. Ce complément, souvent beaucoup plus volumineux que l'homme lui-même, s'appelle un *véhicule*.

Nous devons mentionner ici un curieux appareil qui en apparence produit le mouvement, mais en réalité emprunte toute la force qu'il dépense à l'homme lui-même. L'intérêt semble en être que la même quantité de force, mieux utilisée, opère un déplacement beaucoup plus rapide. On appelle cet appareil *bicyclette*. Nous avons constaté d'ailleurs que se répandait un type de fausse bicyclette où le mouvement a son origine non dans l'homme, mais dans l'appareil.

L'homme possède encore deux membres supérieurs appelés *bras*. Ils s'attachent au corps un peu au-dessous de la *tête* — qui contient les organes des sens et assume la direction de l'organisme. Les bras, beaucoup plus courts et moins épais que les jambes, se terminent par deux extrémités articulées et très mobiles, qui sont les *mains*. Le rôle des mains a été dès les origines très important, car elles ont servi à l'homme d'instrument pour tous ses travaux, et restent encore l'intermédiaire indispensable entre lui et les instruments artificiels et machines diverses dont il s'est de plus en plus entouré.

Les extrémités des membres inférieurs s'appellent *pieds*. Leur rôle, essentiel dans le déplacement, a été pour le reste beaucoup moins souple et varié que celui des mains. Le mot pied a même fini par être affecté, dans certaines langues terrestres, d'un emploi péjoratif pour désigner la maladresse et la stupidité. Cela semble injuste ; d'autant que dans l'usage des instruments et machines qui se sont récemment multipliés, le pied a trouvé des occasions nouvelles, et parfois délicates, de se rendre utile.

L'homme est constitué pour vivre dans une atmosphère dont la com-

position a été étudiée, et dont la formule est donnée dans un autre rapport. Il semble pouvoir jusqu'à un certain point tolérer un changement dans le dosage et surtout la pression de cette atmosphère.

Il est difficile de déterminer quel genre de nourriture lui est le plus naturel. Peut-être à l'origine a-t-il absorbé surtout des parties de végétaux (spécialement les *racines* et les *fruits*), même des *insectes*, comme l'avaient fait les animaux agiles et de petite taille dont il descendait. Mais tout semble indiquer qu'il s'est livré de bonne heure à la chasse d'animaux beaucoup plus volumineux et plus proches de lui que les insectes, pour se nourrir copieusement de leur chair. Là où il vivait au bord de la mer, il s'est habitué de même à consommer la chair des animaux marins. A l'heure qu'il est l'homme en est arrivé à faire entrer dans son alimentation des substances si nombreuses et si différentes que l'on se demande combien d'entre elles conviennent réellement à son organisme. Il ajoute encore à cette diversité des matières celle des préparations, où il met une ingéniosité extrême, bien que le principe commun à beaucoup d'entre elles soit le maintien prolongé de l'aliment dans l'eau bouillante accompagnée d'ingrédients. Dans d'autres cas, les aliments sont soumis à l'action directe du feu. Il faut noter toutefois que l'habitude tend à se répandre, non par un retour à la grossièreté primitive, mais au contraire par un raffinement, de consommer certains aliments à l'état de crudité.

Comme la plupart des animaux et des êtres animés, les hommes se divisent en deux grandes catégories, les mâles et les femelles que l'on désigne des noms d'*hommes* et de *femmes* (le même mot servant dans beaucoup de langues terrestres à nommer l'être humain pris en général et le mâle). Ces deux catégories, ou *sexes*, contiennent un nombre à peu près égal d'individus ; ce qui aurait de quoi étonner, vu que l'existence des sexes semble avoir pour objet la reproduction du type — le mâle fécondant la femelle d'où sort l'individu nouveau — et vu qu'un mâle unique pourrait sans difficulté féconder un grand nombre de femelles.

Une autre division qui se remarque entre les hommes est celle des races (ou variétés du type humain présentant chacun un groupe de caractères distinctifs, sans cesser néanmoins d'appartenir au type). Certaines de ces races sont difficiles à définir ; les caractères en sont incertains ou manquent de fixité ; à ce point qu'il est parfois permis de se demander si elles n'existent pas plus dans les mots que dans les choses. Quelques-unes au contraire présentent des différences très marquées ; en particulier les trois qu'on appelle race blanche, race jaune et race noire.

La durée de la vie, chez les individus humains, semble être au maximum de cent années terrestres (cent années font un *siècle*). Mais la plupart d'entre eux meurent bien avant cet âge ; les uns tout à fait au début de la vie, quand leurs organes sont encore fragiles et peu accoutumés aux difficultés du milieu ; d'autres à la fin de la maturité, quand ces mêmes

organes trahissent une usure précoce ; d'autres enfin à tout âge par *maladie* ou par *accident*.

Peut être considérée comme *accident* toute rencontre inopinée de l'organisme avec des conditions qui ne permettent pas la vie ou qui la troublent gravement. Par exemple, quand un homme tombe à l'eau et s'y enfonce, il ne tarde pas à périr, faute de posséder des organes capables d'en extraire l'atmosphère dissoute dont il a besoin pour vivre. C'est un accident. De même si, au cours d'un déplacement à grande vitesse, il est projeté contre un corps solide d'une certaine dimension.

L'accident peut être provoqué. Il peut même prendre la forme d'une attaque directe avec intention de donner la mort. On dit alors qu'il y a *meurtre*.

La *maladie* est un désordre apparemment spontané, et parfois suivi de mort. Elle prend des formes très diverses.

Notons dès maintenant que les formes de maladie qui frappent l'homme semblent beaucoup plus nombreuses et variées que celles qui frappent les autres animaux ; soit qu'il n'y ait là qu'un effet de l'attention minutieuse que prête l'homme à son propre cas ; soit que les soins mêmes qu'il apporte à préserver sa vie — du moins en règle générale — aient augmenté la proportion des individus mal constitués et peu résistants ; soit enfin que l'extension progressive du *réseau humain* et la multiplication des mouvements qui le parcourent facilitent la dissémination des germes de maladie dont nous aurons à parler plus tard ; chaque partie du réseau devenant ainsi capable de communiquer à d'autres, même à la plupart des autres, des germes de maladie qui sans cela seraient demeurés confinés chez elle.

Toutes les différences que nous avons relevées, et celles que nous pourrions relever encore entre l'homme et les autres animaux se relient en quelque façon à l'existence du *réseau humain*, soit qu'elles en résultent, soit qu'elles contribuent à l'expliquer. Ce réseau est en lui-même un fait unique. D'autres animaux vivent associés ; mais les amas qu'ils constituent n'ont le plus souvent qu'une unité des plus vagues et qu'une structure des plus rudimentaires. Même dans les cas où cette structure prend des caractères précis et constants, comme chez certains animaux de très petite taille tels que les insectes, les relations entre les amas restent inexistantes ou purement fortuites. Et le type animal en question se répand plus ou moins à la surface de la terre, sans que jamais rien ressemble à la prise de possession de cette surface par un réseau continu.

Le caractère exceptionnel tant du *réseau humain* que des éléments — vivants et non vivants — qui le constituent, caractère qui n'a fait que s'accentuer au long des siècles, ne s'expliquerait pas sans le phénomène du *langage*. Le langage, ou moyen de communication par des sons articulés plus ou moins accompagnés de gestes, paraît aussi ancien que l'humanité elle-même.

III

Développement du réseau humain.

De nombreux milliers d'années ont probablement été nécessaires pour que vînt à quelques-uns des groupes humains, ou *tribus*, le goût de s'attacher à un lieu ; que ce lieu fût une suite de cavernes dans le rocher, particulièrement propre au refuge et à la défense, ou une éclaircie de forêt, dans laquelle une tribu, jusque-là vagabonde, était tentée de s'édifier des abris permanents, en usant de matériaux empruntés à la forêt elle-même.

C'est de là que datent les toutes premières mailles du réseau humain. Les passages qui se répétaient d'une caverne à une rivière, ou d'une réunion d'abris à une autre, finissaient par tracer des pistes. De larges espaces, où ne se hasardait encore qu'une vie errante à travers une végétation mal pénétrable, séparaient ces ébauches de réseau, et de bien plus vastes s'étendaient au-delà, vierges de toute infiltration humaine.

L'image de ce premier développement n'est pas très modifiée, si nous admettons l'apparition indépendante, à des époques différentes, de plusieurs types primitifs, apparentés mais distincts. Au lieu d'un seul point d'origine, nous en avons quelques-uns ; de même plus d'une ébauche du réseau. Pendant longtemps, chacune d'elles se hasarde et s'affermit tant bien que mal, dans l'ignorance des autres. Leurs contacts ont pu attendre des siècles avant de se produire ; et d'autres siècles encore avant que de devenir plus que des rencontres sans lendemain ou des combats singuliers dans la forêt.

Quoi qu'il en soit, c'est vers le sud du continent appelé *Asie* qu'il paraît le plus plausible de placer ce ou ces points de départ ; c'est-à-dire dans une région voisine de l'équateur, d'un climat chaud et humide encore aujourd'hui, et couverte d'une végétation luxuriante. Plusieurs types, ou *espèces*, destinées à se perpétuer sous le nom d'hommes, ont pu y apparaître, à quelques centaines ou milliers d'années de distance. Ou bien, durant un espace de temps du même ordre, plusieurs variétés fortement caractérisées ont pu sortir d'une espèce unique à l'origine.

Ces espèces apparentées, ou ces variétés d'une même espèce, à mesure qu'elles croissaient en nombre, exerçaient l'une sur l'autre un certain refoulement, à quoi s'ajoutaient tantôt l'effet des modifications graduelles et réversibles du climat, tantôt la tendance spontanée des hommes à s'aventurer en quête de ressources nouvelles. Ainsi elles se sont écartées peu à peu, la direction prise par chacune pouvant être due au hasard ou à des préférences naturelles pour le froid, le chaud, à l'attrait ou à la crainte de la mer. Du même coup, chacune avait chance de rencontrer des conditions de vie qui allaient consolider et fortifier ses caractères primitifs.

C'est ainsi que la race dite *blanche* — ou qui devait achever de se

caractériser dans ce sens — aurait pris la direction du nord-ouest, puis celle de l'ouest, pour atteindre plus tard ce qui s'est appelé l'*Europe*. Tandis que la race dite *jaune* se répandait vers le nord et le nord-est ; et que la *noire* ou bien s'aventurait sur la mer, allait se disperser sur toutes sortes de petites étendues de terre ferme, les *îles*, situées au sud, au sud-est et au sud-ouest de l'*Asie*, puis se répandre largement en *Afrique* ; ou bien parvenait à cette dispersion sans quitter la terre ferme, grâce à des ponts de sol continental aujourd'hui disparus.

Sur ces trajets, cent et mille fois séculaires, ces races, ou leurs détachements extrêmes, ne pouvaient manquer de se rencontrer, et tantôt de se combattre, tantôt de faire des mélanges. D'où, en maintes régions de la terre, des difficultés presque insolubles, quand il s'agit de retrouver au juste quelles races s'y sont mêlées, à quelles époques et en quelles proportions.

Enfin l'on se heurte à des cas pour lesquels la théorie qui précède ne fournit pas une explication très satisfaisante. Celui, par exemple, des *Pygmées* d'Afrique. Autant il serait simple de voir en eux les descendants d'une race, ou plutôt d'une espèce, née au cœur même de l'Afrique, demeurée sur place, à l'écart des mélanges, dans l'isolement des forêts ; descendants peut-être dégénérés, mais ayant conservé la plupart des caractères du type primitif ; autant on hésite à se les présenter comme issus d'un peuple migrateur et audacieux qui, parti de l'Asie du Sud, aurait franchi les océans, ou de vastes territoires inconnus, en surmontant toutes sortes d'obstacles, et en réussissant à éviter les innombrables occasions de mélange, avant d'aller s'enfermer dans la forêt africaine pour y mener une vie séparée, presque animale, et y préserver pendant des dizaines de *siècles* un type humain si particulier.

La difficulté n'est plus la même si l'on adopte une théorie récente d'après laquelle l'origine de l'humanité se situerait non dans l'*Asie* du sud, mais précisément au centre de l'*Afrique*. Il est vrai qu'en ce cas la difficulté renaîtrait ailleurs, ou sous une autre forme ; par exemple à propos des indigènes du petit continent appelé *Australie* ; ou de peuplades survivant éparses çà et là, et plus ou moins analogues aux Pygmées, comme les *Négritos*.

Quant au continent appelé *Amérique*, il réclame dans son ensemble une considération particulière. Jusqu'à une date peu ancienne, son existence était inconnue ou à peine soupçonnée des autres continents. Pourtant un réseau humain s'y était déjà déployé depuis assez longtemps ; bien qu'il fût très loin de le recouvrir tout entier, qu'il restât très lâche, coupé aussi de déchirures et de lacunes. Selon toute probabilité, il ne s'était pas dès l'origine formé sur place. L'opinion la plus admise est qu'il résulte d'une migration venant d'*Asie*, à l'époque où le nord de l'*Asie* était relié au nord de l'*Amérique* par un pont de terre ferme. Certains supposent qu'une autre migration s'était produite dans le sud, venant des îles qui parsèment l'océan dans la direction de l'Asie. Les

deux migrations seraient finalement entrées en contact. Il est à noter que toutes deux, si l'on s'en rapporte à la première théorie que nous avons exposée, provenaient, quant à leur lointaine origine, des mêmes régions chaudes et humides de l'Asie méridionale. Elles se seraient donc rejointes sur le sol américain après une bien longue séparation.

Ces anciens transports de peuples furent suivis d'une période au cours de laquelle l'idée même d'une existence de l'*Amérique* parut s'effacer dans les autres continents. Et il a fallu qu'une nouvelle migration, venue cette fois d'Europe, la redécouvrît il y a moins de cinq siècles, et y commençât un nouveau réseau qui, sur beaucoup de points, s'est substitué à l'ancien sans en laisser de traces, mais surtout s'est développé bien davantage, avec des nœuds beaucoup plus forts et nombreux, des filaments beaucoup plus épais, robustes et serrés ; bref avec des caractères qui se sont de plus en plus rapprochés de ceux que présente le réseau d'*Europe*, pour finir, depuis quelque temps, au moins çà et là, par les dépasser.

Comme d'autre part cette dernière migration, opérée par la race blanche, n'a pas tardé à provoquer vers le continent américain — plus par l'effet de la contrainte, à vrai dire, que par celui d'un attrait spontané — un afflux de race noire, qui a duré plus de deux siècles, le continent américain s'est trouvé finalement former pour les trois principales races un lieu de rencontre ; de rencontre plus encore que de fusion ; car en maints endroits leurs éléments individuels, bien que participant en somme aux mêmes structures, ont tendance à rester distincts.

Il importe ici de faire place à un facteur qui, au cours des âges, a fortement influé sur le mouvement des races, leur distribution et leurs mélanges. C'est la *guerre*. On peut définir la guerre : une entreprise par laquelle une collectivité humaine essaye d'en subjuguer une autre, de lui ravir ses biens, même en certains cas de la détruire, grâce à l'usage de moyens violents dont le principal est le meurtre des personnes. Les origines de la guerre sont évidemment très lointaines, et remontent, sous une forme ou une autre, jusqu'à celles de l'animalité. Mais chez les animaux et les hommes primitifs, la guerre proprement dite n'existe pas encore. Il faut attendre, pour qu'elle apparaisse, que le réseau ait acquis une certaine consistance. La guerre alors s'installe, comme une maladie du réseau, dont les ravages sont d'abord sporadiques et limités. Mais qu'elle soit un développement morbide paraît peu contestable. Tandis qu'en effet les autres relations entre les collectivités humaines, ou *sociétés*, tendent à une mise en commun des ressources et à une croissance du bien-être solidaire, elle semble se donner pour but la destruction et l'appauvrissement mutuels. Jusqu'ici, cette action de corrosion, si coûteuse qu'elle ait pu être, se trouvait partiellement compensée par les avantages qu'elle procurait aux collectivités les plus industrieuses et les plus énergiques. Elle menace de ne plus l'être à bref délai ; et la différence négative, de grandir très rapidement.

Observons enfin que, pendant de très longues périodes, le réseau humain est resté non seulement très morcelé, mais aussi très lâche et de densité très faible. Il n'a commencé qu'il y a relativement peu de siècles à devenir épais et serré, en même temps que les filaments s'étendaient, se multipliaient et se raccordaient entre eux. Le réseau, comme existence globale, est chose récente. Son développement, qui s'est accéléré de beaucoup dans la dernière époque, en est venu à poser, avec une surprenante rapidité, d'autres questions non moins vitales que la précédente touchant l'avenir qui l'attend.

JULES ROMAINS,
de l'Académie française.

Copyright by Flammarion.

On trouvera dans le livre de J. Romains des chapitres sur : *Les sexes, l'amour. Mariage, adultère, prostitution, homo-sexualité. La médecine. La et les religions. La littérature. Les arts. Les inventions, la technique. Menaces de destruction du réseau humain et de la vie sur la planète.*

CHRONIQUE DES LIVRES

LES FUMÉES DE L'ENCENS

par Claude BONCOMPAIN *(Albin Michel)*

UNE certaine Gina, femme fatale de son état, est aimée par trois fantoches : Lucien, un « grand patron » — son premier mari —, Théo, un « grand écrivain » — son amant », François, un petit pharmacien — son ami de jeunesse. Gina est blessée dans un accident d'automobile. Lucien l'opère en l'absence de Théo sous les yeux de François. Par jalousie, il découpe les « grands droits » de la patiente. Gina est infirme, elle se tue. L'Othello chirurgien se lamente, il jette sa blouse blanche aux orties. Cette tragédie du bistouri ne vaut ni par son titre prétentieux, ni par son intrigue compliquée, ni par ses péripéties rocambolesques, ni par ses héros, veules, cyniques ou velléitaires, ni par son style plat et contourné : Lucien ratisse « avec les dents la brosse étroite de ses moustaches », etc. Quelques pages décrivent avec adresse l'enquête que mène François à travers son passé dans les bistros de Lyon, où les ouvriers de nuit, les débardeurs du quai et Antoine mangent de la charcuterie, cernés par le vent du Rhône, le brouillard de Fourvière et l'aube qui naît sur la Saône. C'est là le seul encens que méritent les fumées de Claude Boncompain.

SÉBASTIEN LOSTE

(Suite de la chronique des livres page 41.)

L'AVENTURE SPIRITUELLE DES QUAKERS

par DANIEL-ROPS

QUAKERS : le nom, pour la grande majorité de nos contemporains, ne dit pas grand-chose. Ceux-là mêmes qui le connaissent sauraient-ils dire à quoi il correspond ? Pourtant des prisonniers français de Fresnes ou des camps d'Allemagne n'ont-ils pas bénéficié du « Secours Quaker », dont la générosité et l'efficacité furent remarquables ? Aux Indes des ambulances Quaker ont bien souvent aidé, dans les temps de famine, à lutter contre les maladies. Et, aux États-Unis, où ils ne forment qu'une « dénomination [1] » parmi les deux cent soixante-trois officiellement dénombrées, ils ont gardé la réputation d'être entre eux, selon le nom même qu'ils se donnaient des « amis » fraternels.

Leurs origines sont extrêmement curieuses, et significatives d'une certaine protestation de la conscience contre le pharisaïsme et la routine, où, au XVIIe siècle, se figeait l'anglicanisme. Contre la fossilisation religieuse, nombre de mouvements essayaient de réagir. Les « Amis » — ils se nommaient encore « les enfants de lumière » — furent du nombre. Mais, dès le moment où ils se manifestèrent en public, ils furent affublés d'un sobriquet, les *Quakers*, les « trembleurs ». Un jour que leur fondateur comparaissait en justice, ce qui lui arriva bien souvent, au magis-

1. Secte religieuse.

— Au-dessus du titre Philadelphie d'après une estampe ancienne. (Cliché Ambassade des Etats-Unis.)

trat qui l'interrogeait, il répondit en l'invitant à « honorer Dieu et à trembler devant sa Parole ». — « Trembler ? s'écria le juge en riant : trembleur vous-même ! » Le bruit courait, en effet, que dans les réunions de la secte, ceux que l'esprit de Dieu envahissait se mettaient soudain à trembler et à se contorsionner de très étonnante manière. Le mot était drôle : il entra dans l'usage. Et les « Quakers », qui ne manquaient pas d'humilité, l'adoptèrent eux-mêmes comme par défi.

Le fondateur s'appelait *George Fox*. C'était un homme grand, fort, aux yeux clairs et perçants, à l'air très grave. Vêtu ordinairement d'une jaquette de cuir, coiffé d'un chapeau à vastes bords, il s'en allait, sans cesse par monts et par vaux, porter à des auditoires de tous genres le message dont il se savait dépositaire. Sa voix était puissante, capable, en plein air, d'atteindre des milliers d'auditeurs. Infatigables, il pouvait prêcher trois heures de suite : on le disait convaincant, exaltant, persuasif. « Entendre Fox parler sur le parvis d'une église, disait un de ses fidèles, c'était vivre un moment dans la lumière et dans le feu. »

La lumière, la lumière intérieure, le feu de Dieu, c'était bien le fondement essentiel, et pour mieux dire, unique, de la doctrine qu'il enseignait. Dans son adolescence, cherchant la vérité d'un cœur certainement sincère, il avait ressenti un grand dégoût aussi bien du formalisme de l'Église anglicane que de l'anarchie des diverses confessions et dissidences puritaines. Fréquentant quelque petit groupe de « chercheurs », il avait conclu à l'inutilité de toutes ces obédiences. En 1646, à vingt-deux ans, un jour qu'il faisait route à cheval vers Coventry, il se sentit traversé par cette idée — rare, il faut l'avouer, en son temps, et qui témoigne d'une largeur d'esprit exceptionnelle — que « tous les chrétiens sont des croyants, qu'ils soient catholiques ou papistes ». Méditant alors là-dessus, il lui fut révélé que « seuls étaient véritablement croyants ceux qui, nés de Dieu, étaient ainsi passés de la mort à la vie ». Et du coup, sa tâche lui apparut fixée : « Sortir les hommes des églises édifiées par les hommes, les conduire vers l'Église de Dieu ; les écarter des cultes humains, pour les mener vers le culte en esprit et en vérité. »

Cette position était donc aussi étrangère au protestantisme qu'au catholicisme : Fox méprisait autant Luther, Calvin, Henry VIII, Élisabeth, que tous les Pontifes romains. L'Eglise dont il rêvait, prétendant à revenir à celle des premiers temps du Christianisme, serait une église invisible, dont les croyants ne seraient unis que dans l'Esprit, une église mystique assemblant tous les chrétiens au-dessus des formes et des croyances particulières. Son seul dogme était de croire en la lumière intérieure qui vient de Dieu, d'éprouver au plus profond de soi cette chaleur qui embrasa le cœur des disciples d'Emmaüs lorsque Jésus ressuscité leur parlait, de vivre de la « Semence divine » qui est déposée en tout homme. « Songez qu'en vous il y a quelque chose de Dieu ! » s'écriait bien souvent Fox au cours de ses prêches. Plus tard, en 1676, son disciple Barclay tira de ces principes toute une théologie, écartant

le péché originel, affirmant que la rédemption a été, dès les origines, l'œuvre du « Logos » divin, adoptant en même temps les doctrines catholiques de la justification, de la sanctification, des bonnes œuvres. L'essentiel, au début, n'était pas là.

Il était dans le refus véhément, catégorique, opposé par Fox et ses fidèles à tout culte extérieur, aux sacrements — même au baptême et à la Cène — à toute organisation ecclésiale, à tout sacerdoce. Le seul culte des Quakers consistait en des réunions, dites « silent meetings » où l'assistance méditait longuement, dans un mutisme absolu, en attendant que l'esprit de Dieu envahît tel ou tel, qui, se levant, se mettrait à prophétiser : les femmes étant, il va de soi, beaucoup plus sujettes à ce genre de charismes que les hommes. Au reste, pour George Fox, même ces réunions et manifestations étaient secondaires : ce qui comptait vraiment, c'était l'attitude morale. « Il ne faut pas commenter la parole de Dieu, disait-il, mais la vivre. » Et, de fait, les Quakers témoignaient de réels efforts pour vivre en Dieu et par Dieu. Entre eux, ils se montraient fraternels, justifiant le titre de leur Société des Amis ; envers tous les déshérités, les miséreux, les prisonniers, les aliénés, les esclaves noirs d'Amérique ils n'avaient que charité.

Leur comportement quotidien était austère ; ils évitaient tous les plaisirs mondains, le jeu, la chasse, le théâtre, la danse. Ils portaient tous le même habit, de coupe inaccoutumée, les hommes, des vêtements de couleur sombre, sans collet ni boutons, les femmes, une robe gris cendre, un tablier vert, une coiffure sans ornement et un châle blanc. Pour être totalement fidèles aux commandements divins ils refusaient de prêter serment, de porter les armes... et de payer la dîme. Ils tutoyaient tout le monde. Leurs pierres tombales ne portaient aucun nom. Il y avait de l'anarchie dans cette doctrine, ce qui n'empêchait nullement les Quakers d'être laborieux, économes, pratiques, aussi habiles en affaires qu'honnêtes. Au total, les plus estimables des hérétiques, et les plus innocents.

***

Innocents, pourtant, les autorités britanniques ne les tinrent longtemps pas pour tels. Il est vrai que la liberté qu'ils se reconnaissaient, prétant que « fils de la lumière », les menait fort loin. En pleine église, Fox et ses amis interrompaient le prêche pour invectiver contre les prêcheurs, spécialement les pasteurs puritains qu'ils traitaient de « prêtres de Baal » ou de « ministres stipendiés ». Ou bien il coupait la parole au brave clergyman en train d'expliquer à son auditoire que la Bible était la base de toute foi, en lui criant : « Ce n'est pas vrai : la seule base de la foi est l'Esprit ! » A partir du moment où le mouvement commença à recruter des adeptes, nombreux furent les offices anglicans, presbytériens ou autres, où, tout à coup, une puissante voix éclatait, pour « déclarer toute la vérité au prêtre et aux fidèles ». Maintes fois il advint

aussi que l'interrupteur fut rossé d'importance, et plus souvent encore que les agents de l'autorité se saisissent des perturbateurs pour les envoyer en prison. De 1651 à 1656, plus de 2 000 quakers furent incarcérés et 12 000 de 1661 à 1689. Sous Guillaume d'Orange la *Toleration act* mit fin aux persécutions contre les inspirés de la Lumière.

Il faut bien ajouter que les principes de l'illumination intérieure mena quelques Quakers à d'assez étonnantes exubérances. Certains « silent meetings » où l'esprit divin se répandait plus abondamment, tournaient au trépignement général et à la vocifération collective. A Whitehall, durant un office auquel assistait Cromwell, on vit une quakeresse se présenter dans la simple tenue que la mythologie accorde à la Vérité lorsqu'elle sort du puits, sans doute pour que son témoignage fût plus convaincant. Une autre, moins zélée, se promenait dans les rues, le visage enduit de noir de fumée, pour signifier que, selon l'Écriture, la beauté est trompeuse. On vit aussi un quaker pénétrer dans la salle où siégeaient les Communes, le corps ceint d'un simple linge et tenant à la main un réchaud où brûlait du soufre, pour faire savoir aux députés qu'un jour ils brûleraient de même en enfer.

Le plus retentissant des scandales quakers fut celui que provoqua, en 1656, *James Naylor*, ancien sous-officier, que l'Esprit visita et constitua prophète dans le pays de Bristol, où il connut un vif succès. Se prenant, à la lettre, pour Jésus, il fit, dans la ville, une entrée calquée sur celle du Christ à Jérusalem le dimanche des Rameaux, à cheval, escorté de femmes fanatiques qui hurlaient : « Saint, Saint, Saint le Seigneur Dieu d'Israël ! Hosannah au plus haut des cieux. » Ayant récidivé plusieurs fois, le prophète Naylor finit par être condamné aux verges, au pilori et au supplice du fer rouge à travers la langue ; mais cependant qu'il le supportait courageusement, une pancarte s'éleva au-dessus de la foule, dressée par un fidèle : « Celui-ci est le Roi des Juifs. »

De telles aberrations ne discréditèrent pas le mouvement quaker, pas plus que les persécutions ne l'entravèrent. Ces pieuses gens opposaient à leurs adversaires une souriante résignation sans limite. Être emprisonnés pour leur foi leur semblait le meilleur des sorts, et quand tous les parents étaient au cachot, les enfants continuaient à faire l'office, voire à prêcher, avec une ténacité invincible. La secte progressa donc. Si éloigné que Fox fût du dessein de créer une église, une organisation simplifiée fut mise peu à peu sur pied, sans clergé bien entendu, mais où l'autorité du groupe fut admise pour maintenir un minimum de discipline.

***

Cependant que le quakerisme se développait petitement en Angleterre, on assistait dans les colonies que Sa Majesté britannique possédait outre-Atlantique à une autre aventure. A peine lancé par George Fox, le mou-

vement passait l'eau ; les âmes assoiffées de religion vivante ne manquaient point parmi ces émigrants dont beaucoup avaient quitté l'Europe pour leur foi.

Quakers et quakeresses commencèrent à délivrer le message « sur les places et dans les rues », traitant sans ménagement les « ministres payés » de l'Église établie et les « faux-prophètes » puritains. La réaction fut violente, notamment au Massachusetts : des hommes et des femmes furent fouettés, emprisonnés, chassés ou torturés, la langue percée au fer rouge, voire pendus, comme la malheureuse Mary Dyer, coupable d'avoir récidivé dans son apostolat. Ces services officiels n'empêchèrent nullement la petite troupe de croyants de poursuivre sa pieuse offensive : installés dans les Barbades, les Quakers envoyaient leurs missionnaires vêtus de gros drap gris réveiller les consciences ; ils profitaient de la tolérance qui régnait dans le Rhode Island pour y prendre solidement pied. En 1861, ils finirent par obtenir partout l'abrogation des lois qui les frappaient.

Mais leur grand, leur plus éclatant succès, ce fut en *Pennsylvanie* qu'ils l'obtinrent. L'année même où le droit de pratiquer leur culte librement leur fut reconnu, les Quakers se lancèrent dans une extraordinaire aventure, qui, dans leur histoire, porte le titre de « Sainte Expérience ». L'homme qui l'entreprit *William Penn* (1644-1718) était le fils d'un amiral qui, lâchant le camp de Cromwell, avait aidé Charles II à redevenir roi. Ame exigeante, déçu tout autant du conformisme anglican que du moralisme puritain, formé en France, par le pasteur Amyrault, à une religion plus profonde, il avait entendu prêcher des Quakers et avait été gagné à leur foi si simple et touchante. Ses prises de position lui avaient valu divers séjours en prison, dont il avait profité pour écrire des livres retentissants, tel *No Cross, no Crown*, « sans croix pas de couronne ».

Après bien des traverses, William Penn obtint, en échange de 16 000 livres que le gouvernement devait à son père, depuis le retour du roi Charles, un territoire américain grand comme toute l'Angleterre et le Pays de Galles, une admirable région de forêts située entre le Massachusetts et le Maryland. Il l'appela *Sylvania*, à quoi le roi l'invita à ajouter le nom de son père : ainsi naquit la *Pennsylvania*. En ces lieux enchanteurs, où, disait-il, on ignore « les troubles et les perplexités de la malheureuse Europe », il offrit aux Quakers de venir faire la « Sainte Expérience » de la vie selon le cœur de Dieu. L'amour régnerait là, et la non-violence. Il n'y aurait ni soldats ni argousins. On fraterniserait avec les Indiens. La capitale se nommerait *Philadelphie*, ville de l'amour.

Quand on apprit en Angleterre ces beaux projets, on cria au fou. Pourtant la Sainte Expérience réussit contre toute attente. Les Peaux Rouges, en effet, traitèrent les Quakers en amis. Des flots d'immigrants arrivèrent, sachant trouver en Pennsylvanie la tolérance : Écossais de l'Irlande, Allemands luthériens, Gallois et même catholiques de la France, car la Constitution accordait aux catholiques les mêmes droits

qu'aux autres chrétiens. Philadelphie devint une petite ville proprette, aux maisons de briques rouges entourées de jardins, aux larges avenues portant des noms d'arbres ; dans les nuits d'été, les mouches à feu traçaient leurs joyeuses arabesques. A faire de son royaume une sorte de Paradis terrestre, William Penn n'avait pas mal réussi.

Cette belle harmonie commença à être troublée lorsque la prise du pouvoir en Angleterre par Guillaume d'Orange amena le fondateur, par fidélité aux Stuarts, à soutenir Jacques II ; des tiraillements se produisirent avec les Gallois et les Écossais. Revenu en Europe, William Penn fut même quelque temps arrêté, dépossédé de son titre de gouverneur et finalement il mourut dans la tristesse et le sentiment de l'échec. Son fils, qui s'était converti à l'anglicanisme, laissa péricliter son œuvre : l'Assemblée se révolta contre lui et, oh ! horreur, on fit la guerre aux chers Indiens. La Sainte Expérience eut donc le sort de la plupart des entreprises humaines. Cependant, jusqu'à la guerre d'Indépendance, l'influence des Quakers prévalut en Pennsylvanie ; bien qu'ils n'y fussent plus en majorité, on continua à choisir parmi eux magistrats et députés parce qu'on les savait bons, intègres, équitables. Et Philadelphie devint un des centres culturels du Nouveau Monde, ce qu'elle est restée.

Vers 1700, les Quakers étaient environ 50 000 en Angleterre, Écosse et Irlande et ils avaient pris solidement pied en Amérique. Pourtant, alors que la persécution avait cessé, la progression se ralentit et bientôt même une diminution s'observa. Fut-ce seulement parce que le fondateur généreux ne laissa ni héritier ni disciple ? Ou parce qu'il est impossible de faire vivre les hommes dans la seule religion de l'Esprit ? Toute église qui naît a besoin, pour l'insérer solidement dans le réel, d'un saint Paul, et le quakerisme n'en eut point.

Au cours du XVIIIe siècle, la Société des Amis continua à subsister, à tenir ses réunions où, appuyés sur le pommeau de leur canne, le large feutre rabattu sur les yeux, de bons bourgeois bien installés dans la vie attendaient l'inspiration de l'Esprit Saint ; mais le temps était bien passé des expéditions dans « les maisons à clocher » et des invectives publiques aux prêcheurs de mensonge.

En 1789, les Quakers ne seront plus guère que 20 000 — ils ne sont aujourd'hui que 175 000. Sorte d'excroissance spirituelle de l'Arbre de la Réforme, svmpathique au surplus, pleine de bon vouloir et de générosité, « à l'extrême frontière de protestantisme », a-t-on dit, la tentative Quaker avait trop manqué de bases doctrinales solides pour réussir durablement.

DANIEL-ROPS,
de l'Académie française.

SUR LE SABLE, AU PORTUGAL ET EN ESPAGNE

par Paul Morand

Octobre : le Portugal. C'est le meilleur coin d'Europe pour de tardives baignades d'automne. Comme sur le long comptoir d'un marchand de soieries, les vagues déroulent devant le client les coupons de leur soie zinzolin ou de taffetas bleu ; ce n'est que par gros temps qu'elles jettent au nez de l'acheteur des ballots de lainages gris, si lourds qu'ils font trembler la plage.

Dès l'embouchure du Tage, qui finit à Lisbonne « cette antichambre de l'Europe », en pleine banlieue les anses et les criques accrochent leurs festons les uns aux autres, séparés par des éperons rocheux dominés par de charmants vieux forts pour soldats de plomb. Cette *Côte des Deux Printemps* n'est pas enlaidie par les gratte-ciel qui défigurent Miami, Tanger ou Capacabana ; les villas de Brighton, de La Baule, de Biarritz sont ici des résidences blanches et roses, d'un goût néo-baroque fort averti, dominées par des pinèdes. Cela va d'Estoril (à une demi-heure de Lisbonne, en coupant à travers l'intérieur des terres, par l'autoroute), jusqu'à Praia das Maças, la plage de Cintra, en passant par le Saint-Tropez portugais : Cascaïs. Autant de grèves encombrées l'été, mais vides dès l'arrière-saison. Déshabillage dans la voiture, car la route est au bord de la mer ; je laisse mon pantalon accroché au levier de changement de vitesses, la chemise à la glace de la portière : cabine de

— Au-dessus du titre Cascaës (Portugal). (Cliché Viollet.)

bains improvisée. On dispose sur la tôle brûlante du coffre arrière un peignoir de bain imprégné depuis la veille d'une eau de mer qui n'a, naturellement, pas séché pendant la nuit. Les pédales grinceront sous le sable qui se mélange à la graisse, mais qu'importe, ces pédales peuvent, pour le moment, servir d'embauchoirs.

Après une reprise au manège d'Estoril, sous l'œil du maître Rogeiro de Macedo, et quelques voltes dans le sable de la carrière, il est délectable de se jeter en sueur dans la mer ; noroît déjà frais, mais comme il ne pleut pas encore, le sable est resté tiède et il suffira de se lover au pied de la petite falaise pour avoir très chaud. Une marée transforme les paysages ; elle en fait tantôt une large plaine, tantôt un étroit bord de rivière ; ce rocher, hier, était un hippopotame ; aujourd'hui, à la même heure, ce n'est plus qu'un dos de tortue... On comprend l'amour des décorateurs lusitaniens pour les choses de la mer ; ce récif couvert de moules, coiffé d'une ancre rouillée, ceint d'un filin tors, c'est déjà une architecture manuéline. Des bergeronnettes de mer courent très vite sur le sable mouillé. Les enfants portugais, habillés de combinaisons en nylon gonflable qui les rendent insubmersibles, ressemblent à de jeunes Martiens. Des Anglais, chassés de chez eux par les premiers brouillards, viennent ici pour passer l'hiver, et jouent au volley-ball.

Au-delà d'Estoril, c'est Cascaïs. Non pas un port, pas même une rade ; une flottille de pêche, à quelques encâblures, s'abrite sous une pointe ; c'est un va-et-vient de barques bleues amenant les caisses de sardines jusqu'au quai verdi où, sur de longues tables de pierre, la marée se vend à la criée, sous l'œil intéressé des pigeons, des chats et des chiens. Chalutiers et remorqueurs ont passé la nuit en mer, et sont venus mouiller là, lorsqu'ont pâli les dernières étoiles. Les maîtres-queux des grands hôtels, les oisifs, les cuisinières des villas, viennent faire leur plein des daurades les plus succulentes, des meilleurs bars du monde, de soles prodigieuses, sous le regard terni des poulpes roses, à l'œil gluant. Je suis amené à ce marché par un de mes amis qui vient remplir, pour la semaine, son frigidaire, achetant en gros vingt kilos de sardines, qui vont servir à nourrir sa famille, son personnel, son chenil et tous ses animaux familiers, pour un prix dérisoire. Il m'initie aux adjudications, aux enchères qui, dans un tac-tac de mitrailleuse, et contrairement aux nôtres, descendent, au lieu de monter. A Cascaïs, près du *Yacht-club*, dès que le soleil est chaud, je pourrai me jeter dans les vagues après une course d'obstacles par-dessus les caisses de sardines brillant au soleil comme ces paniers d'argenterie des ventes publiques en Angleterre. Et, après le bain, me réchauffer autour du brasero où noircissent les premiers marrons de novembre...

Pour l'été, il existe, même dans les environs lisboètes, des plages plus sauvages, comme le Guincho et sa pinède, de terribles rochers cachés sous les dunes et qui rendent le galop malaisé, Boca da Inferno ; sur cette plage, on offre des civets de langouste succulents, crustacés

extraits de profonds viviers creusés dans le roc. (Cette année, s'y était échoué un tanker anglais, qui avait pris la falaise pour le large, trompé par la brume ; ses réservoirs éventrés par les récifs avaient inondé de mazout les alentours et toutes les langoustes étaient mortes.)

Il y a surtout, pour les amateurs de solitude, les immenses plages d'Outre-Tage, au sable plus blanc que farine, très désertes, avec une vue incomparable sur Lisbonne étagée, sur Belem et l'embouchure du fleuve. Dans des cabarets de pêcheurs, sous des tonnelles en roseaux, nous aimions à y commander le dernier *gaspacho*, cette soupe froide d'été, merveilleusement rafraîchissante, jus de concombre, d'oignons crus, d'aulx pilés, de tomates écrasées dans l'huile, sous la morsure du vinaigre et du citron. Nous revenions parfois sur cette rive du Ribatejo, après avoir chassé le renard à courre dans les vallons d'une immense forêt de chênes-lièges (il faut quatre heures pour la traverser en auto), qui s'étend jusqu'à l'Andalousie. Ce qui amenait ici des veneurs en habit rouge (qu'on était loin du Leicestershire !) c'étaient les bouillabaisses extraordinaires de la côte, soit aux poissons d'eau douce (*caldeirada à fragateira*), soit aux poissons de mer ; ou les aloses frites ; ou la soupe au congre ; ou encore les huîtres farcies servies avec du melon glacé, sans oublier les grosses araignées de mer, les *santolas* ; et, pour finir, ces pâtisseries fades et trop sucrées, au jaune d'œuf, qui mettent du soleil sur les tables.

Au Portugal, l'Océan reste frais toute l'année, comme à Tanger et pour les mêmes raisons. Si l'on est saisi d'une soudaine passion pour une eau plus chaude, il faut descendre à l'extrême sud, dans la province de l'Algarve, où, dès février, les amandiers, richesse du pays, sont en fleurs. A Faro, près de la frontière d'Andalousie, s'étend une plage de dix-huit kilomètres de long ; le sable est ocré, la pinède est rouge de poussière, les conserves de poissons donnent à la brise une forte odeur de saumure, mais la sierra abrite des vents du Nord. Praia da Rocha, sorte d'Étretat aux rochers tourmentés et coléreux, est la plage la plus fréquentée, avec trop de cars pour sa taille minuscule. Caroubiers et figuiers (dont les branches tombent jusqu'à terre comme des volants de robes gitanes) descendent jusqu'à la mer... quand on y parvient ; c'est en effet une singularité de cette côte du sud que la route passe loin du rivage et qu'il est à peu près impossible de voir ou d'approcher la mer, du moins jusqu'au cap Saint-Vincent. Mais là, quelle récompense !

Après la traversée d'un finistère maigre, aux essences rabougries, tapies au sol, c'est, à l'extrême pointe de l'Europe, une autre Cornouailles, aussi mythique que l'autre. Avant que saint Vincent ne vînt ici se faire enterrer, ce haut lieu était surnommé, par les Grecs de l'antiquité, le Promontoire sacré, parce que les dieux de l'Olympe étaient censés y passer la nuit, après avoir assisté au coucher du soleil au fond de l'Ouest inconnu. Quel bain j'ai pris à Sagres, au pied de la forteresse à créneaux longs et bas, où Henri le Navigateur, le grand Infant

lusitanien, avait réuni, en une auguste académie, les plus grands experts en science nautique du xve siècle. L'empire colonial portugais est né à Sagres. Très difficilement, je me laissai glisser jusqu'à la plage d'une des deux criques creusées par la mer dans les aisselles du promontoire. Les vagues se jetaient dans les grottes avec des détonations de grosses pièces d'artillerie. L'odeur des bruyères fleuries descendant de la Sierra de Monchique me changeait de la tenace odeur de poisson séché qui me suivait depuis Olhao et Faro. Sur les crêtes, les premiers moulins à vent, frères de ceux de Myconos et de Rhodes, sortes de grandes toiles d'araignée hexagonales, tournaient joyeusement au noroît. Au large, Nelson et Napier, par leurs victoires navales, étaient entrés dans l'Histoire. Pas une âme... et surtout pas un corps. Je me plongeai nu dans une aigue-marine liquide.

*
**

En remontant vers le Nord, au-dessus de Lisbonne, il faut visiter un site peuplé des prestiges de tous les démons marins ; c'est Ericeira, caché dans la déchirure d'une falaise. Descendons dans un de ces désirables hôtels du tourisme portugais, l'*hôtel Turismo*, blanc et bleu comme un yacht club. Sous nos pieds, le vivier de langoustes ; à l'intérieur des chambres de poupées, avec des poteries et des tapis locaux ravissants, honneur de l'art décoratif portugais. Sur nos têtes une invraisemblable poussière d'eau qui cache le soleil ; du bout de l'Atlantique, du Brésil, comme des murailles en marche, les plus hautes vagues que j'ai jamais contemplées se ruaient vers mon homard thermidor ; une nuée de goélands nous frôlait de si près que nous entendions la flabellation de leurs ailes ; les barques de pêche, amarrées à des pieux, semblaient miraculeusement échappées à des lames aussi écumantes qu'un cheval éperonné. Tout bain était impossible dans cette tempête en plein soleil, mais nous quittâmes Ericeira plus trempés d'embruns que si nous émergions de la mer, prêts à continuer notre voyage vers le Nord.

En ce nord on trouve d'abord une immense plage d'été, Figueira da Foz, où les courses de taureaux voisinent avec les régates. Derrière, grimpe une forêt d'eucalyptus, de cèdres et d'acacias. C'est une plage mondaine et conventionnelle, à laquelle il faut préférer l'étonnante station de Nazaré.

Nazaré est unique. Le gentil film, les *Lavandières du Portugal*, a diffusé un peu partout, cet hiver, des vues en couleurs fort exactes de ce petit village de pêcheurs, qui, comme presque partout au Portugal, n'est pas un port, mais une simple grève où des attelages de bœufs tirent, sur des madriers, les barques au sec. C'est « l'aimable simplicité du monde naissant » chère à Fénelon. A Nazaré, je pris un bain avec les égards qu'un fantassin doit à un barrage d'artillerie, en face d'une mer

bombardante, agressive, assiégeante, tapi derrière un rocher, tandis que le flot me passait par-dessus la tête. Par quel miracle cette flottille de pêche, au large, bateaux tatoués de toutes les couleurs, avec leur voile latine à mi-mât, n'était-elle pas jetée sur le rivage, il m'était impossible de le deviner. Vêtus du costume local, pantalons noués avec des cordons, chemises à grands carreaux écossais, vert d'eau, mauves, jaunes, bleu pâle, roses, coiffés d'un bonnet phrygien noir ceinturés de cuir noir, bottés de caoutchouc, les pêcheurs tiraient le chalut et la senne, aidés par leurs femmes en cape noire, vêtues de sept jupes à grands plis, superposées, avec cet air de béguines marines qu'ont les Bretonnes, et plus encore, les femmes des Açores.

Les barques de pêche, creusées comme un profil de vague, me regardaient ironiquement, de ce noir œil de proue qu'elles ont déjà dans l'*Odyssée*, et qu'on retrouve jusqu'aux sampans de Macao. Sur la falaise, un guetteur surveillait le passage des bancs de poisson et les hommes bondissaient sur leurs barques, au premier signal. Cette vie terrible, auprès de laquelle celle des marins d'Ischia ou de La Ciotat n'est qu'une aimable villégiature et ce bain gagné à plat-ventre sous la furie d'une canonnade salée, de décharges de lames, d'une volée de mer déferlant sur moi, me donnent envie de retourner à Nazaré et de finir mes jours dans un repaire aussi souhaitable.

Après Nazaré, il faut remonter jusqu'aux plages de Porto ; au nord et au sud de la ville, Fâo, Espinho, Miramar, la Granja, Ofir avec sa pinède et Povoa de Varzim. Ce sont des sites d'été, admirables pêches à la ligne à marée haute, où les amateurs portugais sont fort habiles à ramener des sargues au flotter, des mulets, des daurades, des maquereaux au lancer. Ou, pour les grands sportifs, à sièges tournants, avec des biceps à couder une barre de fer, les squales, les espadons et les thons, en haute mer.

Bains d'Espagne.

En voyageant à reposées, je propose, en quittant le Portugal, de repasser par le Sud vers la frontière d'Andalousie. Par quel miracle les mêmes fleuves qui, sur territoire espagnol, sont des lits de cailloux, lorsqu'ils débouchent au Portugal deviennent des amazones, je me le demande en arrivant, non seulement aux bords du Tage, mais sur les rives du Guadiana, à la frontière lusitano-andalouse ? Villa Real de Santo Antonio, en face d'Ayamonte, sépare l'Algarve du sud de l'Espagne. La dernière station portugaise, avec sa douane coquette, cossue, astiquée, ressemble à un poste frontière d'une Suisse archiméridionale. L'accostage au ponton espagnol m'ouvre la route de Cadix. Tout ici est rouge, la vigne, les figuiers, les eaux du Guadiana, et les chênes-lièges ; rouge est la fumée des fonderies qui travaillent pour la Cité de

Londres ; le minerai de fer ne laisse leurs surfaces blanches qu'à quelques clochers et à de nombreux monastères ; les palmiers ont l'air d'être en maillechort, le long des quais de Huelva, véritable paysage pyriteux, royaume du cuivre qui commande l'embouchure de l'Odiel et du rio Tinto. Pas question d'ébats aquatiques dans cet enfer industriel, où la roche est métallique et la poussière des chemins de la limaille.

Après la traversée, en bac, de l'estuaire, je laisse la route de Séville remonter vers le Nord, et j'arrive à un des coins les plus intacts, les plus captivants, les plus inconnus, de l'Andalousie, la Rabida (en arabe, la Tour de Guet). Depuis dix ans, j'ai, à plusieurs reprises, essayé de longer ce bord de mer surprenant, pour aller rejoindre l'embouchure du Guadalquivir, à travers un petit Sahara mystérieux, un *no man's land* dramatique, qui, sur les cartes, porte le nom imprécis d'*Arenas gordas*, soit les Grands Sables. Je n'ai pu en voir que la partie ouest, car le terrain est en partie zone militaire ; cette terra incognita n'est qu'un alignement désolé de dunes sans routes, ni sentiers, sur une centaine de kilomètres, en bordure de l'Océan. Que j'aimerais habiter cette terre étrange et mener la vie que Balzac nomme la vie de Mohican ; se baigner nu, monter à cru, dormir à la belle étoile, s'ensevelir dans le néant, chasser le sanglier sauvage, se tailler là, loin des horreurs et des vices du siècle, un domaine de conquistador ! Avoir l'Océan pour soi seul, comme un grand jouet. Quelques oiseaux de mer pêchent et se jettent dans les vagues translucides. Le vent de l'Océan ne se fait presque plus sentir. Les lames se dressent comme un gentil mur, qui avance sur la grève sans force de conviction, un mur qui manquerait par sa base et qui bientôt fardera sous son propre poids. Sous un soleil de feu, parmi de rares pinèdes, surgissent dans les vignes abandonnées quelques bastidons ruineux, pour la chasse aux oiseaux migrateurs venant d'Afrique. Hélas, je n'ai jamais eu ici de jeep, de canot pneumatique, ni de compagnon assez intrépide pour me faciliter une expédition qui m'eût amené à Cadix à travers ces sables impitoyables. Mais je n'abandonne pas mon projet que je compte réaliser par mer, en cabotant, avec un bateau de pêche loué plus bas, à Santa Maria.

Les petites plages à l'embouchure du Guadalquivir, il faut, pour les atteindre d'ici, remonter au nord, jusqu'à Séville, puis redescendre plein sud, après arrêt à Niebla, dont les murailles et l'alcazar font penser, en petit, aux fortifications de Byzance au bord de la Marmara. San Lucar m'a toujours fait rêver, à cause du carnet de notes de Goya, son *Voyage à San Lucar* (il vint auprès de la duchesse d'Albe s'y reposer d'un terrible mal) ; région de vignobles, proche du Manzanilla, où j'arrivai, à l'automne dernier, en pleine vendange ; tous les cent mètres, c'étaient des scènes à la Velasquez, mais je n'ai pu, de ce côté oriental non plus, pénétrer le mystère des Grands Sables, bien que les Sévillans parlent de la région comme d'une sorte de *Heart of Darkness*. Les plages de San Lucar et de Chipiona ont pris, en se développant, un catastrophique

aspect marseillais, avec leurs *casitas* à deux pièces, et leur terrasse en ciment.

Il faut pousser jusqu'au Puerto de Santa Maria, à l'entrée de la baie de Cadix, pour trouver un site et des bains agréables. Cet endroit, je l'ai connu exquis, il y a dix ans, mais il est promis, depuis, au pire des sorts : c'est désormais le débouché du grand pipe-line américain qui traverse l'Espagne en sautoir, et va aboutir à Saragosse. Cette eau de la baie, qu'elle était belle toute laquée par le soleil couchant ! Au loin, Cadix, avec ses miradors innombrables, dont les verrières brillaient de feux horizontaux. Cadix, avec ses maisons blanches, comme les robes des moines de son musée, peints par Zurbaran, bâtisses hautes comme des minarets, Cadix semble un mirage, au milieu de ses pyramides de sel et de ses lagunes ; dans la baie peu profonde, la mer reste tiède de février à novembre ; cela sent bon la marine jusqu'à une lieue. Hélas, le parador de Fuentebrava, désormais hanté par des officiers américains en civil, n'est plus l'oasis délicieuse que j'ai beaucoup frequentée au début des années cinquante ; maintenant on sort du bain tout couvert de mazout, et l'arrière pays est défoncé par les bull-dozers ; Puerto Santa Maria, où les Espagnols perdirent l'Espagne au VIIIe siècle en reculant devant les Arabes débarquant de Tanger, n'a plus comme attrait que son admirable jerez, ce vin de sable (servi à la bouteille, au dixième du prix payé, à Londres, pour un seul verre), n'a plus à nous offrir que l'embouchure du Guadalete ; là se louent des barques pour la pêche au thon, en juillet, au pied de ces collines du Trocadéro où Soult campa en 1823 ; d'ici, les lignes des salines sont si plates que Cadix paraît non une presqu'île, mais une île.

Il faut aller, si l'on veut se baigner à Cadix, jusqu'à sa plage de San Fernando, en faisant le tour de la baie ; arrivé au pied des vieux remparts à la Vauban, des pentes mourantes descendent jusqu'aux brise-lames de la rade. Dans l'anse de la Caleta, le bain est un peu vaseux, mais après la chaleur de l'Andalousie, cette première brise du large est estimable ; après les nuits irrespirables, au souffle d'incendie, de Séville ou de Cordoue, les nuits fraîches à l'hôtel Atlantico sont un véritable sorbet et inoubliables les soirées dans les restaurants de quais (dont le célèbre *Telescopio*, avec ses grosses crevettes, ses *gambas*, ses cigales, ses langoustines, les meilleures du monde), couleur du coucher de soleil, allant du cramoisi au nacarat, et du corail à l'écarlate.

***

En quittant Cadix, la route qui conduit à Algésiras abandonne la mer. C'est dommage, car les plages, sauf Conil, ne sont accessibles que par de mauvais chemins dans les vignes. Chiclana de la Frontera, conduit

à Vejer, nid d'aigle en cubes blancs d'où l'on aperçoit le Rif et Tanger. (De l'autre côté du détroit, de ma villa africaine, sur le plateau du Mendoub, je pouvais, par beau temps, voir se coucher le soleil dans les vitres de Vejer... qui m'envoyaient leurs reflets dans l'œil, comme font les enfants qui jouent à capter les rayons dans un miroir de poche.) Le cap Trafalgar doit être l'endroit le plus sauvage et le plus pittoresque de la région, mais comment y arriver ? Au-delà de Trafalgar, à Tarifa, c'est la pointe extrême sud de l'Europe. Là, atterrissent les oiseaux de passage et, aux temps récents où le Maroc était protectorat, c'est à Tarifa que devait aboutir un bac aérien pour autos, dont il n'est plus question aujourd'hui.

Les plages qu'on trouve à l'ouest de Tarifa, à l'entrée de la petite ville, au moment où la route redescend de la montagne, plages en bordure du chemin adossées à de très hautes dunes et aux premiers contreforts des abritants monts Alpujarras, offrent des coins infiniment moins fréquentés et plus délicieux que la côte malaguénienne : je m'y arrête, au moins le temps d'un bain, pour admirer, tout en nageant, Ceuta, de l'autre côté du détroit qui resplendit sous les feux de midi. Plus loin encore, après Tarifa, s'offre à la vue une des plus belles images d'Europe, une grande ouverture sur le lion de Gibraltar, la côte de Malaga, les monts de Grenade, et la baie d'Algésiras fermée par les terres basses de la Linea, charnière entre l'Espagne et l'Angleterre.

A Algésiras, je me suis livré à l'ondoiement des vagues, dès 1919 ; rien n'a changé depuis lors, au Cristina, toujours les mêmes retraités des Indes, les mêmes vieilles Anglaises en serge blanche et les mêmes bridgeurs ; mais j'aime la tranquillité de cette tête de pont intercontinentale, le « lappement des vagues » (Mandiargues) au fond du golfe saumoné par le couchant, troublé seulement par les tirs d'artillerie de la flotte anglaise et par l'arrivée de la malle-poste de Ceuta et de Tanger. L'eau y est bien moins belle qu'en face, mais cependant préférable aux baignades militaires de Gibraltar, entre des palées de pieux au garde-à-vous et des brise-lames tristes, surmontés d'écritaux intolérants.

Après Gibraltar, en prenant la route de Malaga, il faut s'arrêter dans quelque bois d'eucalyptus, où de jolis et récents parador, à bungalows individuels, avec un indestructible mobilier en ciment armé, sont occupés par ces familles d'officiers britanniques qu'on retrouve sur toute la côte, jusqu'à Torremolinos, échouées comme des carpes pâmées au soleil, dans de grands fauteuils de chintz, sous les arches en torchis de chaux, de faux monastères californiens, du genre « *Relax on sandy beach, you know what I mean...* »

Toute cette côte, jusqu'à Motril, est devenue, depuis six ou sept ans, un rendez-vous trop élégant, où les réfugiés français d'Afrique du Nord, les colonies israélites repliées du Maroc, les touristes des grands autocars européens, se donnent rendez-vous. Je n'aime pas ces plages tristes,

celles d'une Méditerranée naissante, au sable marron foncé, sans autre abri contre un soleil impitoyable que des cabanes de roseaux, sans autre consolation que de longues stations, dès la tombée du jour, devant les muids géants de vins de Malaga, sur les terrasses de l'Alcazaba, ou sous les tonnelles blotties au pied des tours carrées du château maure de Gibralfaro.

La région entre Malaga, Motril et Almeria, où s'arrêtait le dernier des royaumes arabes, est une des plus lugubres d'Espagne, paysages de roseaux pour sparteries, de rizières et de champs d'alfa mélancoliques. De la route en corniche, où il y a à peine la place de garer sa voiture, il m'arriva souvent de descendre dans les rochers et d'aller rafraîchir dans la mer mes pieds gonflés par la pédale brûlante de l'accélérateur.

Maintenant, avec les orangeraies de Murcie, vers Carthagène, toute la côte du Levant commence à se dérouler ; les passagers nordiques des cars trop larges pour la route étroite et sinueuse, tirent la langue, espérant en vain piquer une tête dans l'eau si proche, si tentante. Voyage coupé de haltes aux petits ports où l'on charge le minerai de fer, où se promènent dans l'azur les gros raisins dits de Malaga, dans leurs barils de sciure, tenus à bout de bras par les mâts de charge des paquebots anglais.

Ensuite, par Alicante, jusqu'à Valence, mais en ces séjours d'hiver, je ne me suis jamais baigné.

Je ne me suis jamais baigné non plus, au pied des vieux remparts de Tarragone, ni à la plage de Villanueva, ni en aucun endroit de cette côte, jusqu'à Sitges. De Sitges à Palamos et, en général, entre toute la côte du Levant et l'Angleterre, il existe aujourd'hui un constant trafic aérien : Lloret de Mar, Tossa de Mar, jusqu'à la plage de San Juan, près d'Alicante sont désormais les plages les plus recherchées d'Europe, par la jeunesse des pays du nord, qui ne supporte plus de claquer des dents pendant le mois d'août. *Spain, no rain*, comme disent les placards de publicité touristique.

La finesse du sable de Sitges est célèbre ; j'y fus, en 1911 ou 1912, rendre visite à Santiago Rusiñol, charmant peintre catalan, ami de Zuloaga et de Léon Daudet, qui, en sa villa du Cap Ferrat (Ferrat veut dire cap, en catalan), avait réuni tout un gai bric-à-brac de vieilleries catalanes fort belles et qui attendait ses amis, assis sur un tonneau de malvoisie, au milieu du bariolage de ses fresques. Depuis lors, Sitges est devenue une grande station balnéaire internationale ; il y a un demi-siècle ce n'étaient que champs de fèves et de pommes de terre, où des enfants à la Murillo promenaient des dindons.

A vingt ans, habitant Barcelone pour y apprendre l'espagnol, je ne poussais pas si loin que Sitges ; je prenais le tram pour l'Arsenal et me baignais dans le port catalan, au milieu des cargos. Palamos, Cadaques, San Feliu de Guixols et les bains de San Elm offraient déjà un

fameux mélange de ruines romaines et de châteaux maures ; c'est en costume de bain qu'on essayait de galoper les chevaux de la foire aux mules, dans les forêts de chênes-lièges ; J.-M. Sert, ni Dali, n'avaient mis à la page tous les petits ports au sud du cap de Creus, qui restaient à peu près impossibles d'accès. Pour en voir le charme, admirer l'entier développement de la Sierra de Rosas, il fallait alors longer la côte sur un long-courrier d'Afrique, au sortir du golfe du Lion. Aujourd'hui ces plages étant, pour l'Espagne, les grandes fournisseuses de devises, on les a dotées de routes, et les cars de Genève vous débarquent de Suisse à Gérone dans la journée.

PAUL MORAND

CHRONIQUE DES LIVRES

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA CIVILISATION MAYA

par J. E. S. Thompson *(Payot)*

La civilisation maya a fleuri, comme on le sait, de l'an 300 à l'an 900 environ de notre ère, dans une région qui couvre le Yucatan et les provinces mexicaines voisines, le Honduras britannique et le nord du Guatemala. M. J. Eric Thompson, de l'Institut Carnegie de Washington, a commencé à l'étudier sur place il y a plus de vingt-cinq ans. En ce temps, il fallait sept jours pour aller au lac Petin et à Fikal, où l'on atterrit aujourd'hui par avion de tourisme. Les accès sont devenus faciles, les études se sont multipliées et approfondies, mais les énigmes subsistent. Comment la civilisation maya a-t-elle pu naître et se développer d'abord au sein d'une forêt tropicale qui a quasiment éliminé l'homme moderne ? Pourquoi s'est-elle effondrée ? En dépit de son exceptionnel savoir, Eric Thompson ne prétend pas apporter de réponse définitive à ces questions. Il émet, avec modestie et parfois même avec humour, les hypothèses qui lui paraissent les plus vraisemblables. Chemin faisant, il décrit un extraordinaire peuple qui « excella dans le domaine de l'impraticable » et qui échoua dans le domaine pratique. Les chapitres les plus remarquables de cet excellent ouvrage sont peut-être ceux qui traitent de la « philosophie du temps » chez les Mayas. Leurs prêtres-astronomes (qui ignorèrent la roue et les animaux de trait) accomplirent de stupéfiants exploits intellectuels, dont témoignent encore les hiéroglyphes sculptés dans les stèles. Ils avaient une conception cyclique de la vie de l'univers qui les portait à confondre l'avenir avec le passé. Le fatalisme des Mayas pourrait avoir contribué à leur chute. Plus le lecteur profane y réfléchit, plus leur destin apparaît mystérieux.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 105.)

LA BÊTE, LE DIABLE ET LE FANTASTIQUE

par René Huyghe

Par l'imagination l'homme ébauche la forme de sa vie intérieure. Les images qui naissent de sa rêverie sont comme la condensation concrète de tout ce qui flotte, diffus, en lui. Elles révèlent le dessin des courants obscurs qui le parcourent et l'animent, à la manière dont la limaille de fer, jetée sur une plaque métallique où l'attend un champ magnétique invisible, en fait surgir le tracé discernable. L'art qui les recueille et les élabore est le miroir magique de l'esprit.

Quiconque tenterait d'explorer les thèmes familiers à notre temps en tirerait de singulières lumières sur son âme profonde, ses hantises, ses angoisses : jamais l'homme n'a été aussi puissant, techniquement ; jamais il ne s'est senti aussi débordé et abandonné, moralement.

Pour être convaincu, s'il restait quelque doute, que l'Occident traverse en ce siècle une crise profonde, une des plus graves qu'il ait affrontées, à coup sûr, et dont l'issue reste toujours en jeu, il suffit d'interroger son art actuel, non plus comme une expérience esthétique, trop abondamment justifiée par les théories, mais comme l'enregistrement visible de ses tendances ; cette projection devenue manifeste vient se placer à mi-che-

— Au-dessus du titre *Visage de la guerre,* par Salvador Dali. (Cliché Puytorac.)

min de l'inconscient, où les rêves sont vécus par un dormeur, et de la lucidité réfléchie, où elles prendraient leur sens comminatoire.

On pourrait grouper ces indices épars en faisceaux significatifs, dont la convergence serait probante : l'art a d'abord renoncé, avec une hostilité croissante, aux thèmes familiers à notre civilisation traditionnelle et même à son répertoire de formes particulières. Inversement il s'est tourné avec une avidité sans cesse accrue vers la leçon des civilisations les plus éloignées (l'Extrême-Orient joua ce rôle à la fin du XIXe siècle) et bientôt les plus reculées, c'est-à-dire les plus « primitives » (ce fut l'art nègre au début du XXe siècle et, aujourd'hui, ce sont tous les arts des peuples dits barbares). Certes la valeur esthétique peut en être aussi élevée que celle des productions les plus évoluées, mais il est justement révélateur que leur étrangeté par rapport à nos habitudes séculaires ne fasse que les rendre plus fascinantes à nos yeux. Il semble que notre temps soit animé d'une sorte de hâte, voire d'enthousiasme, à se délivrer de l'acquis patiemment transmis et grossi, pour se retrouver vierge et dépouillé de ce qui était son héritage, sa fierté hier, son fardeau aujourd'hui. Il y a un vertige de l'élémentaire qui, chez un Buffet, fait figure de vocation ascétique de la pauvreté, mais qui tourne, chez un Dubuffet, à l'irrésistible attrait des matières misérables, sordides, et des élaborations infantiles. « Nous entendons par Art Bru, a écrit ce dernier peintre, des ouvrages exécutés par des personnes indemnes de culture artistique. » Les derniers venus parmi les abstraits cherchent, à travers l'enregistrement de leurs gestes, de leurs pulsions les plus instinctives, à travers les hasards de la matière proche de ses états spontanés, un contact avec la réalité organique, que certains aiment appeler « le Cosmos ».

Si le visage humain, surtout dans sa noblesse, s'exile de plus en plus des visions contemporaines, il est symptomatique que la Bête y occupe une place inverse. La génération de l'entre-deux-guerres s'est beaucoup intéressée à la brutalité stupide du taureau, depuis celui de *Guernica*, cher à Picasso, jusqu'au *Minotaure*, qui fut l'enseigne d'une revue retentissante. J'aimerais approfondir quelque jour ce qu'a de troublant cette obsession de l'animal surtout élémentaire. Ici, il surgit sous la forme de l'insecte, dont Ensor aima déjà, en plusieurs gravures, revêtir ou attribuer l'apparence, avant que Kafka ne conçût d'en tirer le sujet d'une dramatique métamorphose humaine. Là, c'est la résurrection complaisante du monstre préhistorique dont le retour sous le nom de Godsilla menaçait, en deux récents films japonais, les grandes cités modernes, tandis qu'un film américain de science-fiction en faisait, au cours d'aventures interplanétaires, l'image effrayante de l'inconscient matérialisé. La bête crochue, griffue, informe, traitée par les découpures du métal, tente maint sculpteur moderne, de Germaine Richier à Chadwick.

Cette régression vers l'élémentaire n'est qu'un aspect plus concret de l'attirance qu'exercent l'inconscient et ses ténèbres organiques, chargées des forces pures de l'instinct, sur les dernières générations, à partir du

Freudisme comme du Surréalisme. Régression ? Il est trop tôt encore pour dire s'il faut voir là les signes de l'abandon, de la capitulation d'une culture épuisée par son propre raffinement et son mandarinat intellectuel, ou peut-être ceux d'un dépouillement permettant de s'adapter à tout prix à une existence qui, sous les coups de la science et de la technique, exige une totale refonte de nos modes de penser. C'est un peintre, Klee, qui a formulé cette phrase lourde de sens : « Le monde sous sa forme actuelle n'est peut-être pas le seul monde possible. »

S'ajoute une sourde terreur ; Goya, le premier, en particulier dans son énigmatique peinture du Prado : *Le Colosse ou la Panique*, avait dressé une silhouette de monstrueux homme sauvage à l'horizon d'un monde affolé. Car si notre temps regrette et méprise tout ce qui a pu paraître conquête positive de la culture, il n'y a pas simple retour à la table rase et au point zéro. L'impérieuse notion du négatif y est associée : l'inconscient est souvent apparu comme une revanche sur la raison et comme son pôle adverse, ennemi. Le surréalisme, qui aurait pu être, en vérité, le nécessaire complément du rationalisme et comme le contrepoids permettant de l'équilibrer, s'est voulu son adversaire implacable et destructeur, armé de haine et de sarcasme.

Le vieux symbole de l'Autre, de l'adversaire, du négateur et du négatif, du Diable, pour l'appeler par son nom, a repris, depuis le romantisme, une consistance qu'il avait perdue. Notre temps ne croit peut-être plus beaucoup en Dieu, mais il s'occupe singulièrement du Diable. Les écrivains, Sartre, par exemple, lui ont donné une place de choix dans leur inspiration, tout autant que les cinéastes : *Marguerite de la Nuit* répond à *Faust*, avec ce progrès que Satan, dont un pamphlet bruyant nous assurait, voici trente ans, qu'il « conduit le bal », n'a plus besoin de se déguiser en personnage d'Opéra : nos contemporains le voient volontiers dans un veston de bonne coupe — à moins qu'ils ne le choient, anonymement, à travers quelque figure qui le dissimule mal, tel le marquis de Sade, qui a tellement pris de volume en nos jours.

Les expositions, comme les congrès, sur le *Démoniaque dans l'Art* se sont multipliés, depuis quelque temps, en Italie, en Hollande, etc. C'était d'ailleurs le thème central de celle que Mlle Martin-Méry organisa en 1957 à Bordeaux sous l'invocation du *Fantastique* et avec un succès qui dépassa de loin celui, déjà si grand, des précédentes [1]. Sur la couverture du catalogue ne voyait-on pas le Grand Bouc présider au clair de lune, de par le pinceau de Goya, un sabbat de sorcières ? Ce qui opprime et déborde l'homme, ce qui le menace, est toujours placé sous le signe du Diable.

Peut-on ne pas observer que le Moyen Age, au xve siècle, en fut, lui aussi, obsédé [2] ? Or, il touchait à son terme, peut-être comme la phase

1. Jean Mistler en a donné une analyse pénétrante dans *La Revue de Paris* de juillet 1957. (N.D.L.R.)

2. Le début du xvIIe siècle aussi. Voir le *Diable au temps de Henri IV*, par Philippe Erlanger. *Revue de Paris*, mars 1958.

de civilisation vécue par nous, et, alors comme sans doute aujourd'hui, naissait un âge nouveau. Bien que personne ne le sût, si certains, il est vrai, le pressentaient, ce siècle marquait le début d'une ère différente, qu'on allait nommer les temps modernes. La réapparition des mêmes symptômes n'indique-t-elle pas à son tour un achèvement, celui des mêmes temps modernes, apparus avec la fin du monde médiéval, et le commencement d'autre chose, qui s'élabore dans la peine et la douleur, mais que nous ne savons pas très clairement définir, nous non plus ?

⁂

Ces symptômes, il importe de les interroger, de leur demander à quel état d'âme particulier ils correspondent. Mais on ne pourra comprendre leur vraie portée que si on les situe par rapport au problème essentiel de l'homme, celui qui fait la trame de sa destinée et qu'il essaie inlassablement de résoudre en travaillant à fonder les civilisations.

L'homme a été jeté en présence du monde, jeté dans le monde, et il n'est peut-être pas très apte à le pénétrer, du moins au-delà d'une certaine profondeur.

Il est cependant des périodes où il réussit à se constituer, devant cette énigme, un système d'explications assez cohérent pour croire qu'il la comprend. Ce sont les phases que l'on appelle « classiques » et surtout telles qu'elles ont été vécues sur les bords de la Méditerranée. L'esprit méditerranéen puise son équilibre et sa certitude en deux confiances : tout d'abord, l'homme croit dans ce qu'il voit ; c'est là le réalisme, ce réalisme qui disparaît de nos jours dans l'art comme dans les sciences, car les sciences elles aussi ne se basent plus sur le visuel, sur le concret tangible, sur l'expérience des sens, qui étaient considérés comme la matière essentielle de vérité : elles se fondent maintenant bien plus sur des calculs abstraits. Jusqu'alors la réalité résidait dans ce qui apparaît normalement.

D'autre part, dans la Grèce, en particulier, cette confiance que l'homme s'assurait peut-être pour la première fois dans l'histoire (ce qui fait que le diable n'existait pas chez les Hellènes), cette confiance venait aussi de ce que le Grec croyait que, derrière les apparences, le Monde obéissait à des lois qui étaient précisément celles de la pensée humaine.

Ainsi l'univers n'était plus inquiétant ; il n'était plus mystérieux, puisqu'il s'offrait comme un double de ce qui caractérise l'homme, étant conforme aux sens dans sa matérialité et conforme à la raison dans sa structure. De cette haute civilisation nous sommes toujours les héritiers, parfois cahotés, et actuellement très chaotiques.

Un tel équilibre avait singulièrement réduit le rôle de la bête, observons-le, aussi bien dans la religion que dans l'art. La bête en avait joué un très grand dans l'imagination humaine. Elle était apparue dès les

origines ; elle avait dominé la préhistoire ; elle avait tenu encore une place majeure dans les premières grandes civilisations agraires de la Mésopotamie ou de l'Égypte. Elle commençait toutefois à s'y montrer vaincue, surtout en face du Roi chasseur, qui accomplissait ainsi ce même rôle de gardien de la Cité qu'il tenait à l'encontre des ennemis. Mais elle avouait déjà, surtout en Mésopotamie, sa collusion avec le Démon.

Que le règne de la raison et du réalisme s'intronise avec les Grecs, et la Bête disparaît. Les quelques monstres qui subsistent dans la mythologie hellénique sont d'importation orientale : l'Asie mineure, l'Ionie ont servi d'organe transmetteur depuis la Perse et l'antique Assyrie. Le Grec ne s'intéresse plus guère qu'à l'animal domestique humanisé, et surtout au plus noble : le cheval. Qu'à nouveau l'homme soit ressaisi par la confusion et l'incertitude, et la Bête revient sur le devant de la scène. Le haut Moyen Age, celui des invasions barbares, et le Moyen Age roman qui s'en dégage, ont connu encore son obsession. Il faut attendre la période culminante d'harmonie et de classicisme que fut le XIIIe siècle, pour qu'un nouvel équilibre s'instaure, peut-être encore plus plein que celui de la Grèce, car, à l'accord des sens et de la raison, s'ajoute l'accord du cœur, qui est inclus dans le christianisme, apporté par lui et qui trouve alors son épanouissement. Entre l'homme et le monde, un nouveau lien s'est tissé par l'intermédiaire de Dieu : c'est l'amour. Raison et Réalisme confèrent plus que jamais à l'homme foi en lui et foi dans le monde : il n'a plus peur.

Bientôt, cependant, avec le XIVe siècle s'entame une lente dégradation. Au XVe, elle bat son plein : l'homme retrouve son angoisse et, avec la peur ancestrale, ressurgit la bête ; le Diable la suit. Ils sont de plus en plus solidaires et bientôt confondus : le Diable qui, à l'origine, n'était qu'un ange noir, donc simplement privé de lumière, mais ange encore par la forme, s'est animalisé au cours des siècles. Au Moyen Age les premiers signes en apparaissent déjà avec l'art roman, qui recueille l'héritage du bestiaire des Barbares et de l'Orient. On l'observe surtout dans les monastères, dans les sculptures de leurs chapiteaux. C'est que le moine se considérait alors, les textes en témoignent, comme un assiégé du Démon. Contre lui, il luttait à la place des autres. Aussi est-ce dans ces milieux monacaux que la bestialisation du Diable commença à s'accomplir. Aux XVe et XVIe siècles, elle est acquise, universelle ; il devient un mélange d'apparences humaines et animales, où l'on reconnaît le loup, le bouc, la chauve-souris, l'oiseau de proie...

Cette mue hétéroclite et monstrueuse atteint son summum dans l'art le moins marqué, à la fois, par le Christianisme et par la civilisation gréco-latine : celui du monde germanique qui fut le dernier à être évangélisé, de même qu'il avait été pénétré le dernier, et toujours incomplètement, par la civilisation méditerranéenne. Aussi est-ce là, qu'en pleine Renaissance encore, se déploya une prolifération extraordinaire

des signes animalisés du Diable, de même, d'ailleurs, qu'un penchant singulier à évoquer l'homme sauvage, velu et encore à mi-chemin de la bête. Ne le voit-on pas parfois en lutte avec la licorne, symbole contraire, celui de la pureté ? Mais si cette montée de l'inconscient, d'un inconscient trouble et taraudé, est particulièrement frappante dans l'Europe centrale et septentrionale, elle constitue pourtant un phénomène général de l'époque, de même que le surréalisme est inscrit, aujourd'hui, dans la plupart de nos démarches.

⁂

Ainsi l'homme a mené sa lutte continuelle pour arriver à se trouver sur un pied d'équilibre avec l'univers qui l'entoure, le menace, où il doit pourtant s'installer, trouver sa subsistance, vivre. Mais il ne peut vivre, du moins dans la sécurité et dans la paix, que si, d'abord, il écarte la peur.

Quand l'homme des cavernes dessinait, peignait, sculptait les bêtes, c'était pour s'en rendre maître ; c'était, on l'a dit, par une opération magique. Mais cette magie était faite pour lui donner confiance en ses forces, en ses pouvoirs, et l'art lui servait à obtenir et à affirmer sa puissance.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Jamais les conquêtes de l'homme n'ont été aussi étendues, mais les espaces nouveaux, les perspectives inconnues ainsi ouvertes révèlent d'autres gouffres, à leur échelle. Derechef, l'homme se sent débordé ; le doute s'introduit en lui, et aussi l'angoisse. Nos recherches, pour rationnelles et expérimentales qu'elles soient, débouchent sur une insécurité : elles ont révélé, dégagé des énergies imprévisibles et nous voilà écrasés par les forces mêmes que nous avons découvertes, libérées, et qui s'accroissent à une vitesse vertigineuse, que nous ne savons plus contrôler. Ce n'est plus la Bête qui inquiète l'homme ; ce sont les puissances inconnues qu'il a lui-même suscitées par sa propre science et qui le menacent d'écrasement, de mort, d'anéantissement. La terrible inquiétude renaît de notre conscience ancestrale et, corollairement, la vocation du Fantastique.

Le Fantastique, que de problèmes ouvre ce simple mot ! Ne serait-ce que par le double champ qui se propose à lui : il peut aussi bien s'instaurer dans le monde extérieur que, plus tragiquement peut-être, dans le monde intérieur.

Dès que l'homme est touché par le Fantastique, c'est le monde extérieur, d'abord, qui change d'apparence sous son regard et qui devient étrange. A nous en tenir à notre propre civilisation, nous suivons cette marche, d'abord cachée, au long des temps modernes et de leur évolution. La Renaissance a violemment réagi contre les angoisses où s'était perdue la fin du Moyen Age. Résolument, impérieusement, elles les a conjurées en consacrant le règne universel de la vérité réaliste pour les sens, de la vérité rationnelle pour l'esprit.

Le Fantastique n'était pas vaincu pour autant ; il rôdait encore, insidieux, et on pourrait relever ses traces jusqu'au sein de l'école de Raphaël, jusque dans l'œuvre de Raphaël même : il n'est que d'évoquer les monstres et la ville incendiée du petit *Saint-Michel*, qu'on dirait inspirés de Jérôme Bosch ; il n'est que de regarder les gravures de Marc-Antoine Raimondi intitulées le *Songe de Raphaël*, la *Carcasse*, etc. Si le Fantastique n'était pas totalement éliminé, du moins était-il volontairement négligé, à ces rares exceptions près. Il ne releva la tête qu'avec l'apparition du maniérisme, qui ne pensait pourtant pas encore à ruiner le classicisme et sa sécurité, mais simplement à raffiner sur lui. Mais, sans le savoir et sans le vouloir, en ne poursuivant, croyait-il, que l'élégance, il éveillait l'étrangeté. Un enchaînement irrésistible de conséquences était déclenché par ce qu'on pensait n'être qu'une simple retouche et un perfectionnement plus subtil.

Immédiatement succéda le Baroque. Il marquait un pas de plus : c'est la vie qui était invoquée, ramenée au jour, délivrée de toute entrave, menée vers son triomphe — la vie irrépressible ; jusque-là soumise à l'ordre humain, elle est appelée désormais à le dominer, à l'emporter, fracassé, dans son tourbillon. Échappant à son emprise, à son explication, elle est rendue au mystère. Bientôt la saveur, le frisson de ce mystère vont être cultivés ; ce sera le romantisme du XIXe siècle, le surréalisme à notre époque. Alors se constituera une vision nouvelle d'un monde extérieur devenu incompréhensible.

Il faut voir là aussi l'effet d'une sorte de rythme d'alternance. L'homme se fatigue de l'ordre, de son ordre, fût-il conquis durement. Nous sommes ainsi faits que même le bonheur nous fatiguerait si nous le possédions trop longtemps. C'est pour cela sans doute que la vie humaine doit être courte. Notre espèce se lasse ; il y a en elle une sorte de vice qui la pousse, ayant trouvé l'équilibre, à se repaître de la saveur du déséquilibre.

Et cela déjà est démoniaque.

On imagine alors un univers où règne le fantastique. Tout devient inaccoutumé, inattendu, merveilleux. Les ordres sont mélangés ; le minéral se confond avec le végétal ; le végétal et le minéral se confondent avec l'humain. Telles sont ces figures d'Arcimboldo, où un visage se résorbe, à l'examen, en un amas de *choses*, et encore celles attribuées à Josse de Monper, où une tête reconnaissable se transforme, par une simple secousse de notre attention, en un rocher dressé, avec une végétation, des sentiers, des masures perdues sur les pentes escarpées. Tout est devenu mirage, illusions. Le témoignage des sens a perdu sa sécurité et sa valeur. Il ne mène plus à la vérité, au réel, mais à l'inconsistance fuyante du songe, de l'irréel.

Mais ce n'est là que le Fantastique extérieur, il se complique vite du Fantastique intérieur ; il en est inséparable. C'est par celui-ci que s'effectue le retour de l'homme aux zones qui sont au-dessous de la

raison. Ces zones-là, c'était pour le xve siècle le Diable et pour notre époque c'est l'inconscient. Mais il y a une corrélation profonde entre une partie de l'inconscient et ce que jadis on appelait le bestial et le diabolique. Je dis « une partie », car une autre part est peut-être, au contraire, celle qui permet de dépasser la raison, d'aller au-delà et au-dessus d'elle et d'approcher davantage du divin. Cela les mystiques l'ont bien su.

L'Hiver, par Giuseppe Arcimboldo.

Mais très souvent, et nous ne le constatons que trop par le freudisme, la plongée dans l'inconscient n'est qu'occasion de descendre dans l'homme jusqu'à l'endroit où affleure la bête, la bestialité, avec ses instincts non contrôlés.

Or notre époque goûte avec délices le même vertige de cette chute qu'a éprouvé le xve siècle. De même qu'alors, se libèrent tous les instincts presque animaux, qui échappaient à la raison, à l'ordre et aux valeurs humaines, édifiées par l'éthique. Celles-ci sont dépréciées, ceux-là sont cultivés. Au xve siècle c'était l'attraction du diabolique ; aujourd'hui, où nos exigences sont plus scientifiques, c'est la promotion de l'inconscient. Et la science même ne sert que de couverture, de garant objectif, à cette complaisance et à ce vertige, qui rapprochent tellement notre temps de la fin du Moyen Age, malgré la disparité des apparences.

Le Fantastique, si on l'envisage sous cet angle, se révèle tout autre chose qu'une fantaisie ou un jeu de l'esprit humain. Il est peut-être venu des profondeurs, un des symptômes les plus aigus, des doutes de l'angoisse de l'âme, de la lutte perpétuelle que l'homme entreprend avec le monde autour de lui et avec le monde en lui. Car le monde nous habite aussi sous cette écorce d'intelligence et de lucidité, où s'établit notre Moi, comme sur une illusoire terre ferme.

Peut-être par là le Fantastique révèle-t-il un des aspects de la lutte que l'homme mène pour conquérir sa place et pour la garder au sein d'un univers étranger.

***

Lutte plus complexe qu'on ne l'imagine lorsqu'on la voit sous l'aspect d'un face-à-face ! Les dangers sont plus déroutants, plus subtils ; ils nous enveloppent. Presque immémorialement on les a symbolisés dans les pièges que le Diable tend. Ces pièges guettent au bout des deux

directions dans lesquelles l'homme croit pouvoir et devoir s'engager. Ils correspondent aux natures du diabolique, aux plus importantes, du moins, car le diable est multiforme ; il est la diversité ; il est « légion ».

L'homme cherche péniblement (et l'art l'y aide, comme la raison, la pensée), l'homme cherche à édifier une image du monde qui lui permette, tout d'abord, de s'y diriger. Ce pourra être une image « scientifique », c'est-à-dire censée conforme à son modèle et permettant de prévoir l'action sur lui. Elle est alors supposée « véritable » et pourtant elle ne cesse d'être en révision au même titre que les autres. Mais que d'images du monde ! La raison et ses explications, la foi et ses révélations, le rêve et ses imaginations nous en proposent à l'infini, variables selon les temps, les âges humains, les lieux, et nous ne cessons de les interposer entre le monde inconnu et nous, pour arriver à le comprendre et à ne plus nous y perdre.

L'art, peut-être, est un des efforts les plus élevés que nous puissions accomplir dans ce sens ; il est le type même de cet effort pour aborder, investir le monde, le rejoindre à travers une image qui devient ainsi, d'une part, son seuil et son accès, mais qui, pour une autre part, reste le reflet de l'homme car elle porte toujours sa marque.

Mais cette image du monde que l'art nous fournit, à l'instar de toutes les philosophies et de toutes les sciences, dont les moyens diffèrent, sinon le but — cette image comporte un double risque.

Supposons qu'elle ait pris forme ; le jour où elle y parvient, c'est qu'une culture s'est constituée et affirmée — une culture, une civilisation. Qu'est d'autre, en effet, une civilisation qu'une image, une représentation cohérente, du monde, supposées totales et solides — pendant un certain temps, du moins ? Pendant le temps où la civilisation qui l'a produite se croit elle-même éternelle... L'image du monde au XVIIe siècle était solide ; l'image du monde au siècle de Périclès était solide.

C'est alors que le Diable intervient. Il insuffle d'abord la tentation de changer. Cette forme que nous avons créée, que nous avons obtenue, il suggère qu'elle est bien lassante et bien monotone, qu'il y a la vie, que la vie est une aventure, une découverte perpétuelle, et que la forme, pourtant gagnée péniblement, finit par devenir une prison. A ce moment-là, l'homme commence à détruire cette forme qu'il a si longuement élaborée et qui est sa civilisation, afin de courir à nouveau vers l'inconnu, où le Diable l'appelle. Alors commence le cycle, évoqué tout à l'heure et qui mène au maniérisme, au baroque, au romantisme et à cette grande incertitude où nous vivons maintenant. La critique n'use-t-elle pas couramment aujourd'hui du vocable : « art informel » ? Le gothique flamboyant du XVe siècle n'était-il pas un effort analogue pour échapper aux formes acquises, les consumer, s'en libérer ?

Mais alors, diront les sages, il suffit de garder la Forme et de s'en tenir solidement aux solutions classiques.

Attention ! c'est là que le piège devient le plus insidieux : cette appa-

rente sécurité, par laquelle nous croyions nous prémunir, n'est que la plus trompeuse des tentations soufflées par le Diable. Il appartient à l'un de ses plus éminents spécialistes, le professeur Castelli, de l'Université de Rome, de l'avoir dénoncée. Le maintien artificiel des formes créées par l'esprit, dans une pérennité immobile, ce refus d'évoluer, c'est précisément ce qu'au Moyen Age on a appelé « ars diabolica », par excellence. L'attitude est moins visiblement diabolique que l'autre, parce qu'elle n'a pas l'air destructive, mais elle est encore plus captieuse en effet, elle enseigne à transformer ce qui hier encore était un haut moment de la civilisation, et à en faire, sans même qu'on s'en doute encore, un académisme, c'est-à-dire la Mort.

Et ainsi le Diable joue les deux cartes : c'est d'abord celle de la tentation de la Vie. Dans une forme que nous jugeons « réussie », il nous dénonce la Mort ; il nous souffle de la livrer aux flammes de la liberté ; mais l'incendie déchaîné, réduisant en cendres ce qui a été accompli, nous rejette aux forces brutes, organiques, nous livre aux instincts. Nous avons le sentiment illusoire d'être délivrés et nous sommes devenus prisonniers de la Vie, parce qu'elle n'est plus maîtrisée par nous, dirigée par nous et que nous avons renoncé au droit de porter sur elle le jugement de valeur qui la discipline et qui nous la soumet. Peut-être les temps que nous vivons correspondent-ils à cette crise. Mais, si nous écoutions l'autre tentation, celle de l'immobilité, le Diable cesserait d'être Vie pour devenir Mort. Il nous tenterait à nouveau mais avec les temps que nous vivons correspondent-ils à cette crise. Cependant, si nous images inverses de tradition, de sécurité, d'achèvement parfait.

Ainsi sommes-nous obligés de marcher sur cette corde raide, de nous y maintenir en un équilibre constant entre, d'un côté, le vertige de la vie, informe et désordonnée, qui nous ramène vers ce néant où est le monde quand il n'est pas encore pensé — et de l'autre côté, le vertige de la mort, dissimulé dans une apparence tellement élaborée qu'elle nous rassure ; et pourtant elle n'est plus qu'une coquille vide, finement ciselée, mais d'où s'est retirée la substance vivante.

Tels sont les deux néants qui nous menacent et le Diable est embusqué au fond de chacun d'eux.

Quel recours ? Peut-être l'humanisme, si par là nous entendons avant tout le sens de l'humain, une expérience nuancée de la vie, qui sache nous prémunir contre les options simplistes et fausses.

RENÉ HUYGHE

BOSWELL VEUT SE MARIER

LETTRES ET JOURNAL INÉDITS

NOUS n'avons pas à présenter James Boswell aux lecteurs de cette revue, ayant publié déjà ici plusieurs parties de son Journal et de ses Papiers Intimes *dont certaines ont été présentées par André Maurois* [1]. *Faut-il rappeler pourtant que, célèbre en son temps par sa Biographie de Johnson, Boswell l'est redevenu de nos jours à la suite de la découverte de ses papiers, lettres et journaux retrouvés en partie au* XIX*e siècle et, pour la plus grande part, en* 1926 *et* 1940 *au château de Malahide? Ces textes sont en cours de publication aux Etats-Unis et plusieurs volumes ont déjà été traduits en France* [2].

Né en 1740 *à Edimbourg, Boswell appartenait à une noble famille écossaise. Son père possédait ce château d'Auchinleck dont il est constamment question dans les écrits du jeune homme. Celui-ci commença de tenir son journal à dix-sept ans. A Londres, en* 1760 *il mena une vie fort dissolue qu'il évoque dans ses premiers journaux. En Hollande, où on l'envoya pour faire ses études de droit, il se posa en soupirant de Belle de Zuylen, dite Zélide, la future madame de Charrière (amie de Benjamin Constant). En* 1764 *il commença un « grand tour d'Europe » au cours duquel, reporter né, il nota des entretiens du plus haut intérêt avec de nombreux princes allemands, puis, en Suisse, avec J.-J. Rousseau (il devint par la suite l'amant de Thérèse Levasseur) et Voltaire. Il était en Italie en* 1765, *où il se fit remarquer de nouveau par ses prouesses sentimentales et amoureuses. En Corse il se mua en enquêteur politique et rapporta à Londres la relation de nombreuses conversations avec Paoli.*

La suite de ses « papiers » (1766-1769) *nous ramène en Angleterre. Revenu auprès des siens, inscrit au barreau, le jeune B., comme on va le voir, songe à se marier, sans renoncer aux liaisons et passades qui lui sont déjà familières. Dans ces pages qui ne forment pas un récit continu (des parties du journal manquent et la correspondance avec son ami Temple ne comble pas toutes les lacunes) Boswell séduit une fois de plus le lecteur par sa sincérité, ses élans contradictoires, son acuité d'observation, et cet étonnant mélange de fine intelligence et de naïveté qui caractérise tous ses écrits. De l'ensemble de papiers relatifs aux années* 1766-1769 *qui subsistent (où des procès qu'il plaide, la vie*

1. *Revue de Paris,* 15 mai et 1er juin 1933, juin 1952, avril 1955, septembre 1956.
2. Par la librairie Hachette.

— Près du titre James Boswell (vers 1776).

mondaine, sa campagne politique en faveur de Paoli, ses démêlés avec son père qu'il veut empêcher de se remarier, ses réflexions sur la vie et sur ses lecteurs tiennent leur place) nous avons dégagé ce qui intéressait le plus le mémorialiste lui-même à cette époque : ses campagnes de jeune célibataire résolu à se trouver une épouse. On verra que Boswell réussit dans ces circonstances à battre tous les records de la versatilité et de l'inconstance. (N.D.L.R.)

Boswell à William Johnson Temple [1].

Château d'Auchinleck, le 28 avril 1766 [2].

Mon bien cher Temple,

Dans les diverses situations où je me suis trouvé, vous avez maintes fois déjà reçu de moi des lettres bien singulières, mais jamais de plus extraordinaire que celle-ci. Tandis que je vous écris, je suis proprement en proie au délire. Bref, monsieur, la fille du jardinier, qui porte le prénom de ma mère [3] et sert depuis quelque temps dans la famille, en qualité de fille de chambre est si jolie que je suis absolument ensorcelé par elle. Or j'ai pour principe de ne jamais séduire une jeune fille innocente, et, d'autre part, l'estime que je porte à son père, un excellent homme doué de capacités peu communes, m'interdit de concevoir à son sujet la moindre pensée licencieuse. Donc, pour parler net, j'ai la folie de caresser l'idée de l'épouser. Imaginez un instant l'orgueilleux Boswell, tel que vous le connaissez, fervent adorateur d'une paysanne de vingt-trois ans ! Elle m'a complètement fait perdre le sens. Jamais je n'ai été aussi amoureux. Mon imagination est absolument en feu, livrée sans frein aux pires extravagances.

Je sais parfaitement que la possession, durant un mois ou peut-être même dix jours, de cette angélique créature, la ferait sans doute paraître aussi insipide à mes yeux que l'est aux vôtres Célia « qui daigne demeurer à Berwick » [4]. Je me souviens fort bien d'avoir été déjà la proie d'un grand nombre de passions de ce genre, qui toutes se sont évanouies en peu de temps ; et pourtant, Temple, je n'en continue pas moins à rêver à des noces délicieuses. Nous avons été en quelque sorte élevés ensemble, elle et moi. Aussi loin qu'il m'en souvienne, nous construisions des maisons, nous cultivions des jardins, nous allions patauger dans la rivière et jouer au soleil au bord de l'eau. Je ne puis la considérer comme mon

1. Temple, camarade d'études de Boswell à l'Université d'Edimbourg et son ami intime, était alors à Cambridge où il se préparait à entrer dans les ordres. Tous deux s'intéressaient à la politique et à la littérature, mais leur intimité était surtout basée sur une confiance et une franchise sans réserve et sur la connaissance exacte de la nature de chacun.

2. Cette lettre ne fut envoyée que le 17 mai. Voir lettre suivante.

3. Euphemia.

4. Celia est Ann Stow, cousine germaine de Temple, à qui il était plus ou moins fiancé. Boswell s'était arrêté à Berwick pour lui faire visite en remontant vers l'Ecosse. L'origine de la citation est inconnue.

inférieure. Pendant ces six ou sept dernières années, je ne l'ai guère vue. Avant mon départ pour l'étranger, elle commençait à se montrer timide et réservée, car Lord Eglinton l'admirait fort et cherchait à la séduire. Pour ma part, je ne lui voyais rien de plus qu'à beaucoup d'autres jolies filles du voisinage. Mais depuis que je suis revenu de mes voyages, je suis entièrement sous le charme. Elle a le plus aimable visage qui soit, le pied et la cheville les plus mignons. Elle est parfaitement bien faite ; de plus elle a des manières à la fois enjouées et comme il faut, qui la rendent proprement irrésistible.

Je ne laisse pas échapper une occasion de demeurer avec elle quand elle allume le feu ou met une chambre en ordre. Elle semble plus gracieuse avec son balai que ne le fut jamais bergère avec sa houlette. Je feins de tenir à ce que la bibliothèque soit parfaitement en ordre et je l'aide à l'épousseter. Je coupe mes gants pour qu'elle ait à les réparer. Je lui baise la main. Je lui dis combien je la trouve belle. Elle a en moi une entière confiance et ne redoute de ma part aucune intention mauvaise. Mais elle a trop de bon sens pour concevoir l'idée de m'avoir pour mari. Au contraire elle me dit qu'elle ne refuserait pas un bon parti s'il s'en présentait un pour elle. Créature enchanteresse ! Devra-t-elle faire la joie de quelque maître d'école, de quelque fermier ? Sur mon honneur, cette idée me perce le cœur. Si elle se refusait à épouser quelqu'un d'autre, je crois que je pourrais la laisser en paix. Pour qu'on ne nous voie pas trop souvent ensemble, nous nous écrivons des billets que nous glissons sous le tapis qui recouvre ma table. Cette curieuse petite correspondance, qui est pour elle un innocent amusement, ne cesse de me faire battre le cœur. Elle est douée d'un caractère charmant, elle a beaucoup lu, car je lui ai toujours fourni des livres. Bref, elle vaut mieux que n'importe quelle dame de ma connaissance.

Temple, que dois-je faire ? Dois-je accepter d'avance toutes les conséquences de mon acte et l'épouser ? La délicieuse langueur de ses yeux n'aura-t-elle pas assez de charme pour chasser le repentir ? Ne connaîtrai-je pas toute une existence de véritable félicité auprès d'une femme aimée, qui me donnera une lignée d'enfants robustes et beaux ? Grand Dieu ! A quoi vais-je songer là ? Mon père en mourrait, revenu sain et sauf de Londres, d'Italie et de France pour contracter un mariage indigne de moi, avec une servante ? On pourrait m'appliquer ce que dit saint Paul quand la vipère s'accrocha à sa main après le naufrage : « Bien qu'il ait échappé à la mer, cependant la vengeance ne lui permit pas de vivre. »

Je possède une boucle de ses cheveux que je chéris comme un trésor. Elle m'a permis de la lui couper. Si je l'épousais, je ne consentirais jamais à ce qu'elle s'habillât plus richement que maintenant. Je crois que je pourrais passer auprès d'elle ma vie entière le plus agréablement du monde. Je ne suis pas fait pour un mariage qui entraînerait pour moi toutes les obligations habituelles. Une épouse appartenant à la bonne société ne se montrerait pas assez docile, elle me contraindrait à m'épui-

ser en perpétuelles cérémonies et à respecter en toute circonstance les règles redoutables de la *bienséance*. Tandis que la chère petite, reconnaissante de mon attachement, serait toute à ma dévotion et vivrait avec moi exactement comme une maîtresse, mais sans honte ni remords. Après avoir connu tant de joies fiévreuses et de violents chagrins, je jouirais dans ses bras d'une félicité paisible et durable. Vit-on jamais pareille folie ?

Mon ami, donnez-moi votre main. Entraînez-moi, empêchez-moi de commettre ce qui est sans doute une erreur — une erreur qui me contraindrait à renoncer au monde et me ravalerait au niveau d'un vulgaire animal. Et pourtant n'est-ce pas une chance singulière qu'après les accès de mélancolie que j'ai subis, les sombres méditations auxquelles je me suis complu, l'extrême variété des aventures que j'ai connues, mon esprit ne soit en rien gâté et que j'éprouve les délices de la passion avec la candeur toute pure et les tendres émois de la jeunesse. Il y a certes en moi la véritable fibre de l'amour. Quand j'époussette les chambres avec mon enchanteresse, ne suis-je pas tel Agamemnon parmi les jeunes filles de Thrace ? Tout cela est peut-être bon l'espace d'un été, mais puis-je imaginer que ce cher délire durerait toute la vie ? Je vais réveiller mon esprit philosophique et fuir cette fascination. Je pars pour Moffat [1] où je vais passer un mois. L'absence rompra le charme. Je vous demande sur l'honneur de ne parler de ceci à personne. Écrivez-moi ce que vous pensez de cette lettre. Mon cher Temple, je suis toujours vôtre.

Moffat, 17 mai 1766.

Mon très cher ami,

Je suis ici depuis une semaine et, pour ne pas me rendre coupable de ces « rodomontades » que vous m'avez si souvent reprochées, laissez-moi vous dire tout de suite que mon amour pour la belle fille de chambre n'est déjà plus qu'un rêve évanoui. J'avais conservé l'extravagante épitre destinée à vous en informer : je voulais voir si l'absence n'allait pas me libérer de cette folie. Je puis maintenant vous envoyer en toute tranquillité un lettre qui vous aurait certainement alarmé. Si romanesque que je sois, cette aventure constituait pourtant, dans la pièce de théâtre de ma vie, une si étrange scène que j'en demeurais moi-même stupéfait. Tout cela était littéralement vrai, je vous en donne ma parole d'honneur. Peu de gens pourraient le croire, mais vous qui me suivez dans la vie vous ne douterez pas de ma bonne foi.

Cependant, Temple, je dois avouer qu'un homme tel que moi est obligé de se tenir constamment sur ses gardes. Le plus sûr serait, je crois, de vous promettre de ne jamais me marier sans votre approbation ; d'ail-

1. Ville d'eaux dans le comté de Dumfries, à environ une journée de voyage d'Auchinleck.

leurs vous ne feriez pas mal de prendre envers moi le même engagement, car vous étiez décidé, aussi fermement qu'on peut l'être, à épouser la demoiselle de Berwick ! Et si vous l'aviez épousée, vous feriez en vérité belle figure à l'heure actuelle !

Miss Bosville est une charmante jeune fille [1]. Je l'ai fait beaucoup parler avant de quitter Londres et je l'ai trouvée extrêmement raisonnable. Elle ne danse jamais. Je devrais insister sur ce point, car jamais un homme ne sautillera avec ma femme. Elle aime la lecture et la marche et ne se lasse pas de la campagne, même au bout de six mois. Mais elle a aussi du goût pour les réceptions. Qu'est-ce que cela signifie ? Ne s'en guérira-t-elle pas ? Elle parle fort joliment le français. Pendant mon séjour à Londres, j'ai dîné trois ou quatre fois par semaine chez son père et il m'a écrit depuis que je suis de retour en Ecosse. Je dois aller les voir dans le Yorkshire. Mais il ne faut pas agir avec trop de précipitation.

En ce qui concerne Zélide, j'ai l'esprit tout à fait tranquille [2]. J'ai reçu une lettre de son père me disant qu'il a accueilli ma demande de fort bon gré ; mais il m'informe en même temps que les choses sont si avancées entre sa fille et M. le Marquis que celui-ci est en train de solliciter du Pape et du roi de Sardaigne la permission d'épouser une protestante et que par conséquent sa fille et lui sont engagés d'honneur à tenir les promesses qu'il lui ont faites. Cependant, dit-il, comme le sort réservé à ces requêtes demeure incertain, si je suis toujours dans les mêmes disposition le jour où ils seraient libres à l'égard du Marquis, il ferait alors part de ma proposition à Mademoiselle et aurait l'honneur de servir d'arbitre entre nous [3]. On ne saurait être plus courtois et amical. Je suis heureux d'en avoir fini avec Zélide. La place d'un *bel esprit* [4] n'est pas à Auchinleck. J'ai longuement parlé d'elle avec mon père. Il ne pourrait supporter une femme de ce genre. Vous vous souvenez peut-être que vous avez ri de bon cœur quand je ne voulais pas entendre parler d'une *jolie* Hollandaise. Mais mon père raisonne très judicieusement quand il ne veut pas entendre parler d'une Hollandaise *trop intelligente*.

Mais je m'égare. Maintenant, Temple, il me faut vous expliquer comment il se fait que je sois déjà délivré de la charmante fille de chambre. L'absence seule n'y a pas suffi. Seulement j'ai rencontré à Moffat une dame qui se trouve exactement dans la même situation que celle avec qui vous avez autrefois badiné dans le Northumberland. Je lui suis très attaché.

1. Elizabeth Diana, fille aînée de Godfrey Bosville, que Boswell, considérait comme chef de son « clan ». Il la trouvait « extrêmement jolie ». Les trois noms : Bosville, Boswell et Boswal sont des variantes du nom français d'origine, Boisville.

2. Belle de Zuylen (future Mme de Charrière), que Boswell appelle toujours Zélide, séduisante, intelligente et d'esprit original, appartenait à la noblesse hollandaise. Boswell lui avait fait adresser par son père, en janvier précédent, une pressante demande en mariage.

3. Le prétendant catholique de Belle était le marquis de Bellegarde, noble savoyard, colonel dans l'armée hollandaise.

4. En français dans le texte. Entendez ici « bas bleu ».

Je n'ose en écrire davantage mais quand nous nous verrons je vous parlerai des délices de l'Élysée. L'amour me réconcilie avec l'accent écossais, qui, dans la bouche d'une jolie femme, est tout simplement mélodieux. Je vous l'assure et je me fais fort d'amener Temple lui-même à jurer la même chose d'ici quelques mois. Je déborde de santé, de tendresse et de gratitude.

Je suis venu à Moffat pour effacer quelques vilaines taches que les climats plus chauds du continent avaient fait sortir sur ma peau. Je prends les eaux, je me baigne régulièrement, je fais beaucoup d'exercice [1] et je me sens plein d'entrain. Je suis aussi heureux que peut l'être un célibataire. Le *felices ter et amplius* [2] a pour moi autant d'attraits qu'en offrent pour vous la mitre ou un beau salon orné d'élégants fauteuils de perse. Ce sera ma dernière liaison irrégulière. Je demeurerai attaché à jamais à cette femme généreuse. Mon cher Temple, je vous importune avec mes lubies romanesques. Pardonnez-moi et avant de m'endormir, je vais me racheter à vos yeux.

Mes études juridiques marchent fort bien et me plaisent maintenant. En vieillissant, on éprouve un goût plus vif pour les vérités solides. L'esprit trouve dans la jurisprudence une nourriture substantielle. La métaphysique représente l'entremets et les belles lettres sont les sucreries et les liqueurs. Bref Temple, je ne vais pas tarder à être nommé avocat. Je suis toujours, avec la plus vive affection, votre serviteur et ami.

Note des éditeurs. — *Si Boswell ne pensait plus à la fille du jardinier il s'était en revanche engagé dans une intrigue avec Mrs Dodds, qu'il avait rencontrée à Moffat et dont il fait mention dans la lettre précédente. Il revint à Edimbourg à la mi-juin afin d'y remplir les premières formalités nécessaires à son admission au barreau. Il y fit imprimer sa thèse en latin, sur un chapitre des Pandectes (Sur les legs de mobilier) et, après l'avoir soutenue devant le Corps du Barreau écossais, il fut reçu avocat le 29 juillet 1766.*

1er février 1767.

Mon ami, j'ai le bonheur de posséder une *chère infidèle*, comme vous dites [3]. Mais n'allez pas la croire infidèle. Je ne pourrais l'aimer si elle l'était. Il y a dans toute tromperie une bassesse que mon âme est assez

1. Moffat situé dans l'une des plus belles régions de la frontière anglo-écossaise est le point de départ de nombreuses excursions.

2. Trois fois heureux et même davantage sont ceux qu'unit un amour passionné. Horace, Odes I, XIII, 17-18.

3. Temple écrivait le 20 novembre 1766 au sujet de Mrs. Dodds : « Quelle chère infidèle vous avez là... Rien d'aussi commode qu'une épouse enfuie du domicile conjugal. Comment faites-vous pour avoir tant de chance en ce qui concerne vos maîtresses ? »

vertueuse pour abhorrer, aussi je considère l'adultère comme une abomination. Mais mon aimable maîtresse n'est désormais plus liée à celui qui était son mari. Il s'est conduit envers elle de façon inqualifiable. Il l'a abandonnée. Il vit avec une autre. N'est-elle donc pas libre ? Certes. La chose est claire et aucun argument ne peut déguiser la vérité. Elle est mienne désormais et si elle m'était infidèle, elle mériterait d'être transpercée d'un stylet corse. Mais je crois qu'elle m'aime sincèrement. Elle a tout fait pour me plaire. Elle est parfaitement désintéressée et ne veut entendre parler d'aucun cadeau. Jusqu'à présent elle prend pension ici, ce qui nous impose une certaine contrainte. J'ai découvert une paisible veuve dont la maison est devenue le lieu de rendez-vous de nos amours. Mais j'ai maintenant obtenu de mon amie qu'elle me permette de louer une maison où elle habitera, et comme ce sera en quelque sorte mon foyer, je lui fournirai tout ce qui sera nécessaire. De cette manière je suis heureux et tranquille, sans être exposé aux périls de Vénus, ni aux risques de conclure un mariage déplorable.

Samedi 28 *février*. — A six heures avec Miss [1] d'humeur variable. Elle m'a fait des reproches. Prétend que je trouve à redire aux dépenses. Séparés fâchés ensemble.

Boswell à Temple (4 *mars*). — Je me fais du souci au sujet de ma charmante petite maîtresse. Lui meubler une maison, lui donner une servante, voilà qui me coûtera beaucoup d'argent ; et puis cela ressemblera trop à un mariage, ou plutôt cela indique l'intention arrêtée de mener une vie licencieuse. Mais que puis-je faire ? J'ai déjà loué la maison et la dame a convenu de s'y installer pour la Pentecôte. L'honneur m'oblige à ne pas me dédire. D'ailleurs elle ne peut être à moi que de cette manière. Mais j'ai eu de nouveaux renseignements sur ses intrigues anciennes. Il m'est pénible d'y penser. Je m'écrie : « Maudite soit-elle, la coquine, l'impudique. » Je suis jaloux.

8 *mars*. — Après m'être torturé en évoquant les anciennes amours de mon enchanteresse, après avoir médité de me séparer d'elle, je suis allé la voir. Je ne pus lui cacher mon tourment. Je lui avouai que j'étais très malheureux, mais sans vouloir lui dire pourquoi. Elle prit la chose très au sérieux et s'en montra si affectée que le lendemain matin elle alla résilier la location de notre maison. Mais dans l'après-midi, je m'en fus retenir à nouveau la maison, puis je pris le thé avec elle. Son agitation était grande. Elle avait résolu, me dit-elle, d'aller s'installer dans le nord de l'Angleterre et déclara que je la traitais fort mal. Je lui fis des remontrances. Tantôt j'étais décidé à la laisser partir, tantôt mon cœur était près d'éclater. Je tenais sa chère main. Ses yeux étaient pleins de passion. Je la pris dans mes bras, je lui avouai ce qui me rendait si malheureux. Elle fut soulagée de découvrir qu'il n'y avait rien de plus grave, car elle s'était imaginée que je doutais de sa fidélité, ce qui lui semblait fort mal

1. En réalité Mrs. Dodds.

de ma part, étant donné sa conduite à mon égard. Je ne devrais pas, affirmait-elle, me soucier des erreurs qu'elle avait pu commettre avant que je la connusse, puisqu'elle faisait maintenant preuve de la plus extrême réserve. Nous avons renoué les liens de notre tendresse. Elle avoua m'aimer davantage qu'elle n'avait jamais aimé son mari.

Ce même soir, j'offris un souper à deux ou trois de mes amis. En effet, avant de quitter l'Ecosse, j'avais parié une guinée que pendant trois ans je n'attraperais pas la vérole, et j'ai très certainement perdu mon pari. Nous avons beaucoup bu et, à la fin, j'étais tellement ivre qu'au lieu de rentrer chez moi, je suis allé dans une maison mal famée, au fond d'une ruelle d'Edimbourg, où je savais que logeait une fille publique et, comme une brute que je suis, j'ai couché avec elle toute la nuit. Il me restait encore assez de raison pour ne pas « plonger au plus profond de l'abîme » [1], mais j'ai satisfait mes désirs grossiers en prenant mes ébats à l'extrême bord de la perdition. Le lendemain matin, mon état d'esprit était celui d'un homme condamné à une mort ignomineuse. Mais vers midi, ce fut bien pire encore, car je m'aperçus que j'étais contaminé. N'était-ce pas affreux ? J'avais rendez-vous dans la soirée avec mon enchanteresse. Quelle chance d'avoir connu mon infortune à temps ! J'aurais pu souiller son corps charmant. Dieu me bénisse, quel risque ! Mais comment allais-je pouvoir lui raconter ma choquante histoire ?

Dimanche 22 *mars.* — Resté longtemps au lit et songé combien il serait bon d'être libéré de Laïs [2].

Lettre à Temple (12 *juin* 1767). — Ma vie est, je crois, l'une des plus romanesques dont nous ayons jamais entendu parler, vous et moi et pourtant je suis un homme très raisonnable, très sérieux. Que signifie cela, Temple ? Vous pouvez être certain que bientôt l'ère de mes folies sera close et que ma conduite deviendra en tous points admirable au regard de la société. Maintenant que je suis résolu à changer, je suis totalement affranchi de mon enchanteresse, tout comme de la fille du jardinier, qui maintenant allume mon feu et vide mon pot de chambre comme n'importe quelle servante ; or, voici exactement un an à la même époque, j'étais si follement amoureux d'elle que je songeais à l'épouser. Ceci ne devrait-il pas me servir à tout jamais de leçon ? C'en est une en effet et Mrs... apportera un nouvel exemple à l'appui. A propos, Temple, sachez que je n'ai jamais avoué à quiconque les bontés qu'avait pour moi Mrs... sauf à vous, quand je vous écris. Je suis très scrupuleux en ce qui concerne ces sortes d'affaires. Donc, si par suite de quelque étrange accident quelqu'un qui la connaîtrait vous posait des questions, prenez la chose en riant, comme s'il s'agissait d'un badinage sans importance.

Impitoyable animal ! Vous avez traité durement mon enchanteresse.

1. Shakespeare, Henry IV. Acte I. Scène 3.

2. Quelques jours après il remit à Mrs. Dodds, sur laquelle il a appris des histoires fâcheuses, une lettre de rupture.

3. Qui est cette dame ?

Vous dites qu'elle est la « mère » dénaturée de trois enfants. Ah, non ! Elle aime ses enfants, mais un père barbare les tient éloignés d'elle. Son affection pour ses enfants la rend aimable à mes yeux. Pourtant j'avoue qu'elle devrait, à cause d'eux, se conformer aux strictes règles admises dans le monde. Comme nous parons nos vices d'étranges couleurs ! Je sursaute quand vous me dites que *j'entretiens la femme d'un autre*. Pourtant c'était, très exactement, mon dessein, bien que mon imagination me représentât l'aventure tout autrement : je me voyais amoureux d'une jolie petite dame brune pleine de gaieté qui, pour me faire plaisir, demeurait à Edimbourg et dont je payais fort courtoisement les dépenses. Vous verrez par la lettre que je lui adresse que je vais avoir une maison et une servante sur les bras. Comment va-t-elle arranger cela, je ne sais.

Et si je me mariais ? Qu'en dites-vous ? J'ai l'intention d'aller à l'automne prochain, dans le Yorkshire voir Miss Bosville. Mais mon destin est fixé en Ecosse et je crains que cela ne plaise guère à cette beauté. Cependant elle est sérieuse. Je verrai. Il y a ici dans le voisinage une jeune personne qui possède un domaine dont les revenus se montent à deux ou trois cents livres par an. Dix-huit ans tout juste, distinguée, agréable de visage, de bonne famille, pleine de sens, douée d'un bon caractère, gaie et pieuse [1]. Vous savez que tout ce qui touche à l'ancienne famille d'Auchinleck m'inspire un intérêt passionné ; c'est une vénérable et noble maison. Qu'arriverait-il si je concluais une alliance avec cette princesse du voisinage, ajoutant ainsi ses terres à nos possessions ? J'aurais aussitôt un fort joli petit domaine, une belle maison et un charmant manoir. Elle plaît beaucoup à mon père, que ce mariage rendrait parfaitement heureux. Je vais suivre moi-même le conseil que je vous donnais autrefois quand j'étais à Naples, c'est-à-dire que je vais passer quelque temps à Londres avant de me marier.

Lettre à Temple (12 *juin* 1767). — La dame qui habite dans mon voisinage est la plus belle femme que j'aie jamais vue. Je suis allé lui faire visite et elle a eu la bonté de décider sa mère à venir à Auchinleck où elles ont passé quatre jours. Là, dans nos poétiques bosquets, je l'ai adorée comme une divinité. Je vous ai déjà décrit son caractère. Mon père désire vivement que je l'épouse ; tous mes parents, tous mes voisins, approuvent cette union. Elle avait l'air tout à fait à sa place dans la demeure des Auchinleck. Son portrait ferait l'ornement de la galerie, ses enfants seraient tous autant de Boswell et de Temple et les filles deviendraient des femmes aussi remarquables que le sont ces deux hommes d'élite. Et maintenant, mon ami; mon meilleur conseiller, va venir pour m'entendre parler d'elle et mettre un terme à mes hésitations [2].

Il faut aussi que vous sachiez que mon ange d'Italie est demeurée

1. Catherine Blair.

2. Temple lui avait écrit de Berwick : 1° une servante « innocente » qu'il aurait aimé courtiser avait déjà un enfant; 2° qu'il songeait, bien à contre-cœur, à épouser Ann Stown; 3° qu'il désirait voir Boswell à Edimbourg.

fidèle [1]. J'ai reçu d'elle, voici quelques jours seulement une lettre qui m'a fait pleurer. Et puis, écoutez bien, mon ancienne Circé, Mrs..., est grosse. Quel homme je suis ! Venez me voir, mon Temple et sur le Siège d'Arthur [2] où nos jeunes imaginations vagabondaient à travers un avenir extravagant et chimérique, nous tiendrons conseil, avant de prendre des décisions qui, cette fois, engageront véritablement notre vie et notre bonheur. Maintenant nous pouvons recevoir des nouvelles l'un de l'autre tous les deux jours. Comme je me réjouis de cette réunion inattendue [3] ! Que de sujets nous avons à aborder ! De toute manière je comptais insister pour que vous veniez voir ma princesse. Peut-être serait-il bon pour moi d'être aussi engagé que vous. Cela aurait pour résultat de fixer mon esprit, en ce qui concerne les femmes, comme la pratique du droit l'a fait pour mes occupations.

Lettre à Temple (26 *juin* 1767). — Je ne voudrais pas assombrir mon humeur présente par de tristes réflexions nous concernant l'un et l'autre. Mieux vaudra les échanger quand nous nous verrons, quand notre mutuelle sympathie et la chaleur de notre amitié sauront les tempérer et en alléger l'amertume. D'ici là, il faut pourtant que vous sachiez que mardi dernier, en buvant à la santé de Miss Blair (car tel est le nom de mon angélique princesse) je me suis complètement enivré, après quoi j'ai été dans un bordel et j'ai passé toute une nuit dans les bras d'une putain. C'était en vérité, une belle fille, une putain digne de Boswell, si Boswell doit avoir une putain et je ne crains pas de funestes conséquences mais je suis consterné et déterminé à maîtriser dorénavant strictement mes passions. Il faut que vous vous décidiez à visiter ma déesse (*Miss Blair*). S'il vous plaît préparez-vous à cette expédition.

Boswell à Temple.

Edimbourg, 20 juillet 1767.

Mon cher Temple,

Je suis bien infortuné. Ma dernière nuit de débauche a eu des conséquences funestes. J'ai en effet contracté une maladie et je suis sérieusement atteint ; elle a mis longtemps à se déclarer, mais elle est grave. Après la fin de la session, je resterai ici encore un mois pour me soigner. Je supporte mes maux avec patience, ils sont le juste châtiment de mon dévergondage. Mais je crains beaucoup que Mrs... ne soit contaminée. Dans sa situation actuelle, les effets seraient terribles, car en plus de la souffrance qu'elle devrait endurer, un être innocent ne peut manquer de pâtir aussi. Voulez-vous me pardonner, Temple, si je m'écrie que la punition est trop dure au regard de la faute que j'ai commise en m'enivrant

1. Il s'agit de Girolama Piccolomini qui avait été la maîtresse de Boswell en Italie.
2. Arthur's Steat, montagne proche d'Edimbourg.
3. Temple allait le retrouver à Edimbourg.

parce que j'ai voulu boire à la santé de Miss Blair, à chaque tournée, dans un grand verre plein à ras bord ? Mais les règles semblent souvent dures quand elles sont appliquées aux cas particuliers.

Je n'ai rien reçu d'Adamtown, depuis que vous m'avez quitté. Il y a un peu plus d'une semaine j'ai écrit à Miss Blair pour la remercier de l'aimable réception qu'elle a réservée à mon ami [1]. Je lui ai dit combien vous la trouviez charmante et j'ajoutais que fort probablement je ne recevrais pas de lettre de vous sans y trouver d'aimables choses à son sujet.. Je lui ai transmis vos compliments, ainsi qu'à sa mère. Que peut-il bien se passer ? Sans doute la lettre dont vous étiez porteur a-t-elle paru si étrange, si éloignée d'un projet *raisonnable*, qu'on a résolu de ne plus poursuivre avec moi des relations aussi amicales, aussi familières, que par le passé. Et qui sait si le Nabab à l'air solennel que vous avez vu chez elle [2] n'a pas fait son entrée en scène et si L'Héritière ne s'est pas dit qu'après tout il ne fallait pas lâcher la proie pour l'ombre ? Je suis curieux de savoir comment cette histoire se terminera. Je ne suis certainement pas follement amoureux. Pourtant, je vous l'avoue, je lui suis plus sérieusement attaché que je le fus jamais à une autre femme, car « ici toutes les fleurs se trouvent rassemblées ». Peut-être l'énigme sera-t-elle résolue de manière agréable. Aussi bien veillez bien à ce que je demeure ferme dans mes intentions. Il est certain que vous exercez sur moi une influence assez forte.

Boswell à Temple (5 *novembre* 1767). — Il faut vous dire que le silence de Miss Blair (dont je vous avais parlé), persistait [3], bien que je lui eusse écrit trois lettres et (ici j'ai été interrompu par le souper, ce qui suit est écrit dans ma chambre, celle-même où vous avez couché) et alors qu'une précédente querelle aurait dû lui apprendre que son soupirant était d'un tempérament inquiet. Pendant dix jours j'ai été en proie à la fièvre, mais à la fin j'ai réussi à rompre l'enchantement. Cependant je n'ai pas voulu m'enfermer dans une réserve maussade. Je lui ai écrit d'Auchinleck pour lui offrir mes vœux, etc. [4]. Elle m'a répondu, avec son aisance habituelle, qu'il n'y avait pas lieu de la féliciter. Je lui ai alors envoyé une étrange lettre altière, très froide et solennelle et je ne suis pas allé la voir pendant près de trois semaines.

Enfin me voici à Adamtown (*chez Miss Blair*). J'ai d'abord passé une soirée ici. Elle a insisté pour que je reste un jour de plus. Je suis vêtu de vert et or. J'ai ma chaise de poste où je suis seul, comme Mr. Gray,

1. Boswell, on l'a vu, avait envoyé Temple rendre visite à miss Blair, désirant avoir son avis sur elle.

2. Il s'agit sans doute de William Fullerton de Rosemount. Il courtisait miss

3. Tout en se soignant, Boswell continuait à envoyer des lettres chaleureuses à miss Blair que la lettre portée par Temple ne paraissait pas avoir enchantée.

4. Boswell pensait que « le Nabab » lui faisait la cour avec succès.

et Thomas chevauche à la portière, en habit bordeaux, coiffé d'un chapeau garni de dentelle d'argent. Mais nous n'avons pas encore vidé notre querelle. Elle en parle sur le mode badin. Je suis résolu à avoir avec elle demain matin une conversation sérieuse. Si elle demeure indifférente à ce qui m'a causé tant de chagrin, c'est qu'elle n'est pas la femme que je croyais et, à partir de demain matin, je cesserai de me considérer comme son soupirant. Je me déciderai alors, du moins je l'espère, à vivre bien tranquillement et sans soucis. Si au contraire ses sentiments sont tels que je les souhaite, je l'adorerai jusqu'à mon dernier souffle. Je vous écrirai tous les détails quand je serai revenu à Auchinleck.

Boswell à Temple.

Auchinleck, dimanche 8 novembre 1767.

Mon cher ami,

Je vous ai écrit d'Adamtown pour vous raconter où en étaient les choses entre la Princesse et moi. Le lendemain matin je lui ai dit que je m'étais plaint à vous de ce qu'elle ne voulût pas faire la paix avec moi à la suite de notre dernière querelle. Mais elle ne semblait pas le moins du monde disposée à reconnaître ses torts. J'avoue que, paralysé à la fois par l'orgueil et par l'amour, j'ai mené l'entretien de la façon la plus maladroite. Je suis rentré à Auchinleck vendredi. Pendant toute la journée d'hier j'ai été très malheureux. Pour lui tendre la perche, je lui ai envoyé une lettre dont je vous joins une copie. L'orgueilleux Boswell pouvait-il en dire davantage ? Le soir même j'avais sa réponse, rédigée avec une habileté et sur un ton d'indifférence qui étonnent de la part d'une fille aussi jeune : « Je n'arrive pas à me persuader que j'aie des torts envers vous. Si vous avez été malheureux à cause de moi, j'en suis certes fâchée : je serais fâchée de faire de la peine à qui que ce soit, à plus forte raison à quelqu'un dont je serai toujours la cousine et amie. » Elle a refusé de m'envoyer une boucle de cheveux « parce qu'aux yeux du monde ce n'est pas convenable » et elle tient à ce sujet des propos pleins de froideur. Que pensez-vous d'une pareille attitude, en réponse à une lettre débordante d'ardeur et d'admiration ?

Bref, Temple, elle est rusée et se rend compte de ma faiblesse. Mais maintenant je la vois telle qu'elle est et, si cruellement que j'en doive souffrir, j'ai décidé, à l'instant même, de ne plus songer à elle. Je vous envoie la copie d'un billet qui lui sera adressé demain matin. Félicitez-moi, mon bon ami, d'avoir découvert le serpent avant qu'il soit trop tard. J'aurais été perdu si j'avais fait d'une telle femme mon épouse. Heureusement pour moi, un voisin venu hier soir à Auchinleck m'a dit qu'un jour à Ayr, il avait entendu trois personnes parler d'elle. Ces personnes s'accordaient pour la dénigrer et la traiter d'abominable coquette. Comme il est cependant possible que tout cela ne soit qu'erreur et malveillance, je ne cesserai de lui témoigner le plus grand respect et, sauf à vous, je ne dirai jamais un mot contre elle.

Boswell à Temple.

Strathaven, le 9 novembre 1767.

Mon bien cher Temple. Sur mon âme, la folie dont j'ai déjà une forte dose est à ce point aggravée par l'amour en ce moment que je suis totalement privé de jugement. J'avais reçu une lettre de la Princesse qui m'avait mis d'abord en fureur. Maintenant, bien au calme dans ce village [1], je la lis avec une joie extrême. Que pouvait-elle me dire de plus ? Elle a cru inutile de m'écrire, puisqu'elle m'attendait tous les jours à Adamtown : elle n'est donc pas à blâmer et elle est trop fière pour se dire dans son tort alors qu'elle a conscience de n'avoir commis aucune faute. Pourtant avec quelle bonté elle fait droit à ma requête en me disant combien elle regrette que j'aie été malheureux à cause d'elle : « Je serai toujours votre cousine et amie. J'espère que vous ne considérez pas ceci comme une nouvelle querelle. »

Temple, je l'aime de tout mon cœur et je suis entièrement en son pouvoir. Si elle était affligée du même tempérament que moi, comme elle serait fondée à m'en vouloir. « Quoi, il fait un séjour à Auchinleck et il est près de trois semaines sans venir me voir. Quand il vient, pas un mot tendre, pas une expression qui soit d'un amant. Comment pourrais-je donner mon cœur à un tel homme ! »

Elle s'est fort bien défendue en me refusant la boucle. Je l'obtiendrai d'elle quand elle sera à Edimbourg. Oh, mon ami, veillez sur moi en ce moment si important de ma vie. Si elle ne m'écrit pas, elle est certainement insensible et il me faut à tout prix demeurer ferme. Si elle m'écrit comme je puis l'imaginer, je me consacrerai à elle à jamais.

Boswell à Temple.

Edimbourg, 24 décembre 1767.

Mon très cher ami,

Dans ma dernière lettre, je vous disais qu'après avoir résolu de renoncer à jamais à la Princesse [2], j'ai décidé ensuite de la revoir et que, à la suite d'une entrevue des plus agréable, j'ai acquis la conviction qu'elle n'était en rien à blâmer. Ceci se passait un jeudi. Le soir même, la duchesse de Gordon, sa cousine et plus intime amie, arrivait à Edimbourg. Le lendemain, j'assistais avec elles à un concert avant d'aller souper chez Lord Kames. La Princesse se montra distante et réservée. J'avais peine à croire que ce fût là cette même femme auprès de qui j'avais connu la veille un tel bonheur. J'étais pour lors très malheureux.

Le lendemain soir, j'allai au théâtre avec elles. On jouait Othello. J'étais assis tout près de la Princesse et aux moments les plus émouvants j'appuyais ma main contre sa taille. Elle était en larmes et se penchait

1. Boswell regagnait Edimbourg pour l'ouverture de la session d'hiver du Tribunal.

2. Dans une lettre du 18 décembre, Boswell se déclarait décidé à rompre avec miss Blair.

presque vers moi. Le More jaloux dépeignait exactement mon état d'âme. A plusieurs reprises, je parlai à ma Princesse des tourments auxquels elle le voyait en proie. Pourtant je la trouvais distante et j'étais toujours aussi malheureux.

Le dimanche, la duchesse de Gordon partit. Je vis la Princesse à l'église. Elle se montra toujours aussi distante. Je passai la soirée chez sa tante où je rencontrai une cousine à elle, une jeune dame de Glasgow qui s'était trouvée en même temps que moi à Adamtown. Elle avait, me dit-elle, une communication à me faire : ma conduite à l'égard de la Princesse était telle que Mrs. Blair et sa fille ne savaient comment se comporter à mon égard. Il n'était pas honorable, ajouta-t-elle, de gagner l'affection d'une jeune fille alors que de mon côté je ne prenais aucun engagement. Bref la bonne cousine me persuada que la Princesse était éprise de moi et m'affirma que le Nabab avait été éconduit. Le lundi matin, je me présentai chez Miss Blair. Je la trouvai seule et elle ne me parut pas lointaine. Je lui dis que j'étais follement amoureux d'elle, mais que je redoutais pour nous les effets de mes défauts. Je lui demandai sérieusement si elle me croyait enfin sincère. Elle me dit que oui. Je la priai alors de se montrer avec moi aussi franche et loyale que je l'avais été avec elle et de me dire si elle éprouvait pour moi un penchant véritable. Eh bien Temple, que croyez-vous qu'elle répondit : « Non, je n'ai vraiment, dit-elle, aucun penchant particulier pour vous. Il ne manque pas de gens que j'aime autant que vous. »

Temple, il faut maintenant que je vous cite les termes exacts de notre dialogue :

Boswell : Il est possible que vous en veniez un jour à m'aimer et si cela arrive jamais, je serai l'homme le plus heureux de la terre. Voulez-vous conclure un pacte avec moi ? S'il vous arrive de m'aimer, me le direz-vous ?

La princesse : Oui.

Boswell : Et si un jour vous en aimez un autre, voudrez-vous m'en avertir aussitôt et m'aider à me consoler ?

La Princesse : Certes.

Boswell : Eh bien, vous êtes très bonne.

Je pressai et baisai sa belle main à plusieurs reprises tandis que ses magnifiques yeux noirs me regardaient.

La Princesse : En votre qualité de cousin, je puis vous dire que ce que je ne dirais pas à un autre.

Boswell : Certes. Vous aimez beaucoup Auchinleck, c'est déjà une excellente chose.

La Princesse : Oui, je l'avoue, je voudrais que vous me plaisiez autant qu'Auchinleck.

Boswell : Je vous ai dit combien je vous aimais. Mais si vous ne m'aimez pas sincèrement, j'ai trop d'orgueil pour vous demander de parta-

ger ma vie ; or je sais que vous ne m'aimez pas. Si je pouvais vous avoir pour épouse en ce moment je refuserais.

La Princesse : Je ne me risquerais pourtant pas à vous le proposer.

Boswell : Souvenez-vous que vous êtes à la fois ma cousine et ma maîtresse. Il faut me faire souffrir le moins possible. Il se peut que je gagne un jour votre affection et je me considérerais comme un homme sans honneur si je n'étais pas sincère en ce moment ; et n'oubliez pas que je compte aussi sur votre sincérité. Quoi qu'il advienne, nous ne nous querellerons plus jamais.

Mon digne ami, que signifiait pareille scène ? Tout cela était fort curieux. Elle me déclara ensuite qu'elle serait soumise à son mari, en tous points ou presque ; que si elle se voyait aimée elle inclinerait sans doute à payer la personne de retour, mais qu'elle n'en pouvait donner l'assurance, car elle n'avait jamais éprouvé les angoisses de l'amour.

Ce matin je me suis encore entretenu avec elle. Je lui ai dit combien j'étais triste de songer qu'elle demeurerait absente pendant trois semaines. Elle me répondit que je trouverais aisément le moyen de me distraire, et cela sur le ton de la plus parfaite indifférence. Je sentis à nouveau la colère me gagner. Mais je me rappelai avec quelle franchise elle m'avait dit qu'elle n'éprouvait pour moi aucune affection particulière. Temple, où en suis-je maintenant ? Que signifie tout cela ?

Au milieu de tous ces soucis amoureux je mène une vie aussi dissipée que jamais. Cette fois encore il m'est resté un souvenir de mes débauches, mais très bénin. A l'avenir, faites-moi confiance. Je vous donne ma parole d'honneur, Temple. Je n'ai pas d'autre moyen d'assurer mon salut.

Ma brune amie m'a donné la plus jolie petite fille que j'aie jamais vue. Je l'ai appelée Sally. Elle est forte et pleine de santé. Je prends le plus grand soin de la mère, mais désormais je ne l'entretiendrai plus.

JAMES BOSWELL

(*A suivre.*)

(TRADUCTION RENÉE VILLOTEAU)

LE FOUR CRÉMATOIRE

par Henry de Monfreid

Aussitôt la nuit close, les chiftas et les hyènes se partagaient la ville.

Les eucalyptus plantés sous Ménélik couvrant maintenant des milliers d'hectares, encerclaient les maisonnettes d'argile. Pauvres maisons aux modestes toits de chaume, ou habitations plus considérables, fières de leur toiture de tôle ondulée, toutes se fermaient, dès la tombée du jour, avec une prudence avertie. Même durant les heures claires, l'indigène convaincu de vivre « en ville » ne sort que monté sur sa mule, et armé jusqu'aux dents. Et, quand la boue visqueuse et glissante rend toute promenade dangereuse, on ne voit se hasarder dehors, pour des courses urgentes, que les mules éthiopiennes, posant leurs sabots, avec lenteur, sur les rares empierrements qui jalonnent le chemin.

Parfois, la nuit, des coups de feu partent d'on ne sait où et les balles traversent avec indifférence les légers murs d'argile. Parfois, elles atteignent un homme endormi, ou la vache, le mulet qui lui tient compagnie et lui dispense la chaleur. Les voisins ne s'en émeuvent point. On a le sommeil lourd en Ethiopie. (En Éthiopie ? Essayez donc de crier « à l'aide ! » dans une rue de Paris... Mais ceci est une autre histoire.)

L'obscurité, donc, ces balles errantes, la boue insidieuse des ruelles, écartaient les visiteurs, et laissaient aux hyènes toute liberté de se livrer

— Ci-dessus paysage d'Ethiopie (Cliché Viollet).

à leur nocturne et bienfaisante besogne. En effet, qu'aurait-on fait sans elles ?

Qu'un mouton, un mulet, une vache, vînt à crever (et les épidémies étaient fréquentes), son propriétaire tirait simplement l'animal hors de la zériba et le glissait au milieu du chemin. La chaleur du jour avait tôt fait de gonfler la charogne. Bien entendu, on y était fait. Le passant se contentait d'éperonner sa mule et de chasser plus énergiquement les mouches vertes. Mais enfin, sans les hyènes, la chose eût fini par être désagréable. Heureusement, elles arrivaient, ponctuelles, et, à grand renfort de grognements, faisaient leur devoir. A l'aube, la ruelle était nette.

C'est l'heure où la ville sent la fumée d'eucalyptus filtrée à travers tous les toits de chaume, et le premier rayon de soleil vient dorer ce voile léger qui monte lentement et peu à peu se déchire aux feuilles acérées des grands arbres qui agitent leurs cimes au premier souffle matinal.

Dans chaque maison, au chant du coq les feux s'allument et les femmes font cuire l'ingira sur le grand poëlon d'argile tout comme la cuisaient leurs aïeules aux temps les plus reculés. A travers les ruelles, les hyènes repues, alourdies, se retirent. Tout est dans l'ordre. Au dehors, se passent des choses historiques. Qui s'en soucie ? Tant que demeure le rythme de la vie, les hommes et les hyènes se croient en paix.

Les hyènes n'eurent pas vent de la guerre avec l'Italie ; mais l'Éthiopien s'en aperçut parce qu'on lui prenait son bétail et son argent ; mais sa vie ne changea pas.

Les vainqueurs firent bien quelques changements. Quelques rues furent asphaltées, des maisons modernes poussèrent comme des champignons, il y eut des autos et des écoles. Mais Dieu merci, sous le chaume de la toucoul, dans la fumée, le purin et les punaises familières, la vie de l'Éthiopien restait la même.

Mais pour les hyènes ce fut bien autre chose ! Elles se trouvèrent atteintes aux sources mêmes de leur vie quand l'*Ingeniero Sanitario* eut créé un service de voirie.

Au début, tout alla bien, trop bien même, puisque les nouveaux venus, loin d'exposer les charognes devant leurs portes, avaient la sollicitude de les faire porter au dehors de la ville, ce qui évitait aux hyènes un bon bout de chemin.

Mais les jeunes hyènes seules se réjouirent de ce progrès ; les vieilles restèrent méfiantes comme tous les gens âgés que l'expérience a dépouillés de fol enthousiasme ; celles-là ne virent en ces facilités qu'un sombre présage ; il leur semblait impossible qu'on puisse toucher à un état de choses établi depuis des siècles sans qu'il en résultât des catastrophes.

Bientôt l'événement donna raison à ces Cassandre glapissantes. Un étrange petit bâtiment ne tarda pas à s'élever à leur endroit de prédi-

lection. Au début, il n'avait l'air de rien, et elles n'y prêtèrent même pas attention. Le jour où il fut achevé, elles s'en approchèrent pour le flairer ; elles en firent le tour et poussèrent même l'audace jusqu'à entrer par son unique petite porte ; mais elles le dédaignèrent bientôt n'y trouvant rien de substantiel. C'était sans doute une sorte de mosquée ou d'église, un de ces lieux déserts et sans intérêt puisque personne n'y mange et que les morts qu'on y apporte n'y restent pas.

Mais voilà qu'un beau soir le prétendu sanctuaire exhala des torrents de fumée qui ne rappelait en rien la myrrhe ou l'encens des cérémonies religieuses. C'était une odeur de roussi que les hyènes humèrent avec un certain plaisir : elle leur rappelait la charogne, en plus appétissant. Allaient-elles découvrir la cuisine ?

Cette nuit-là la curiosité les absorba à tel point qu'elles ne s'aperçurent pas de l'absence de leurs nourritures habituelles. Ce n'est que vers le matin qu'elles comprirent que la méchante petite maison avait tout absorbé à leur place et ne leur rendait, en matière de provocation, que cette alléchante fumée. Cette constatation les étonna tellement qu'elles attendirent encore, bien que le matin fût proche, espérant toujours qu'il ne s'agissait que d'une erreur ou d'une plaisanterie sans lendemain. Ce qu'elles virent alors les stupéfia : un homme à peau blanche, vêtu d'habits disgracieux, arriva escortant des camions chargés d'ordures. Etait-ce enfin le festin attendu ? Hélas ! Tant s'en fallait ! Il jeta les ordures, leur pain quotidien, dans cet abominable édicule, puis comme un diable fouaille les âmes damnées avec sa fourche, il activa la combustion de tous leurs espoirs !...

Voilà donc le coupable, pensèrent-elles, mais comme le soleil montait toujours et que la campagne se peuplait, elles durent s'enfuir la faim au ventre et la rage au cœur.

A partir de ce jour, force leur fut de reprendre les investigations nocturnes à travers la ville et à la recherche de quelque mulet crevé ; mais hélas, les hommes nouveaux circulaient sur des monstres informes et bruyants dont l'odeur ne leur disait rien qui vaille. Cependant, sait-on jamais, peut-être une fois crevés (tout le monde n'en vient-il pas là ?), l'odeur sympathique des choses mortes viendrait-elle donner sa saveur à ces corps déconcertants ? Hélas ! Les pauvres hyènes furent bien déçues quand une nuit elles purent approcher un de ces monstres, abandonné au fond d'un ravin les quatre pattes rondes en l'air. Elles attendirent la nuit suivante, mais le soleil avait en vain chauffé cette carcasse qui semblait incapable de la moindre putréfaction. Après des essais infructueux où leurs dents faillirent se briser, elles renoncèrent à tirer quelque chose de tout ce qui venait des hommes. Et la faim les tenaillait chaque nuit davantage...

Dès lors ce fut lamentable ; cette famine causa des batailles sanglantes qui ne prenaient fin qu'en laissant assez de cadavres pour rassasier les survivants.

La race des hyènes allait certainement disparaître de la région. Mais il est pour les bêtes une providence, un Dieu allais-je dire... Et après tout, pourquoi pas ? Le Créateur, s'il est indifférent au sort de sa créature, s'intéresse jalousement à celui de l'espèce, et c'est précisément cela qu'il s'agissait de sauver.

Un soir de fête, le préposé à l'alimentation de ce four crématoire, arriva plus gai que d'habitude, heureux de vivre, plein des illusions passagères d'après boire ; il s'étendit à l'ombre, déjà fort longue d'un eucalyptus et béatement s'endormit.

L'ombre le couvrit, s'épaissit rapidement.

Quand brillèrent les premières étoiles, l'homme ronflait, souriant à des rêves confus...

Les hyènes approchèrent comme des ombres ; d'abord craintives à cause du bruit régulier que faisait le dormeur ; mais cela leur parut analogue aux grognements des grosses tortues terrestres en mal d'amour et comme ce placide animal, prudent et casanier, ne leur inspire aucune crainte, elles se rassurèrent et vinrent flairer le dormeur. Autrefois, elles se fussent sans doute aussitôt éloignées : l'homme était pour elles une race amie. Elles eussent respecté la vie et, philosophiquement, attendu le moment fatal où l'ami devient nourriture. Mais l'injustice subie les avait endurcies. Peut-être aussi le dormeur portait-il en ses vêtements le fumet de ce qu'il était chargé de détruire ? Brusquement poussées par la gourmandise, toutes ensemble se jetèrent sur lui.

En moins de dix minutes il ne fut plus question de se disputer quoi que ce soit. Tout avait disparu, même les os. Après tout ils étaient plus tendres que les tibias de chameaux dont elles s'étaient ces jours-ci contentées. Ils furent avalés pour ainsi dire par mégarde. La fringale était telle que les souliers furent mangés avec les pieds. Seuls échappèrent quelques clous. Mais ils n'étaient guère reconnaissables, perdus dans la poussière.

Le lendemain on s'étonna de ne trouver personne. La police, qui dans tous les pays du monde n'a guère d'imagination, se conformant au principe admis « cherchez la femme », bouleversa en vain tous les bouges de la ville. Peut-être s'agissait-il aussi d'un crime ? Bref, toutes les hypothèses ayant été examinées, sauf la bonne, et rien ne pouvant laisser deviner ce qui s'était passé, l'affaire fut classée.

Un camarade, qui depuis longtemps intriguait sournoisement pour lui souffler la place, reprit les fonctions du disparu.

Cet homme n'avait pas l'habitude ; il commença par étouffer le feu et ce fut toute une histoire pour le rallumer ; puis il déversa mal son chargement ; enfin la nuit le surprit tandis qu'il se débattait encore avec ses ordures qui se refusaient à flamber.

Les hyènes, elles, se léchaient encore les babines du festin délicat de la veille et comme les mauvaises habitudes sont toujours promptes à

devenir une seconde nature, elles revinrent voir si par chance elles ne trouveraient pas un autre dormeur...

Le nouveau préposé, assis, immobile, la tête dans ses mains, attendait que son feu voulût bien reprendre. Encouragées par cette attitude, les hyènes s'avancèrent. Le pauvre garçon fut bien surpris de voir s'avancer vers lui, animées de mauvaises intentions, les amies de la veille. Quand il réalisa que la faim, hélas, est plus forte que l'amitié il était trop tard. En vain, il tenta de fuir. A dix pas de là, il fut terrassé et comme son prédécesseur, dont il avait si longuement envié la place, il fut à son tour dévoré sans qu'il en restât une miette.

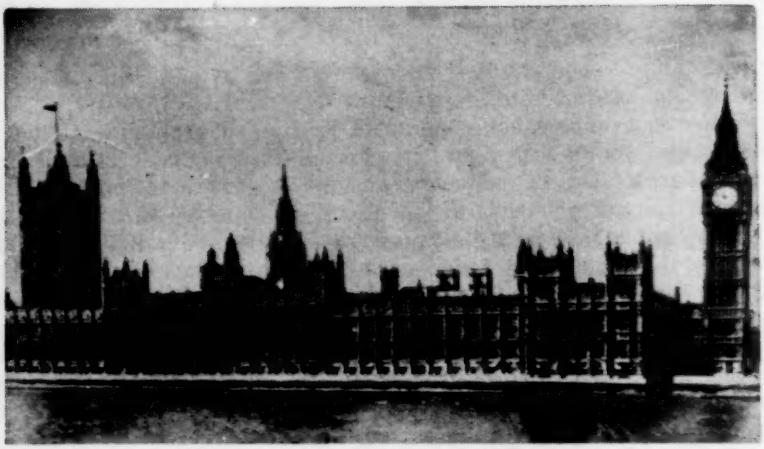
Qui fut stupéfait ? Ce fut l'*Ingeniero Sanitario* quand il apprit cette seconde disparition aussi mystérieuse que la première ! C'était à n'y rien comprendre et à croire qu'emportés par le zèle, les préposés se laissaient brûler eux-mêmes avec leurs ordures.

Le troisième préposé fut difficile à trouver, les candidats devenant beaucoup plus rares en raison de la manière étrange dont se volatilisaient les titulaires de l'emploi. On dut en désigner un d'office. Celui-là disparut avant même la nuit tombée. Les hyènes s'enhardissaient, croyant de bonne foi qu'il s'agissait d'une sorte de compensation que leur offrait la ville. Fortes de leur bon droit, elles se firent plus délicates. Quelques clous, des boutons dorés restèrent sur les lieux et éveillèrent les soupçons.

Le lendemain, quand elles s'avancèrent, tranquilles, elles furent reçues à coup de fusil. Ce fut un vrai massacre. Les survivantes s'enfuirent, clamant leur indignation dans les montagnes d'alentours. L'histoire pourrait s'arrêter là. Dans nos civilisations ingrates, elle s'arrêterait. Les hyènes périraient, et l'on dresserait un monument aux victimes de leur fringale. L'Éthiopie est plus sage et moins civilisée. On discuta le cas. On se souvint des services rendus loyalement par la race menacée. On décida de leur laisser une partie des ordures ramassées. Le nettoyage fut si parfait que bientôt, l'incurie aidant, on se dispensa de brûler le reste. Il n'y eut plus de disparition humaine. La hyène était redevenue amie de l'homme.

Cette histoire a-t-elle une morale ? Peut-être. Le lecteur conclura. Cependant j'offre à sa méditation un fait curieux : le progrès ayant amené dans la ville une consommation accrue de journaux, cette nourriture fut la seule que les hyènes se refusèrent à ingurgiter. Ainsi le four crématoire servit-il tout de même à quelque chose. Ce trait méritait d'être signalé à tous ceux qui s'extasient sur la clairvoyance des bêtes.

HENRY DE MONFREID



LE TRAVAILLISME BRITANNIQUE

par Dorothy Pickles

Le Parti travailliste, actuellement dans l'opposition, pouvant jouer à nouveau, dans l'avenir, un rôle prédominant en Angleterre, et certains des projets politiques étant censés représenter, en tout état de cause, la contre-partie des réalisations actuelles du Gouvernement anglais, nous avons pensé qu'il serait intéressant, pour nos lecteurs, de connaître la doctrine du labour party.

Mrs Dorothy Pickles, qui a bien voulu écrire l'étude qu'on va lire, pour les lecteurs de la Revue de Paris, *est une spécialiste des questions politiques et, comme son mari, elle a enseigné à la* London School of Economics. *Mrs Dorothy Pickles a été candidate travailliste aux dernières élections législatives.* (*N.D.L.R.*)

Selon toutes les indications, le parti travailliste pourra raisonnablement compter sur une majorité aux prochaines élections législatives, qui auront lieu au plus tard en 1960, et plus probablement l'année prochaine. Il est important dans ces circonstances de savoir quels sont les objectifs du parti en 1958, après sept ans d'opposition. Car personne n'ignore que, depuis la défaite électorale de 1951, le travaillisme est entré dans une période de crise, crise qui a été à certains moments aiguë et qui n'est pas encore entièrement surmontée.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est surtout le succès du travaillisme au pouvoir qui explique la crise. En cinq ans, de 1945 à 1950, les dirigeants travaillistes ont tenu toutes les promesses qu'ils

avaient faites aux électeurs. Le premier gouvernement socialiste homogène avait pour but de poser les premières pierres de l'édifice socialiste. Comme les gouvernements français de 1945 et 1946, il cherchait à nationaliser les industries-clés, à relever le niveau de vie des plus pauvres, à garantir à tous la sécurité sociale, le plein emploi et la justice sociale.

A partir de 1950, ces objectifs étaient *grosso modo* atteints. Il se posait désormais à tout gouvernement socialiste une série de problèmes nouveaux que les chefs du parti ne savaient pas encore résoudre, et que la plupart des militants ne comprenaient même pas. La seconde étape de la socialisation devait nécessairement être celle où le législateur s'intéressait davantage aux moyens qu'aux fins. Il s'agissait à partir de 1950 de faire fonctionner efficacement les institutions qu'on venait de créer. L'expérience de l'administration des industries nationalisées avait d'ailleurs révélé l'existence de problèmes jusqu'alors insoupçonnés, problèmes d'ordre psychologique, aussi bien que technique. Leur solution serait inévitablement une œuvre de longue haleine. Il s'y ajoutait aussi les problèmes soulevés par l'avènement de l'ère de l'automation, problèmes souvent angoissants et qui demandaient une adaptation intellectuelle à laquelle le mouvement travailliste était encore mal préparé.

Les militants s'intéressaient en général peu à tous ces problèmes techniques et administratifs, que leur difficulté et leur complexité rendaient infiniment moins séduisants que les slogans familiers, tels que la justice sociale, les *fair shares*, la nationalisation de moyens de production... et ainsi de suite. Certains des militants avaient d'ailleurs été déçus par les premiers résultats des nationalisations, s'étant attendus à des changements plus radicaux et plus spectaculaires. Le résultat en était une divergence marquée entre ceux des militants qui se figeaient dans une fidélité aux vieilles attitudes, et ceux qui cherchaient aux nouveaux problèmes des solutions nouvelles. Les premiers constituaient généralement la minorité active des sections locales du parti ; les derniers comprenaient de jeunes économistes influents et un certain nombre de chefs syndicaux [1]. Ni les uns, ni les autres ne faisaient suffisamment attention au besoin de gagner au socialisme le citoyen en marge des partis. Le parti socialiste ne disposait d'ailleurs pas (et ne dispose pas aujourd'hui) d'une presse capable d'instruire les masses. Le *Daily Herald*, le seul quotidien qui reflète régulièrement la politique officielle du parti, n'est même pas à direction socialiste. C'est un grand journal populaire, tirant à plusieurs millions, mais dont le contenu politique est insuffisant tant par son volume que par sa qualité. Seule l'orientation politique est sujette à une sorte de *gentlemen's agreement* entre les propriétaires du journal et les dirigeants du mouvement syndical. Le seul hebdomadaire socia-

1. On se rappellera que le parti travailliste est à structure fédérale, étant composé, d'une part, de Fédérations syndicales adhérant collectivement, et, d'autre part, de membres individuels groupés dans des sections locales. A la fin de 1957, 88 Syndicats adhérants avaient plus de cinq millions et demi de membres; 667 sections locales avaient près de 850 000 membres.

liste national de qualité, le *New Statesman*, est une revue indépendante, dont la clientèle est surtout intellectuelle, littéraire et, trop souvent, communisante.

A partir de 1951, donc, le mouvement travailliste se trouvait désorienté. Sa confusion était augmentée par ses divisions au sujet de la politique étrangère, d'abord à propos de la C.E.D., et du réarmement allemand, ensuite à propos de la politique travailliste en ce qui concerne les armements nucléaires et le désarmement et les relations avec le bloc soviétique. Ce qu'on appelait le *bevanisme* semblait à certains moments menacer l'unité du parti. En 1951, M. Bevan ne s'était pas représenté aux élections pour le Comité exécutif du parti travailliste. Il voulait reprendre sa pleine liberté de parole. Il est resté chef de l'opposition à l'intérieur du parti jusqu'en 1956.

Cette opposition était hétérogène et, sans M. Bevan, elle serait restée informe. Il y a toujours eu dans le mouvement travailliste des tendances dissidentes, généralement sans importance numérique, dont les opinions sont contradictoires et souvent incohérentes. Ce qui attirait tant de ces tendances minoritaires vers M. Bevan, c'était surtout sa capacité, sur des points névralgiques du moment, de se présenter aux militants de gauche comme étant hostile à la politique officielle du parti, mais sans, en général, se prononcer définitivement pour ou contre des projets concrets, tactique qui lui assurait à la fois une grande popularité et une grande liberté de manœuvre. Il lui était possible ainsi de réunir dans une même opposition des tendances en réalité opposées. On comptait, par exemple, parmi ceux qu'on appelait des *bevanistes*, des pacifisants, des pacifistes intégraux, des pseudo-neutralistes, des communisants, des adversaires du réarmement allemand, des anti-colonialistes et des attardés de la vieille garde socialiste, qui se berçaient de slogans familiers au lieu de faire face aux réalités du monde moderne. Or, M. Bevan n'a jamais été pacifiste ; il a toujours été farouchement anti-communiste ; il n'a jamais eu d'opinions très différentes de celles de la majorité de son parti au sujet du colonialisme ; et son attitude envers les problèmes économiques et sociaux a toujours été caractérisée par un grand opportunisme. Ce furent surtout ses remarquables dons oratoires qui lui ont permis de jouer le rôle de chef de tant de tendances qui n'avaient le plus souvent d'autre lien entre elles que leur admiration pour lui.

Avec la défaite au Congrès de 1954 des adversaires du réarmement allemand et avec la décision du Comité exécutif, annoncée au Congrès de l'année suivante, d'élaborer un nouveau programme, les raisons de l'opposition de M. Bevan à la majorité du parti s'affaiblissaient. S'il redevenait membre du Comité exécutif, il aurait la possibilité de participer à l'élaboration du programme, travail qui devait s'échelonner sur trois ans. Il serait alors infiniment mieux placé pour faire comprendre son point de vue que s'il restait dans l'opposition. Le parti avait d'ailleurs visiblement besoin d'unité. Aux élections de 1955, pour la première fois

de notre histoire, les électeurs avaient accordé à un parti au pouvoir — c'est-à-dire aux conservateurs — une majorité accrue. Ce fait avait amené un certain nombre de militants travaillistes (et aussi des dirigeants) à faire leur autocritique, pour conclure que, s'ils voulaient éviter d'essuyer un échec semblable aux élections suivantes, il fallait que les travaillistes cessent d'afficher leurs désaccords.

Du point de vue psychologique aussi, c'était le moment de refaire l'unité. En décembre 1955, M. Attlee avait démissionné de la présidence du groupe parlementaire. Trois candidats se présentèrent aux élections pour le remplacer : M. Bevan, M. Herbert Morrison et M. Gaitskell. Ce dernier fut élu. Puisque le président du groupe parlementaire devient automatiquement leader du parti, la plupart des militants en conclurent que la lutte Gaitskell-Bevan n'avait plus de raison d'être. La question de la direction du parti étant désormais vraisemblablement réglée, ce fut le devoir de tous de se rallier au nouveau chef et d'oublier les anciennes querelles.

En 1956, M. Bevan fut élu au Comité exécutif du parti comme trésorier. M. Gaitskell l'a nommé porte-parole du parti en matière de politique étrangère et membre du cabinet fantôme.

M. Bevan avait donc changé de camp. Sans doute sa décision fut-elle en partie dictée par des préoccupations d'ordre personnel. M. Gaitskell a dix ans de moins que M. Bevan. Or, en 1956, M. Bevan, qui avait déjà plus de soixante ans, venait de voir refuser la présidence du groupe parlementaire au grand vétéran du socialisme, M. Herbert Morrison, parce que celui-ci avait alors soixante-sept ans. Quoi qu'il en soit, M. Bevan a été depuis son retour au Comité exécutif un porte-parole loyal du point de vue de la majorité, n'hésitant pas, l'année dernière, à défendre devant les délégués au Congrès la fabrication par la Grande-Bretagne de la bombe à hydrogène, ce qui lui a valu des manifestations hostiles de la part de certains de ses anciens admirateurs.

Mais si le *bevanisme* devait nécessairement disparaître avec le changement de camp de M. Bevan, il n'en est pas de même des tendances auxquelles il a su pendant un certain temps donner une unité factice. Il subsiste des courants d'opposition à la politique du parti en ce qui concerne les problèmes nucléaires. Il suffit de citer, par exemple, la manifestation de Pâques à Aldermaston (où se trouve une grande usine atomique), et les activités du mouvement *Victory for Socialism* (que dirige l'ancien *bevaniste*, M. Ian Mikardo), qui préconise le désarmement nucléaire unilatéral. Il subsiste aussi un malaise dans le parti dû aux tendances *bevanistes* d'un grand nombre des sections locales du parti. S'il y avait des éléments *bevanistes* dans certaines organisations syndicales (et, notamment, parmi les cheminots et les employés du commerce), les chefs des organisations les plus importantes ont toujours été hostiles à M. Bevan. Il subsiste, donc, une certaine méfiance entre l'aile syndicale du mouvement, généralement de tendance modérée, et l'aile gauche des

organisations locales, à laquelle les modérés reprochent leur sentimentalité doctrinaire, et souvent leur irresponsabilité dans le domaine de la politique étrangère, irresponsabilité qu'encourage l'influence d'une poignée de députés de gauche (y compris, notamment, M. Zilliacus, et un certain nombre d'intellectuels et de communisants).

La tâche du nouveau leader n'est, certes, pas facile. Car il est soumis à des obligations qui risquent d'être incompatibles. D'une part, en tant que chef responsable de l'opposition, et vraisemblablement Premier Ministre d'un futur gouvernement socialiste homogène, il doit veiller à la sauvegarde des intérêts nationaux. D'autre part, en tant que leader travailliste, il doit éviter, autant que possible, de mécontenter les militants au point où l'unité précaire acquise en 1956 serait de nouveau menacée. Il subit depuis deux ans des pressions venues tant des syndicalistes de l'aile droite que des anciens *bevanistes* de l'aile gauche.

M. Gaitskell dispose vraisemblablement de dix-huit mois, environ, pour résoudre son dilemme, avant de se présenter aux électeurs. Pour réussir à obtenir la majorité qu'il cherche, il lui faut tout d'abord consolider sa position personnelle auprès des militants qui ne le connaissent pas encore très bien. C'est un universitaire, un économiste qui croit passionnément à la planification socialiste, et qui appartient à la nouvelle école, pour qui cette planification doit se montrer souple, évolutive, pragmatique, pour qui des explications raisonnables valent toujours mieux que des discours retentissants. Il n'est pas surprenant, donc, que ses relations avec les leaders syndicaux soient excellentes. Il comprend leurs problèmes, il s'intéresse aux problèmes techniques, il connaît à fond les questions économiques. Ce qui est jusqu'ici moins sûr, c'est s'il saura établir d'aussi bonnes relations avec ceux des militants des sections locales qui ont été séduits par la fougue galloise de M. Bevan, et par sa capacité de griser les esprits par son éloquence, sans laisser chez ses auditeurs de souvenirs très clairs de la valeur précise de ses arguments. Il n'est pas certain que la masse des militants soit aujourd'hui prête à faire face aux vérités désagréables.

Tout cela revient à dire qu'en 1958 le parti travailliste cherche encore sa voie et que ce n'est qu'en tenant compte du cadre que constituent ces années de conflits intérieurs qu'on devrait juger le programme que le parti est actuellement en train d'élaborer. Ce programme est encore loin d'être complet. En 1955, le Comité exécutif a proposé au Congrès la publication d'une dizaine d'études sur différents aspects de la politique intérieure. Il en a paru six, auxquelles il faut ajouter trois études esquissant une politique coloniale, les résolutions votées l'année dernière au Congrès travailliste et au T.U.C. [1] sur la politique travailliste en matière nucléaire, la déclaration faite à ce sujet le 6 mars dernier par le Comité exécutif et le Comité général du T.U.C., et un certain nombre de discours

1. *Trades Union Congress* — l'unique Confédération syndicale britannique.

prononcés par M. Gaitskell et par d'autres personnalités marquantes du parti.

Tout cela ne constitue à l'heure qu'il est qu'un avant-projet de programme. Il y a des lacunes ; il y a aussi, et surtout en ce qui concerne la politique étrangère, des manques de précision qu'expliquent en partie les exigences de la situation, en partie l'existence à l'intérieur du mouvement travailliste de tensions non encore complètement résolues. Par contre, il y a des projets de politique intérieure qui se caractérisent par une grande hardiesse, et on pourrait citer en exemple l'étude sur les méthodes de socialisation et celle sur les pensions de retraite.

Ce qui a été publié jusqu'ici, et l'accueil qu'ont fait à ces documents les délégués aux Congrès de 1956 et 1957, révèlent clairement qu'aujourd'hui les éléments modérés du parti l'emportent. En ce qui concerne les nationalisations, par exemple, le parti fait preuve d'une grande prudence. On préconise naturellement la renationalisation des transports routiers et de l'industrie sidérurgique, mais il n'y a pas de projet précis de nouvelles nationalisations. On n'en exclut pas la possibilité, mais on reconnaît aussi la possibilité d'utiliser d'autres méthodes de contrôle du système économique. On préconise, par exemple, l'acquisition par l'État d'actions dans certaines industries, sans chercher à participer directement à la gestion. L'État deviendrait ainsi, de l'avis de certains, le partenaire plutôt que l'adversaire du capitalisme. On examine aussi la possibilité de méthodes nouvelles dans le domaine des finances, y compris un impôt sur les augmentations du capital et peut-être un impôt calculé sur la partie du revenu du contribuable qu'il dépense en biens de consommation. Un tel impôt, s'il était techniquement réalisable, aurait au moins le mérite d'encourager l'épargne et ainsi de décourager l'inflation. Le projet sur les pensions de retraite vise non plus seulement à assurer à chacun un minimum vital, mais à offrir à ceux qui seraient prêts à payer des contributions supplémentaires des pensions leur garantissant un revenu égal à 50 p. 100 de ce qu'ils gagnaient. Autrement dit, le travaillisme serait prêt à perpétuer l'inégalité sociale, péché grave aux yeux des doctrinaires de gauche, simple reconnaissance des faits, de l'avis de ceux qui s'appellent des réalistes.

On remarque des hardiesses analogues dans la politique du logement, où, à l'accélération de la construction et à l'abolition de taudis, on ajoute un projet prévoyant la « municipalisation » (moyennant indemnisation des propriétaires) de celles des maisons de location dont les loyers sont déjà contrôlés par l'État. Reste à savoir si ce projet se révélera réalisable, étant donné les moyens limités dont disposent beaucoup de municipalités.

Tout cela, bien qu'incomplet, est clair et précis. Il n'en est pas de même lorsqu'on en vient aux problèmes de politique étrangère. Le parti travailliste s'est prononcé en faveur de la suspension, pour une période limitée, des expériences nucléaires et thermonucléaires, en attendant de pouvoir négocier avec les Russes des accords sur des mesures limitées

de désarmement, classique aussi bien que nucléaire. Il préconise aussi la politique dite de « dégagement » en Europe, en précisant toutefois la nécessité de ne pas affaiblir la puissance occidentale, mais en ne précisant ni les conditions d'un tel « dégagement », ni les moyens de l'empêcher d'affaiblir l'Europe occidentale. Il se déclare prêt à remettre jusqu'à plus tard l'établissement sur le sol britannique de rampes de lancement, et exprime son inquiétude au sujet des vols de bombardiers portant des armes nucléaires.

A vrai dire, tout cela constitue l'expression d'espoirs plutôt qu'une doctrine politique, parce que la pensée travailliste est dominée actuellement par son espoir de voir se réaliser une conférence au sommet. Les dirigeants ne veulent rien faire qui puisse rendre plus difficile une entente éventuelle avec le bloc soviétique. Ils font peu pour renseigner les militants sur ce que serait leur attitude en tant que gouvernement, si, comme il paraît probable, aucune entente au sommet n'est finalement possible.

Le parti travailliste a parlé aussi très peu des problèmes de l'intégration européenne. M. Bevan a exprimé plus d'une fois sa méfiance à l'égard du Marché commun, qu'il ne semble pas toujours distinguer très clairement de la zone de libre échange. Le T.U.C. s'est prononcé l'année dernière en faveur du principe de la création d'une zone de libre échange, en posant toutefois, comme condition à l'adhésion de la Grande-Bretagne la sauvegarde du plein emploi. Le parti travailliste partage vraisemblablement ce point de vue, qui a été exprimé aussi par M. Harold Wilson dans un discours prononcé l'année dernière à la Chambre des Communes. On a l'impression, cependant, que les dirigeants travaillistes consacrent très peu d'attention à ce sujet et que leur position est dictée moins par enthousiasme pour le principe de l'intégration européenne que par la peur des conséquences économiques d'un refus britannique de se joindre au mouvement. Jusqu'ici aucune résolution à ce sujet n'a été votée en Congrès annuel. Les militants s'y intéressent d'ailleurs peu, ou pas du tout.

Ce sont là des lacunes dont quelques-unes au moins peuvent être comblées bien avant les élections. Il y a cependant dans le mouvement travailliste des inquiétudes au sujet d'une lacune plus intangible qui se révèle actuellement très difficile à combler. On se plaint depuis quelques années de l'absence dans la propagande socialiste d'appel à des principes généraux simples et directs, analogues à ceux qui ont dominé la campagne électorale de 1945. L'électeur a besoin, sinon d'une mystique, du moins d'un point de ralliement. En 1958 ce ne peuvent être ni les nationalisations, ni le *Welfare State*, ni l'abolition du chômage. Qu'est-ce que le travaillisme offre au citoyen pour recréer la ferveur et l'enthousiasme d'il y a 13 ans ?

A cette question un certain nombre de travaillistes influents, dont surtout M. Gaitskell et son entourage, ainsi que les membres actifs de

la tendance *Socialist Union* répondraient que l'idéal du parti en 1958 devait être surtout la recherche de l'égalité. La direction du parti accepte également cette idée en consacrant à ce sujet une des premières des études constituant l'avant-projet de programme (*Towards Equality*).

Si la conception de l'égalité, de la création d'une société sans classe, passionne une minorité d'intellectuels, de l'aile modérée du parti [1], il est loin d'être sûr cependant qu'elle séduise le militant de base. Si au cours de son histoire, l'Anglais moyen a toujours été prêt à défendre ses libertés, il s'est soucié relativement peu de l'égalité. Il faut noter aussi des contradictions dans l'attitude du parti à ce propos. Certains des projets déjà cités ne semblent pas rechercher très activement un nivellement social plus rapide, bien au contraire. Citons, par exemple, l'étude sur l'organisation de l'enseignement, qui vient de paraître et qui se révèle, elle aussi, d'une grande modération. Le parti travailliste ne préconise pas l'abolition des grandes écoles privées (les *public schools*), considérées par les égalitaristes doctrinaires comme le symbole par excellence de l'inégalité, mais se contente seulement d'en espérer la disparition grâce à l'amélioration des autres écoles.

L'électeur moyen semble d'ailleurs jusqu'ici tout aussi indifférent à la propagande conservatrice qu'à la propagande travailliste. Ni l'une, ni l'autre, n'ont réussi à dissiper l'apathie qui caractérise depuis sept ou huit ans le climat politique britannique. Les élections locales des mois d'avril et mai ont vu un pourcentage record d'abstentionnistes. Le prétendu renouveau libéral n'est qu'un phénomène passager, témoignant de l'exaspération de l'électeur à l'égard des deux grands partis, plutôt que de son enthousiasme pour un petit parti qui ne pourrait en aucun cas devenir suffisamment fort pour constituer un gouvernement. Car l'électeur anglais tient surtout à choisir son gouvernement.

En 1958, on ne sait pas au juste ce que pense, ni ce que veut, non seulement le militant travailliste, mais aussi l'électeur indécis (le *floating voter*) qui, à l'époque actuelle, décide le plus souvent du résultat des élections anglaises. Mais tout indique qu'il fera ce qu'il a l'habitude de faire, c'est-à-dire qu'il évincera du pouvoir le parti qui y est depuis sept ans, pour voir si l'opposition saura faire mieux.

DOROTHY PICKLES

1. Voir, par exemple, Anthony Crosland, *The Future of Socialism* (1956), *Twentieth Century Socialism* (Socialist Union, 1956), Roy Jenkins in *New Fabian Essays* (1952). L'organe de la tendance *Socialist Union*, *The Socialist Commentary*, revue mensuelle, a aussi consacré des articles à ce sujet, signés notamment, par le professeur d'économie politique Arthur Lewis et par l'historien, P. H. Tawney. M. Gaitskell a manifesté sa sympathie pour les points de vue exprimés par *Socialist Union*.

LES QUESTIONS RÉTROSPECTIVES

par Jean Cassou

Dominique s'intéressait à la carrière de son mari et, dans le monde, bataillait pour lui, non par conviction ni non plus par amour, mais par goût du sport et par fidélité à une association qui la mettait en vedette. Elle tranchait dans les discussions et amusait amis et rivaux politiques par ses traits d'humeur. Rencontrait-elle Paul dans un salon, elle le prenait violemment à partie et plus tard, dans leur intimité, ils riaient de ces feintes querelles. Pas si feintes que cela pourtant. Car dans le fond d'elle-même Dominique se savait un gré infini d'être du côté des idées convenables, tandis que son amant se compromettait avec des gens de mauvais aloi. Néanmoins elle ne lui en voulait pas trop. Il jouait son jeu comme chacun, dans ces affaires, joue son jeu, et l'on y voit assez souvent les ennemis de la veille se retrouver côte à côte dans une même coalition. C'était plutôt chez Paul que ces disputes publiques laissaient une trace durable. Parfois il y revenait dans le privé. Elle répliquait avec aigreur, il s'échauffait, puis elle le faisait taire par une pirouette, suivie d'un baiser. Se retrouvant seul, il reprenait mentalement la controverse, faisant les questions et les réponses et perdant la tête d'agacement et de dépit. C'est qu'être aimé ne lui suffisait pas, il voulait aussi être compris. Être appréhendé et estimé dans son intelligence, et par une intelligence. C'est à quoi il mettait son point d'honneur masculin sans se douter que rien n'est moins masculin que cette impatience de se voir aimé d'une femme pour des raisons qu'il n'est pas au pouvoir des

Résumé des précédents chapitres. — *Antoine et Paul, deux jeunes gens qui se sont connus fort jeunes en 1918, se sont liés d'amitié après la guerre.*

Leurs débuts dans la vie sont difficiles. Antoine, bien que d'une famille aisée, ne reçoit qu'une maigre pension de son père et poursuit des études de chimie à Paris. Paul, d'une famille modeste, débute dans le journalisme. Cependant, ils puisent dans leur affection mutuelle des raisons d'optimisme.

La chance ne tarde pas à leur sourire, Antoine, envoyé par son patron en Argentine, y épouse une ravissante jeune fille et s'installe dans le pays. Paul tient l'éditorial de politique intérieure d'un grand journal à Paris. Il a une maîtresse, Dominique Métivet, femme d'un homme politique en vue qu'il aime passionnément,

Au cours d'un bref voyage à Paris, Antoine — qui ignore la liaison de Paul avec Dominique — rencontre par hasard la jeune femme avec qui il a eu autrefois une aventure, et passe la nuit avec elle.

femmes d'apprécier ; elles leur échappent, elles ne sont point de leur ressort. Il raisonnait. Il s'acharnait à faire entendre à son amie par quels enchaînements il était sorti des difficultés de sa jeunesse pour se faire à ce métier qui lui était échu, y atteindre à un certain prestige, devenir l'homme qu'il était devenu avec ses opinions, ses pensées, tout son savoir et toute son expérience d'homme. Il évoquait l'amitié de Valère, leurs intarissables propos, leurs remuements de projets et de problèmes, et cette illimitée étendue d'imagination au bout de quoi il y avait ce bel atelier clair, cette cage de verre et de métal où, ce jour-là, il attendait la venue de Dominique, vers trois heures. Il entendrait l'auto s'arrêter devant la porte. A cinq heures il irait au canard. Sur sa tête brillait un ciel froid de février. Par les baies du fond, il voyait les branches de son petit jardin clos. Les autres murs étaient couverts de livres et de dossiers. Un tapis épais, un large divan, les meubles et les objets familiers faisaient une note sourde et moelleuse au bas de cette haute cloche cristalline, et la chaude température de la pièce était propice aux fièvres de la volupté. Tout le destin de Paul, depuis les angoisses du passé jusqu'aux exaspérations du présent, aboutissait à ces minutes de folle attente. Car il y avait aussi du romanesque dans la logique de ce destin, un grand rêve de passion féminine qui, en cet instant, absorbait tout le reste, confondant tous les autres rêves dans un brûlant besoin d'amour sans qu'il eût à chercher davantage de quel ordre était cet amour et s'il devait en exiger des satisfactions du cœur ou de la vanité. Assez de ratiocinages ! Bientôt Dominique serait là. Il entendit l'auto. Il courut à la porte. Enfin, Dominique était là.

— Deux heures, nous n'avons que deux heures, mais deux heures immenses ! cria-t-il en la débarrassant de son manteau de fourrure. Elle-même était tout essoufflée comme si elle avait couru jusque-là. Tout leur amour n'était fait que de quelques moments furtifs, arrachés comme des lambeaux à leur vie ordinaire. Dominique jouissait de cette agitation comme elle jouissait des inquiétudes de Paul qui lui semblaient des signes de cette même agitation. Elle était emportée par ce torrent de fureur sans y percevoir aucune préoccupation particulière, distincte de la hâte passionnée qu'il pouvait avoir à se trouver près d'elle comme elle avait hâte de se trouver près de lui. Car elle l'aimait. Il ne pouvait en douter.

— Tu m'aimes ?

— Oui, je t'aime, Paul, mon chéri, je t'aime, je te le redirai cent fois. Figure-toi que je me suis trouvée dans un embouteillage à la Madeleine. Je sortais d'un déjeuner chez les X***, au bout du monde. Je croyais que je n'arriverais jamais.

— Quand tu me dis : je t'aime, ce petit *t* de rien du tout, qui n'est même pas une syllabe, qui est à peine un son avec son apostrophe, tu sais que c'est moi ? Moi !

— Oui, toi. Je t'aime, toi. Est-ce clair ?

— Rien n'est jamais assez clair. Il me semble quelquefois...

— Il n'y a pas de quelquefois. Quelquefois c'est toujours. Tu as des dents fraîches de garçon boucher. Embrasse-moi.

Enlacés, à demi-nus, sur le divan, ils se dirent mille folies. Paul écoutait cette voix chaude, dorée, qui, à certaines inflexions plus passionnées, semblait prête à se casser. Il l'écoutait avec attention, parfois avec ravissement. Parfois aussi un nuage passait sur ses traits.

— J'adore, criait-elle, quand tu fais ta vilaine tête renfrognée ! J'adore quand tu prends cet air anxieux comme si... Comme si quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? Qu'est-ce qui te manque ? Allons, demande-moi encore si je t'aime, si c'est bien vrai, avec qui j'ai déjeuné chez les X***, ce que je vais faire tout à l'heure en te quittant. Demande-le moi ! Demande-moi si j'ai lu ton article de ce matin et ce que j'en ai pensé : j'en ai pensé qu'il était idiot. Tu vois que je suis occupée de toi.

Il se jeta sur elle en riant, la mordit à l'épaule. Elle rit aussi et poursuivit :

— Et cela me trouble, oui, cela me trouble de te sentir inquiet, furieux. Oh ! je te connais, va.

— Tu me connais ? Quel bonheur !

— Et toi, ça t'excite de penser qu'il y a en moi quelque chose qui t'échappe, alors que ce n'est pas vrai, rien de moi ne t'échappe, je suis toute à toi. Oui, je te connais et rien de toi non plus ne m'échappe. J'adore quand je te vois entrer quelque part où je suis et où il y a du monde. Je te vois, de loin, avec tes grands bras maladroits que tu balances, ton regard un peu trouble qui flotte sur tous ces gens et ton air maussade des grandes circonstances et tes cheveux noirs un peu en désordre, cette petite boucle, là, sur ta nuque. Tu sais qu'ici, au contraire, ça commence un peu à se découvrir ? Hé, vous vieillissez, mon cher ! Moi aussi, n'est-ce pas ? Est-ce que nous sommes en âge d'être encore jaloux ? Dans vingt ans, dans trente ans le seras-tu encore ? Tu en auras combien ? Soixante, soixante-dix. Et tu seras encore un horrible jaloux.

— Et cela te troublera encore, comme tu dis ?

— J'espère bien.

⁂

Cette fois-là, c'est le matin qu'il l'attendait dans son atelier, un matin de printemps. Il était rentré se coucher très tard, presque au petit jour, s'était levé vers dix heures, avait traîné à sa toilette. Elle devait passer le prendre à midi ; ils déjeuneraient ensemble dans un tout petit restaurant voisin, où ne venaient que quelques obscurs artistes du quartier. Il alla chercher dans un placard une bouteille de whisky, la disposa sur un plateau avec deux verres, du soda, tout ce qu'il fallait, s'allongea dans un fauteuil et ouvrit son courrier en bâillant.

Elle entra, tumultueuse comme toujours, et commença à l'injurier pour son article du matin. Elle tenait le journal à la main et le brandissait avec une colère comique.

— Eh bien, figure-toi, dit-il avec lassitude, je ne me rappelle plus ce que je disais là-dedans. Je suis trop fatigué. Je n'ai même pas ouvert le canard. Voyons cet article.

— Tiens, la voilà, ta sale gazette, fit-elle en lui jetant le journal à la figure. Je n'y ai lu que ça, je n'ai pas vu les autres nouvelles. Preuve que je ne pense qu'à toi, rien qu'à toi.

Il déplia le journal, le feuilleta, bâilla encore, puis soudain, poussa un cri.

— Valère ! Oh ! ma chérie, Valère est mort. Mon ami...

Son visage se contracta affreusement. Il lui tendit la feuille, désigna un titre du doigt. *Un avion s'écrase au sol sur l'aérodrome de Buenos Aires. Douze morts parmi lesquels le brillant savant français Antoine Crozat.* Elle poussa un cri à son tour et éclata en sanglots. Il la regarda avec stupeur et, durant une seconde, crut qu'elle partageait sa peine. Mais c'était absurde.

— Comment ? balbutia-t-il. Quoi ? Tu le connaissais ?

— Ah ! fit-elle à travers ses sanglots. Cela me fait un coup... Mais oui, tu sais... Cet homme dont je t'ai parlé, qui a été dans ma vie... Un homme jeune, charmant... Mon Dieu, c'est affreux !

Elle sanglotait intarissablement. Lui la regardait d'un œil sec. Sa douleur s'était subitement arrêtée, il n'avait plus devant lui que cette vertigineuse révélation qu'Antoine, son ami, avait été l'amant de sa maîtresse.

— Voilà une excellente situation de vaudeville, observa-t-il d'un ton glacé.

Le flot des sanglots s'apaisa en quelques hoquets. Mais silencieuses, des larmes, tout du long de la face de Dominique, continuèrent à couler, qu'elle n'essuyait pas, sauf celles qui tombaient sur la bouche avec leur saveur salée.

— Comment aurais-je deviné ? fit-elle. Tu l'appelais toujours Valère.

— C'était pour faire discret, comme dans les portraits. Tu ne trouves pas que c'était joli ? Toi non plus, tu ne m'as jamais dit son nom.

— Je n'allais tout de même pas te dire le nom de mes ex-amants !

— Comme tu es vulgaire ! Décidément, tu es vulgaire. Moi aussi, d'ailleurs. Mais alors, voyons, reprit-il d'un accent subitement grinçant, explique-moi ! Comment l'as-tu connu ? Où ? Quand ? Tu m'as raconté que tu l'avais aimé.

— Non, gémit-elle, je t'ai dit que je pensais l'avoir un peu aimé... J'étais sincère quand je t'ai dit ça. J'ai toujours été sincère avec toi.

— Eh bien, avec la même sincérité, je veux que tu me dises si tu l'as aimé.

— Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire. Mon Dieu, je t'ai fait des

confidences sur mon passé, comme n'importe quelle femme peut en faire à l'homme qu'elle aime. C'est mon passé, il est passé, tout cela est fini.

— Plus tard, tu parleras de moi à un autre comme tu me parles de celui-là. Tu diras : « Paul ? Ah ! oui, je l'ai aimé... un peu... comme ça... mais c'est le passé... »

— Paul ! s'écria-t-elle. Mon chéri ! Nous deux, cela ne finira jamais, cela ne peut pas finir. Non, non, poursuivit-elle dans une recrudescence de sanglots, nous, cela ne pourra jamais être le passé.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? Je n'y comprends rien. Pourquoi est-ce que nous, cela ne pourrait pas finir ? Qu'est-ce que tu en sais ?

— Tu veux me quitter ?

Ce cri atteignit Paul au cœur. Il se leva et fit mine d'aller s'asseoir près d'elle sur le divan où elle était effondrée. Mais il s'arrêta en route et se mit à marcher de long en large.

— Est-ce que tu le revoyais ?

Elle leva son visage ruisselant et, à travers ses larmes, le regarda d'un air offensé. Il s'était arrêté au milieu de la pièce et la considérait de son haut, les mains dans les poches.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Depuis que nous nous aimons, l'as-tu revu ?

— Tu es fou ! cria-t-elle. Mais non, voyons, mon chéri, il y a longtemps que c'était fini, je te le répète, et je ne m'en suis plus préoccupée du tout. Je ne savais même pas qu'il était à Panama ou je ne sais où, puisque c'est là qu'il est mort. Tu vois bien ! C'était un souvenir, rien de plus. Tu permets bien qu'on ait des souvenirs ? Non ? Tu as les tiens, toi. Et je te les laisse, je n'y touche pas, je n'y pense pas.

Il demeura pensif un moment, la considéra encore et dit :

— Arrête donc de pleurer comme ça.

— Ah ! vois-tu, gémit-elle, cela a été un tel coup, une telle surprise, ce journal, cet accident d'avion... Tu dois tout de même comprendre que cela m'a porté un coup, sans que d'ailleurs cela veuille dire autre chose, sans que cela ait réveillé un sentiment quelconque... Mon Dieu, je te raconte tout ce qui m'est arrivé, ce qui m'arrive, je te montre que je suis émue quand un malheur arrive... à n'importe qui, un ami à toi...

— Un amant à toi.

— Mais tu es affreux, Paul ! Ce n'est pas un amant à moi. Un souvenir, je te dis. Un souvenir ! Du passé fini, à jamais fini ! Oh !

Et les sanglots de recommencer. Paul hocha la tête.

— Tout cela est bel et bon, mais je n'imaginais pas que tu avais en toi une telle puissance de larmes.

— Oui, je sais bien, je peux beaucoup pleurer. Tu le sais aussi.

— Non, je ne le savais pas. Je n'avais jamais eu l'occasion de te voir pleurer. Je ne l'avais non plus jamais provoquée.

— Cela ne prouve rien, que je pleure beaucoup. C'est ma nature,

simplement. Mais je pleure beaucoup. Quand je commence, je ne peux plus m'arrêter. Pardonne-moi. N'y fais pas attention.

— C'est physiologique, fit-il d'un air compréhensif.

— Voilà ! dit-elle en se tamponnant enfin les yeux. Ce terme scientifique était concluant. Elle ne pleurait plus et même elle eut un faible sourire.

— C'est vrai, observa-t-elle, oui, c'est vrai, tu ne m'avais jamais vue pleurer. Quand nous nous sommes connus, je n'avais plus mon père ni ma mère, j'étais orpheline. Comme j'ai pleuré ces deux fois-là ! Car enfin — elle haussa le ton — enfin, tu admets bien qu'on pleure ! Je sais bien que les hommes ont horreur de ça, une femme qui pleure ! Mais tout de même, il peut bien arriver qu'on pleure ! Ce n'est pas absolument interdit. Tu n'es pas si brute que tu ne puisses admettre que je pleure une fois dans ma vie ! Les hommes, ils pleurent aussi. Tout le monde pleure. Aux enterrements on pleure. A l'enterrement de mon mari, je pleurerai. Oui, hurla-t-elle en se levant à son tour, je pleurerai et tu n'auras pas à me le reprocher et à me faire pour ça une scène de jalousie ! Je pleurerai parce que cela me fera tout de même quelque chose.

— Tu ne pleureras pas, ma chère, fit Paul en la prenant par le bras et en l'obligeant à se rasseoir. Ce sera un fort bel enterrement, tout ce qu'il y a de plus officiel, il y aura tous les corps constitués, et tu seras très digne sous tes voiles de veuve.

— Et toi, dans l'article que tu feras ce jour-là, il y aura tout de même de l'émotion.

— Oui, je rendrai loyalement hommage à un noble adversaire, à une grande figure parlementaire, mais je ne pleurerai pas.

— Eh ! bien, nous, les femmes, cria-t-elle, nous pleurons. C'est notre manière d'être. Et si tu ne le comprends pas, je te plains.

— Dominique, fit-il d'une voix grave et douce, il est vraiment singulier que tu dises des imbécillités dans un moment pareil et que tu m'en fasses dire. Mon meilleur ami est mort, j'ai perdu l'ami de ma jeunesse, j'ai perdu ma jeunesse. Elle est perdue, elle est en morceaux, là, à nos pieds, et dans ces morceaux je te découvre, toi, toi que j'aime comme un fou. Je te retrouve là, dans tous ces débris, comme s'ils se mettaient à dessiner ton profil. Enfin, oui ou non, cria-t-il, l'as-tu aimé ? Ces choses-là, on y répond par oui ou par non.

— Si je te répondais non, tu ne me croirais pas. Si je te répondais oui, qu'est-ce que cela pourrait faire ? Rien, il ne pourrait plus rien se passer, cela n'aurait aucune influence sur l'amour que j'ai pour toi maintenant. Ce sont là deux moments de ma vie, complètement séparés l'un de l'autre. Et puis, vois-tu, je ne te réponds même pas oui. Je ne te dis pas que je l'ai aimé, et je ne te l'ai jamais dit. Je t'ai raconté qu'il était charmant, que je croyais l'avoir aimé, une passade, une fantaisie comme il peut y en avoir dans la vie d'une femme...

— Assez ! fit-il. Ne me parle plus de ça.

— C'est toi qui veux que je t'en parle, que je t'explique.

— Je ne te demande pas de détails.

Il ramassa des papiers sur sa table, les mit dans sa serviette.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

— Je vais passer au canard. Si tu veux, je te ramène chez toi.

— Mais... je croyais...

— Qu'est-ce que tu croyais encore ?

— Je croyais que nous devions déjeuner ensemble.

— Excuse-moi, je ne me sens pas d'humeur galante.

— Non, tu es plutôt d'humeur mufle. C'est bon, je te laisse.

Ils demeurèrent huit jours sans se donner signe de vie. Il attendait son coup de téléphone, mais rien. Ce fut lui qui l'appela.

— Dominique, oui, c'est moi. Reviens. J'ai de la peine.

Ils reprirent leurs habitudes. Au début, il y eut un peu de gêne. Elle avait un air docile, mélancolique, presque coupable. Et puis sa gaieté naturelle reprenait le dessus. Lui, des interrogations le rongeaient. Un jour, il n'y put tenir.

— Comment vous êtes-vous connus ? demanda-t-il brusquement, en plein milieu d'une conversation.

— Qui ?

— Eh bien, Antoine et toi.

Elle le regarda avec inquiétude, puis haussa les épaules.

— Oh ! je ne sais plus. C'est si loin !

— Cherche.

— Je suis chez le juge d'instruction ? fit-elle en essayant de prendre un ton plaisant.

— Mais non, ma petite Dominique. C'est un peu de curiosité. Mettons une curiosité de journaliste. La vie est pleine de rencontres imprévues. C'est mon métier de les découvrir, de les analyser. J'ai toujours envie de savoir comment les choses se produisent. Et en l'occurrence, je ne vois pas très bien comment Antoine et toi...

— Un lointain cousin de sa mère vivait à Paris, une espèce de conseiller d'État, très ennuyeux, je ne sais si tu as jamais rencontré ça, Charvin.

— Non, connais pas.

— Son père...

— Le père de qui ? Du conseiller d'État ?

— Mais non, le père de...

— D'Antoine ?

— Eh bien, oui, son père lui avait recommandé d'aller rendre visite à ce monsieur qui pourrait lui être utile. Les étudiants, quand ils sont seuls, à Paris, leur père les envoie toujours rendre visite à un vieux parent, une ou deux fois. Eux, non plus, ça ne les amuse pas. Mon mari était en relation avec ce Charvin, qui donnait des dîners. Des dîners très

ennuyeux, je t'assure. Sa femme est aussi ennuyeuse que lui. C'est à un de ces dîners que j'ai rencontré...

— Antoine.

— Oui. Il paraissait s'embêter aussi.

— En somme, tout le monde s'est embêté dans cette histoire, observa Paul.

— Mon chéri ! cria-t-elle en se jetant à son cou. Et une seconde fois, il la vit sangloter. A présent elle n'avait plus aucun doute. Elle possédait une certitude, celle qu'elle avait toujours, toujours ignorée, la certitude d'aimer. Elle était éprise de Paul. C'était lui l'homme qu'elle aimait comme elle n'avait jamais aimé aucun homme.

Elle s'était arrêtée de pleurer. Elle esquissait un sourire. Il la fixait, silencieusement.

— Le dessin de ton sourire est extraordinaire. Je crois que c'est cela qu'on appelle l'arc de Diane.

Elle avait eu ce sourire avec Antoine. D'autres gestes aussi. Tous les gestes de l'amour. Mais qui était Antoine ?

Un autre jour il le lui demanda.

— Qui était Antoine ? Oui, comment est-ce qu'il t'apparaissait ? Comment le trouvais-tu ?

— Mais je te l'ai dit autrefois. Gentil, mon Dieu... Oui, gentil... Il avait de la fantaisie, il était drôle...

— Drôle ! s'exclama-t-il avec colère. Nous étions là, deux jeunes gens pauvres, qui ne savent pas ce qu'ils doivent attendre de la vie, deux jeunes gens malheureux, frémissants, qui comptent leurs sous, qui brûlent de toutes sortes de désirs inassouvissables, qui se partagent le pain de la misère... Tu trouves cela drôle ? Pauvre Antoine !

— N'exagérons pas. Il n'avait pas la vie très facile, sans doute. Mais enfin, il dépensait, il sortait... Bien sûr, tout cela était un peu fou... Mais enfin, c'était gentil...

— Il te parlait de ses ennuis ?

— Quels ennuis ?... Bah ! tous les jeunes gens ont des ennuis.

— Il te parlait de moi ?

— Non... je ne me rappelle pas... Il ne me parlait de personne. Crois-moi, cela a été très court, cela a très peu duré... Je t'en supplie, mon chéri... Pourquoi reviens-tu là-dessus ? Tu te fais du mal et tu m'en fais.

Sa mine toute contrite et chagrine s'illumina soudain d'une sage résignation. Elle déclara :

— Et puis, nous n'y pouvons plus rien. Ni toi ni moi.

Il concéda :

— C'est exact.

— Alors ?

— Alors, tu as raison, ma chérie. Nous n'y pouvons plus rien, non,

nous n'y pouvons plus rien. C'est en effet très simple. Nous n'y pouvons plus rien. Nous n'y pouvons rien.

Durant ses nuits d'effroyable insomnie, Paul s'acharnait à se représenter les amours d'Antoine et de Dominique, Dominique nue dans les bras d'Antoine. Antoine ? Antoine dans sa chambre de la rue Racine, des livres entassés sur sa table, épars sur son lit, les cigarettes fiévreuses qu'on jetait par la fenêtre, les colloques interminables, jusque très avant dans la nuit, les rumeurs de la nuit... Etait-ce cet Antoine-là, sinon quel autre Antoine ? Allait-elle le retrouver dans cette chambre ou se voyaient-ils ailleurs ? Mais où ? Elle lui avait dit qu'il sortait beaucoup. Qu'entendait-elle par là ? Il courait le monde comme un jeune fou, il était drôle, et c'est vrai qu'il était drôle quand il haussait les sourcils, en prenant cette physionomie muette, pleine de sous-entendus enjoués, et qu'un sourire froncé qui venait de très loin, s'allongeait peu à peu, et puis un mot tombait, négligent, indifférent, comme un sifflement qu'on entend à peine et dont on se demande où diable il est passé. Sans doute est-ce avec ce sourire-là qu'il plaisait aux femmes.

***

Plaire aux femmes, c'est consentir à plaire aux femmes. Non point d'un consentement déclaré et calculé, mais d'un abandon de tout l'être et parce qu'il faut se résigner à plaire sans rien demander davantage. Il faut soi-même rester dans les limites de l'homme qui plaît aux femmes, qui est de plain-pied avec l'égoïsme sacré des femmes, leur état d'éternelle distraction, leur innocence première, ce ténébreux secret qu'elles partagent avec les bêtes, les plantes, un tremblement d'insecte sur le tremblement d'une feuille, la couleur d'un nuage qui passe. Lui aussi, il est dans le secret, et elles le savent. Aussi lui ont-elles une immense gratitude : il les a reconnues, il est allé au plus profond de leur petite âme naïve, de leur petite âme charnelle. Elles lui en ont une immense gratitude, une palpitante gratitude ; elles en sont très fières aussi. Et entre elles et lui il n'y a aucune tromperie. Oh ! il n'a pas cherché à leur en faire accroire sur lui-même et qu'il était un homme et que les hommes ceci et que les hommes cela, et que leur front est barré de rides puissantes et que leur exceptionnelle imagination est dévorée des plus nobles soucis, des plus décisives pensées et des plus intrépides extravagances. Elles n'ont aucune imagination. Qu'en feraient-elles, grands dieux ? Leur maître, c'est celui qui les a devinées, et c'est celui-là qu'elles cherchent. Ce qu'elles peuvent avoir d'imagination ne saurait aller plus loin. Enfin ! Enfin, elles l'ont trouvé, celui qui a trouvé leur secret, celui qui peut leur plaire parce qu'il est de sa nature de leur plaire et à qui elles donnent des joies que l'imagination des autres hommes ne pourra jamais concevoir.

Oui, sans doute Antoine avait-il été de ces hommes qui plaisent aux femmes. Sans doute avait-il été de cette espèce. De cette espèce particulière. De cette espèce étrangère. Paul avait été l'ami d'un étranger.

Paul était un homme comme tous les hommes. Race maudite, puisque l'autre est la race élue. Maudite ? Va pour maudite ! Pourtant, il avait toujours pensé que sa rage de vouloir dominer par ce qu'il avait de plus mâle en lui, à savoir ses ambitions, ses pouvoirs, ses rêves, il avait toujours pensé que c'était elle, sa précieuse rage de mâle, qui devait éclater un jour, en pleine triomphante lumière et lui valoir l'applaudissement de la femme captive, tordue nue à ses pieds. Mais ce tableau guerrier était de l'ordre des fables dérisoires, celles dans lesquelles se réfugie l'amer orgueil stoïque d'un enfant grondé.

Oh ! il y a là de quoi mourir de rire. Pourtant Dominique l'aimait. Elle ne cessait de le lui répéter. A présent, elle pleurait tout le temps devant lui. C'était une victoire, ça.

Il y avait eu une fois un beau pays attendrissant comme une cour de récréation, déchirant comme un quai de gare. Décidément, la race des hommes qui se croient des hommes, c'est une race d'enfants.

Quel âge as-tu, Paul, vieux Paul ?... L'âge de tes années. Les années ont passé. Il faut remonter en arrière, remonter jusqu'aux amours de Dominique et d'Antoine et fouiller là-dedans, tâcher de comprendre, tâcher de savoir. Cette même Dominique, elle se déshabille devant Antoine, comme aujourd'hui devant Paul. Elle se déshabille devant son amant, pour son amant, elle lui donne ses épaules, ses bras légers, ses hanches un peu étroites, ses jambes, l'éclat de sa peau, son sourire aigu, ses yeux qui pleurent, mais cette fois c'est de plaisir. Vrai, oui, vrai, il y a de quoi mourir de rire. Lui de rire, elle de plaisir. Peut-on aimer une femme qui n'est plus qu'un passé ? Car Dominique n'était plus qu'un passé. Quel passé !

Un passé défini, le parfait de l'indicatif, un passé parfait. O merveilles de la grammaire ! La grammaire amusante, la grammaire sans pleurs. Sans pleurs, celle-là. Bien sûr, puisqu'elle vous apprend la perfection. La perfection d'un passé fermé sur lui-même, clos et mystérieux comme un bouton de rose. Tout avait été si harmonieux, tout s'était si bien arrangé entre ces deux êtres faits l'un pour l'autre, Antoine et Dominique, qui s'étaient plu l'un à l'autre et s'en étaient si admirablement contentés.

Désormais chaque fois que Paul revoyait Dominique, il ne revoyait que le passé de Dominique. C'était le passé de Dominique qu'il étreignait en elle, qu'il possédait en elle, qu'il meurtrissait en elle, qu'il égorgeait en elle. Les cris de volupté qu'il lui arrachait étaient les cris de mort de son passé. Mais elle ? Elle, les yeux agrandis par l'extase, ces yeux qui dans les moments badins du dialogue ordinaire, se plissaient d'une façon si bizarre et charmeresse, mais qui alors devenaient tout ronds avec, dans leur eau verte, une expression d'angoisse, elle le regardait. Vraiment elle le regardait de tous ses yeux, en lui demandant, toute tendue dans son imploration :

— Tu m'aimes ?

C'est elle qui, désormais, l'interrogeait :

— Tu m'aimes ? Dis-moi que tu m'aimes, en ce moment, en ce moment où je suis à toi, totalement à toi ! Tu m'aimes ? Tu sais que tu m'aimes ? Tu penses que tu m'aimes ? Je veux que tu me le dises !

Elle le regardait, s'accrochait à lui, le palpait, le ramenait à elle, à sa présence à elle, comme si elle sentait qu'il venait d'ailleurs, qu'il était d'ailleurs, un fantôme, un vampire. Anéantie de plaisir, blottie dans ses bras, se pressant contre lui, elle murmurait :

— Mon chéri, je ne sais plus qu'une chose, c'est que pour le reste de ma vie je suis à toi comme tu es à moi. Je t'aime, vois-tu, moi, je t'aime, je le sais. Et je voudrais savoir que toi aussi, tu m'aimes autant que je t'aime.

— Comment peux-tu en douter ? Tu vois bien que je suis fou de toi. Oui, tu me rends fou.

— Mon grand fou ! Tu es mon grand fou.

C'était ce mot-là qu'elle avait employé en parlant d'Antoine. Gentil, un peu fou, un jeune fou... Mais ce mot, en ce moment, avait une autre résonance. Quand Paul disait qu'il était fou, il parlait d'un étrange et terrible délire, et qui donnait à sa passion cette allure égarée. Et elle, cet égarement devait l'affoler à son tour, elle devait aimer cet égarement puisqu'il y avait tant d'ardeur dans sa voix lorsque, avec une égale véhémence, elle l'appelait : mon grand fou ! Il y avait de la folie dans leur passion : c'est bien que cette passion était extrême et, folle ou non, la passion de Paul répondait à la passion de Dominique, et Dominique ne pouvait qu'en être pleinement heureuse. Pourtant une inquiétude subsistait.

— Je veux être sûre, disait Dominique, que tu m'aimeras toujours. Toujours avec cette frénésie que j'adore.

— Je ne peux plus t'aimer autrement.

— Pourquoi dis-tu : je ne peux plus. Dis : je ne peux pas. Dis : je t'aime, Dominique, et je t'aimerai toujours avec cette frénésie. Moi aussi, je t'aime avec frénésie. Non, je ne trouve pas d'autre mot. Je t'aime comme tu m'aimes. Plus encore, peut-être. Mieux encore.

— Pourquoi plus et mieux ? Je ne crois pas qu'on puisse aimer plus et mieux que je ne t'aime.

— Ah ! tu me fais perdre la tête, je ne sais pas ce que je dis. Je t'aime, c'est tout. Aujourd'hui, demain, après-demain. Mais toi, Paul, mon chéri, tu m'aimes ? Réellement ? Réellement ? Cela ne peut pas te fâcher, n'est-ce pas, que je te le demande et que je te le redemande ? Toi qui es là, dans mes bras, c'est toi, et tu m'aimes.

Chacun, tournant le dos à l'autre, poursuivait l'autre au bout opposé d'une longue galerie, avec des gestes éperdus d'aveugle.

⁂

Après le dîner, ce soir-là, Paul courut à son journal. Le bureau du patron était plein de monde et de fumée, grande agitation, séance de nuit

à la Chambre, l'affaire des sanctions. Le téléphone retentit. Un silence se fit autour de celui qui avait pris l'écouteur.

— C'est la Chambre ? Où en est-on ?

L'écouteur à l'oreille, il résumait :

— Grosse impression, l'intervention Reynaud.

Les questions se pressèrent :

— Croit-on que ça va tomber ? Demande-lui qui est à la tribune en ce moment.

— Métivet, aucune importance.

— Aucune importance en effet, dit Paul. Je vais aller voir ça et je ferai mon papier à l'imprimerie.

— Je t'accompagne, fit un de ses camarades. Tu as ta voiture ? Non ? Alors nous prenons la mienne.

Les deux camarades filèrent à la Chambre en discutant avec chaleur. Dans la lueur blafarde de la vieille salle épique on sentait l'atmosphère des grands jours. Un petit homme noir, à la tribune, demandait, avec un accent méridional traînant, le renvoi.

— Il veut gagner un jour, marmonna Paul à son compagnon, dans la loge des journalistes.

— Oui, mais ses jours sont comptés, à cette vieille salope.

La séance se poursuivit. Quand les deux camarades sortirent de la salle, la foule se répandait dans les couloirs.

— Vite, au canard ! fit Paul.

Quelqu'un, au passage, lui serra la main en disant :

— Une séance historique.

— Une séance historique, répéta Paul machinalement. Une demi-heure après, à l'imprimerie, derrière une cloison vitrée qui le séparait du tumulte des rotatives, Paul, sur un coin de table, griffonnait à toute vapeur son papier. Un de ses meilleurs papiers, devait-on lui dire le lendemain. Un chef-d'œuvre d'éloquence et de colère, plein de sombres avertissements. Soudain il s'arrêta à la pensée que tout le monde, ce jour-là, et ce soir-là, et cette nuit-là, n'avait cessé et ne cessait de se demander, en haletant, ce qui allait se passer. Lui n'était préoccupé que de ce qui s'était passé, autrefois, il y avait très longtemps.

— Quel paradoxe ! soupira-t-il en se passant la main sur le front.

Il alluma une cigarette et savoura l'idée d'être un paradoxe. Il était un paradoxe. Puis il secoua cette idée pour reprendre le fil de son article. Son stylo courait. Il effaçait un mot, le remplaçait par un mot plus féroce. Un typo survint et lui tapa légèrement l'épaule :

— C'est prêt ?

— On prend un pot ? lui jeta son camarade, comme, un moment plus tard, il se dirigeait à travers les machines, vers la sortie.

— Non, dépose-moi chez moi et fais comme moi : va te coucher. On est vidé. Moi, du moins, je suis vidé.

Rentré chez lui, affalé sur son divan, il se répéta plusieurs fois qu'il

était vidé. Vidé, pompé, une défroque. S'il avait connu Dominique plus tôt, elle aurait pu lui confier, en amie, qu'elle avait un amant qui était comme ceci et comme cela et qui s'appelait Antoine. Antoine Crozat, aurait-elle précisé, afin qu'il n'y eût aucun doute, car enfin beaucoup d'hommes s'appellent Antoine. Et il aurait été enchanté, il aurait béni l'union de cette femme charmante et de son meilleur ami. Et celui-ci lui aurait raconté, ainsi qu'on fait avec son meilleur ami, comment il avait rencontré cette femme et toutes les circonstances de leur amour. Tandis qu'à présent, il ne pouvait rien lui raconter, Antoine, et lui il ne pouvait l'interroger. Il ne pouvait interroger que Dominique, puisqu'elle restait en vie, le seul être vivant qui sût quelque chose de la maîtresse d'Antoine. Alors elle n'avait qu'à le prendre par la main et le mener vers cette femme, et tous deux, la main dans la main, se pencheraient sur elle, lui demanderaient de tout raconter, comme on extirpe d'une somnambule ses plus secrets aveux. Et la somnambule se met à parler d'une voix plate et mécanique, et l'histoire apparaît, l'histoire se déroule, toute la reconstitution du crime. Mais jamais Dominique ne le ramènerait ainsi vers la somnambule cachée. Cachée, enfouie sous d'impénétrables profondeurs. Il ne saurait jamais rien. Il restait le cocu de la comédie. Eux, ils font l'amour dans son dos. Eux deux, le mort et la putain.

Est-ce que Diane est une putain ? Mais oui, elle aussi, cette vierge farouche, elle est un paradoxe. On l'aperçoit dans les bois, à travers les futaies, blanche, vive, gracieuse. Mais d'où sort-elle ? Qu'a-t-elle fait durant la nuit ? A quelles horribles orgies a-t-elle pris part, au fond de la forêt ? La lune ne reparaît jamais la même, il lui manque toujours un, deux ou trois quartiers, qu'elle a laissés derrière elle au fond de la forêt. Et quand elle est pleine, toute blanche, tout entière, insolente, c'est un leurre. Elle se donne ces airs-là une nuit par mois, par mois lunaire, une nuit de gala. C'est alors qu'on se laisse prendre dans ses rets. Mais hier ? Mais demain ? Demain qui sera un autre hier ? Demain qui est toujours un autre hier, l'hier de l'orgie ? La lune, on la voit toujours le lendemain, et chaque jour de ma vie, pensa Paul, est un lendemain.

— C'était bien, la soirée d'hier ? Tu t'es amusée ? Car il s'était mis à parler lui aussi, à mots entrecoupés, comme la somnambule. Où étais-tu, hier ? Encore là-bas ? Toi, toi, cette même nudité blanche, l'arc de ton abominable sourire, toujours le même pour tout le monde... Moi, je suis vidé, mais toi, tu refleuris sans cesse. Imperturbablement. Toujours la même qu'hier. Et quand je dis : toi, c'est toi qui me réponds avec ta voix d'hier. Avec les râles de plaisir de ta voix d'hier.

Il se retourna sur le côté, plongea sa tête dans les coussins et se mit à se raconter la scène suivante.

C'est il y a très longtemps, du temps qu'il n'avait pas encore rencontré Dominique. Elle est dans un salon de thé avec une amie, un salon de thé plongé dans une moelleuse demi-obscurité. Les deux amies causent de choses et d'autres, comme deux parfaites étourdies. Et puis les voix se

font plus douces, à peine un chuchotement. De temps en temps le rire de Dominique perce. C'est qu'elle dit tout ce qui lui passe par la tête, la chère petite, et ce qui lui passe par la tête est si drôle ! Ce qui lui passe par la tête ? Non, plutôt ce qui est tout à fait au fond le plus reculé de sa tête. Elle dit :

— Vous ne savez pas, ma chère ? Moi, je le sais, on me l'a appris l'autre jour. Des gens très savants. Il paraît qu'il y a longtemps, très longtemps, dans l'Antiquité, mais dans la plus lointaine Antiquité, il y avait un certain jour de l'année où on avait le droit, tout le monde, les maîtres comme les esclaves, les hommes comme les femmes, mais les femmes surtout, oui, les femmes, c'est cela qui est le plus intéressant, n'est-ce pas ? elles avaient le droit, figurez-vous, de faire tout ce dont elles avaient envie, de réaliser pour un jour, pour ce jour-là, ce jour miraculeux, tous les caprices à quoi elles avaient pu penser le reste de l'année, par exemple de faire l'amour avec un homme qu'elles avaient remarqué et qui leur avait plu, un de leurs serviteurs par exemple, un bel homme robuste, une belle brute. C'est extraordinaire, n'est-ce pas ?

— Dominique ! Chère Dominique ! Mais je le crois bien, mon chou, que c'est extraordinaire, ce que vous me racontez là ! Seulement, dites-moi, la fête passée, le lendemain, comment pouvaient-elles reparaître devant leurs maris ? Supposez que vous soyez une de ces femmes...

— Oui, supposons, ma chère. Oui, je suppose, j'ai vingt fois supposé que j'étais une de ces femmes. Mais mon Dieu, le lendemain, quoi, le lendemain ? Puisque c'était une fête, une fête religieuse, puisque c'était permis ! Le lendemain il ne se passe rien. Le lendemain est un jour comme tous les autres jours de l'année. Mon mari n'a rien à me dire, il ne me dit rien. Je dis mon mari, bien sûr, comme je dirais mon amant, enfin, quoi ! l'homme que j'aime officiellement, disons même que j'aime en toute vérité. A qui je le dis et qui me croit. D'ailleurs il m'aime aussi. Eh bien, que voulez-vous que nous nous disions ? Rien. Le jour de fête est passé. On n'en parle plus.

— Mais vous, Dominique chérie, vous y pensez. Vous vous rappelez ce moment de folie, avec la belle brute. Et comment, ce jour-là, libres tous les deux, déchaînés, vous vous êtes jetés à la rencontre l'un de l'autre. Vous y pensez, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que cela fait ? Oh ! vous avez des idées perverses, ma chère.

C'est là que son rire jaillit. L'arc de ses lèvres se détend, la flèche fend l'air comme un cri strident.

***

— Qu'est-ce que tu dis de ma nouvelle toilette ? lui demanda-t-elle comme ils se promenaient au Bois, un matin d'avril. Ce petit ensemble te plaît ? Mon chandail en coton perlé ?

Il regarda le chandail qui la moulait sous le manteau entrouvert, un

manteau de loutre, on était encore en hiver, le manteau allait avec la toque de loutre, mais un peu de printemps s'annonçait dans le chandail rose et aussi la jupe plissée blanche, que rythmait la démarche légère, aux pas pointus, précis.

— C'est charmant, fit-il.

— Ha ha ! fit-elle.

Puis il demanda :

— Comment t'habillais-tu il y a vingt ans ?

— Quand nous nous sommes connus ?

— Non, avant. Avant que tu m'aies connu. Quelle était la mode, après la guerre, vers ces années-là ?...

— Je ne sais pas, moi. Au temps des robes en batik ?

— Oui, ce doit être cela, je me rappelle, c'était le temps du batik...

— Et le temps des grands chapeaux, tu sais ? Les grandes capelines en tulle l'été, en velours l'hiver. C'était très amusant.

— C'était amusant, reprit-il gravement. Les jeunes gens portaient des cannes dans ce temps-là, et des cols à coins cassés.

— Ça aussi, c'était amusant fit-elle en riant. Puis elle lui prit le bras dans un soudain mouvement d'effroi.

— Sais-tu à quoi je pense ?

— Non, je ne le sais pas.

— J'y pense souvent en ce moment. Comment n'y penserait-on pas ? Mais je ne t'en ai pas encore parlé. Qu'est-ce qui t'arrive si nous avons la guerre ? Tu vas être de nouveau mobilisé ?

— Sûrement.

— J'espère bien que tu ne vas pas te croire obligé de jouer au héros. J'ai horreur de ce genre-là.

— Mais comment ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Non, non, le héros, le guerrier, le type viril, tu sais ? très peu pour moi. Ça peut vous intéresser entre hommes, ces choses-là, mais moi...

Elle se pressa contre lui de toute la ligne de son corps, et ils durent ralentir le pas pour marcher ainsi, étroitement serrés l'un contre l'autre.

— Je ne veux pas que tu partes, murmura-t-elle. Non, je ne veux pas ! reprit-elle avec un air de petite bête fauve à qui l'on veut enlever sa proie ou son enfant. Puis de nouveau tout bas et plaintivement :

— Je veux que tu restes. Mon bonheur, c'est d'être avec toi, je suis toi. Est-ce qu'une femme t'a jamais parlé ainsi ?

— Et as-tu jamais parlé ainsi à un autre homme ?

— Aucun. Mais qu'est-ce que cela fait ? Une seule chose compte, c'est qu'en ce moment moi qui suis moi, je te parle ainsi à toi qui es toi. O mon chéri ! acheva-t-elle dans un étranglement, et des larmes lui montèrent aux yeux.

Il s'arrêta pour fixer un petit arbre ramassé, tortueux, au milieu d'une pelouse. Pourquoi cet arbre souffrait-il ? Contre quoi s'efforçait-il ?

— On devrait l'abattre, observa Dominique, qui avait suivi le regard de Paul.

— Oh ! non, protesta Paul. Mais tu as peut-être raison. Il ferait bien dans la campagne, en Provence, en Normandie, pas au Bois.

Il pensa qu'en effet on ne devrait rencontrer au Bois que des images de luxe et de félicité et demanda :

— Tu as passé ton enfance à Paris, n'est-ce pas ?

— Mais oui, je suis née à Paris, tu le sais bien. Toi, chéri, tu es un petit provincial.

— Oui, mais je suis venu très tôt à Paris ; mon père y a fini sa carrière, y a pris sa retraite et y est mort. S'il me reste des souvenirs de province, c'est surtout à cause de ceux que me racontait ma Petite Vieille, des cancans des villes où ils avaient vécu, des niaiseries. C'était ce qu'on appelle la belle époque, une époque vraiment provinciale. Je suis sûr que ton Paris était aussi provincial et aussi niais.

— Tu crois que Paris aussi était niais ?

— Je le crois. C'est l'époque qui voulait ça. Quelle sorte de petite fille étais-tu ? Avais-tu des rubans ? Jouais-tu aux grâces ? Lisais-tu les *Malheurs de Sophie ?* Tu devais être extrêmement innocente.

— Pas tant que ça ! avoua-t-elle avec un petit sourire guilleret. De vieux messieurs nous attendaient à la sortie du lycée Molière et cela m'émoustillait. J'en étais très fière.

Son sourire s'acheva en un franc éclat de rire. Lui aussi se prit à rire, plus modérément. L'âge d'or, dans son cœur, tournait au jaune, couleur de bile. Autour d'eux, cependant, des feuilles naissaient aux branchages grêles. L'air était vif. Il rêva encore quelques secondes aux souvenirs tellement insignifiants dont était chargée la Petite Vieille et que son radotage lui avait religieusement transmis.

— A quoi penses-tu ? fit Dominique en lui pressant la main. Puis elle murmura :

— Je suis heureuse.

Paul n'avait jamais éprouvé la tentation d'imaginer comment les choses pouvaient se passer entre Dominique et cet industriel picard dont elle lui avait parlé comme l'un de ses amants d'autrefois. L'homme, il se le représentait aisément, un homme aux épaules carrées, aux bajoues bien prises dans le faux-col, au mince sourire aurifère. Il s'en faisait le portrait, s'en répétait les maximes et les bons mots. Ce personnage ne lui portait aucun ombrage. Il était ridicule et Dominique, au fond d'elle-même, avait dû toujours le trouver ridicule, et se trouver elle-même ridicule d'avoir pu, si peu que ce fût, s'en laisser imposer par un pareil fantoche. Si elle était tombée dans ses bras, cela avait été assurément comme, sur la scène, une femme qui est elle-même un fantoche, une actrice des Boulevards jouant une pièce des Boulevards, une femme habillée dans les toilettes de ce temps-là, une femme démodée et qui, par conséquent, n'existe plus. Mais avec Antoine...

Quand elle était tombée dans les bras d'Antoine, elle était, hors toutes les modes, cette même femme qui marchait à présent à ses côtés, et lui, il savait, il savait tout, il connaissait cette soudaine pâleur, cette palpitation des narines annonçant la lointaine, surprenante montée du plaisir, et puis, tout d'un coup, cette bouche crispée. A présent ils marchaient, l'un contre l'autre, dans une allée solitaire, ils ralentissaient encore leurs pas, car ils se serraient encore davantage l'un contre l'autre, ils allaient s'arrêter, défaillir... Il pensa qu'elle traînait ainsi une pierre. Depuis longtemps il se plaisait à se sentir métamorphosé en pierre, un énorme monolithe, informe, où rien n'est dessiné, pas une pensée, si, une pensée, une seule, obsédante, fixée sur quelque chose qui s'est passé autrefois, sur un souvenir, non pas de la pierre, mais d'autrui, et bizarrement devenu le souvenir de la pierre, comme si les pierres pouvaient être douées de mémoire. Ma foi ! s'écria-t-il en lui-même, c'est ce qu'on appelle des monuments commémoratifs, et il s'admira pour cette ingénieuse saillie.

— Pourquoi souris-tu ? lui demanda Dominique d'une voix humble. Tu as l'air, soudain, de t'amuser beaucoup et je veux savoir. Je veux tout savoir !

— Moi aussi, répondit Paul, je veux tout savoir.

Il ajouta :

— Mais c'est une bien étrange ambition.

Une bien étrange ambition en effet. Pourtant il doit y avoir un passage, un pont. Les voies de la femme sont à elles. Mais même dans l'instant présent, prodigieusement présent où Paul possède la femme qu'il aime, dans l'instant où il sait ce qu'elle pense, quelque chose tout de même lui échappe, car enfin, lui et elle, ils ne ressentent pas le même plaisir. C'est scientifique, ça, parbleu ! De nouveau il eut un sourire, pâle reflet du colossal ricanement intérieur qui le déchirait.

— Chéri, reprit-elle, j'aime tes pensées. Jusqu'aux plus secrètes. Tu sais, quand il m'arrive de passer sous les fenêtres de ton journal, je me sens toute attendrie, fondue de tendresse. Mais je te l'ai raconté vingt fois. C'est quelque chose d'extraordinaire, ce que je ressens à ce moment-là, cela vient du tréfonds de moi, cela me prend à la gorge. Tu sais...

— Quoi ? Qu'est-ce que je sais encore ? Dis-moi, chérie, oui, dis-moi.

— Eh bien, tu sais, lorsqu'il m'arrivait de me disputer avec toi sur une de ces bêtises de la politique, tu te rappelles ? eh bien, c'était pour rire. Mais oui, je me rends compte maintenant que c'était pour rire.

— Tu me dis cela maintenant, mais est-ce tout à fait exact ? Je te choquais tout de même. Tout de même nous n'étions pas d'accord.

— Nous avons toujours été d'accord, mon chéri.

— On ne peut tout de même pas dire que tu penses mes pensées, toutes mes pensées.

— Je ne sais pas si on peut dire que je les pense, mais on peut dire que je les aime. C'est cela que je peux dire et que je t'ai dit. Le détail, le

contenu de tes pensées, bien sûr, je ne le partage pas, ou si tu veux, je ne le comprends pas, je ne le connais pas. Mais ce n'est pas cela qui importe. Ce qui importe, chéri, c'est que je sois, comment dirais-tu? identifiée à toi. Si tu étais infirme, ou crétin, ou criminel, je t'aimerais autant. A plus forte raison si tu as toutes les vertus. Et tu les as. Tu es quelqu'un de très bien, tout le monde le sait, tout le monde le dit, moi la première. Mais ce n'est pas parce que tu es quelqu'un de très bien et que tu as toutes les vertus que je t'aime. C'est bon, j'aime quelqu'un qui a toutes les vertus, mais ce n'est pas à cause de ses vertus, c'est à cause de lui. Ou si j'aime les vertus de cet homme, c'est parce que ce sont les siennes. Oh ! toi, bien sûr, poursuivit-elle en riant un peu, tu voudrais être loué, admiré, tu voudrais que je te donne une bonne note, la meilleure note, le prix d'excellence ! Eh bien, je te le donne. Tu voudrais que je dise que tu es le meilleur. Eh bien, je te le dis. Mais tout cela n'est rien. Tu es le meilleur, soit, mais qu'est-ce que cela peut nous faire ? Non, mon chéri, tu n'es pas le meilleur : tu es celui que j'aime.

Il la regarda d'un regard vide. Elle reprit :

— Comme c'est bête, les hommes ! Tu voudrais être aimé pour toi. Mais tu es aimé pour toi ! Seulement, pas pour les idées que tu te fais sur toi, tes idées d'homme. Ecoute-moi : un chien aime son maître, n'est-ce pas ? Que ce maître soit un clochard ou un membre de l'Institut, un milliardaire, un assassin, un grand sculpteur, ce que tu voudras, ça lui est égal à ce chien. Il aime son maître ; c'est tout ! Je suis très animale, tu sais. Une femme, c'est un animal. Vous dites toujours cela, les hommes, mais sans comprendre ce que vous dites. Tu m'entends ? cria-t-elle soudain. Paul, où es-tu ? Oui, tes pensées, quelles qu'elles soient, tes soucis, tes tracas, je les aime. Ta fuite même, j'y suis avec toi. Cette façon que tu as de m'échapper, cela pourrait m'agacer et je pourrais te taquiner ou me plaindre, mais non, vois-tu, je t'aime, même quand tu m'échappes et que tu n'es plus, mais plus du tout avec moi.

Ils avaient quitté le chemin et s'étaient enfoncés sous les arbres. Il n'y avait personne, on ne distinguait que la vague rumeur des autos. Ils demeurèrent un moment immobiles et elle se mit à sangloter.

— Paul ! s'exclama-t-elle. Paul, mon chéri, où es-tu ? Mais où es-tu donc ? Oh ! tu vois, je t'ai dit une fois que quand il m'arrivait de pleurer c'était terrible, tu me l'as reproché, tu t'es moqué de moi, tu te moques toujours de moi et tu t'en vas, tu t'en vas, et je reste là et je te garde, moi, je te garde même quand tu n'es plus là ! Oh ! je ne sais plus ce que je dis, mais je t'aime horriblement ! Jamais, non, jamais...

— Quoi, jamais ? Voyons, Dominique, ma chérie, calme-toi, il peut venir des gens.

— Ils peuvent venir ! cria-t-elle. Qu'ils viennent ! Qu'ils viennent tous !

— Mais je t'en prie, ne crie pas. On va croire...

Son visage était inondé de pleurs, convulsé. Elle s'accrochait désespérement à Paul. Il pensa que l'hystérie est l'arme suprême des femmes. Elle leur permet, non seulement de duper les autres, mais de se duper elles-mêmes. Les hommes, quand ils mentent, savent qu'ils mentent. C'est très lucidement qu'ils jouent la comédie, même jusqu'au degré des larmes, des serments, des aveux, des protestations, des invectives, de l'extrême sincérité, la plus nue, la plus impudique. Les femmes quand elles en arrivent là, elles ne savent plus que c'est une comédie et en deviennent elles-mêmes le jouet. Du moins c'est là ce que pensa Paul et cette pensée lui procura une orgueilleuse satisfaction.

⁂

Quelques jours plus tard, il rencontra Dominique à l'inauguration de nouvelles salles au musée Guimet. Ils s'étaient toujours plu à ces brèves occasions de s'apercevoir parmi les gens, de s'y confirmer par un regard la promesse du prochain rendez-vous, plus intime et plus délectable. Dominique était dans une compagnie de jeunes femmes bruyantes et dissipées. Cependant que le gros des invités visitait les nouvelles salles, Paul emmena la petite troupe voir là-haut les vitrines d'Antinoé, la momie de Thaïs.

— Comment ? Vous n'aviez jamais vu ça ?

— Mais non, je ne savais pas ! Mais quelle horreur ! Mais c'est ça, Thaïs ?

— Cette femme a été passionnément aimée, n'est-ce pas ? fit Dominique en fixant sur Paul un regard de feu.

— Chère amie, répondit Paul, elle a dû être surtout aimée par l'archéologue qui l'a découverte. A mesure qu'il poussait ses fouilles, sa passion devait croître, et elle a atteint au comble de l'extase quand enfin Thaïs est apparue.

— Quelle horreur ! reprirent les amies.

Et l'une d'elles, la plus agitée :

— Voilà un métier que je détesterais, oui, celui d'archéologue. Rien que l'idée de descendre sous terre, dans ces caveaux, dans tout ce noir, dans toute cette profondeur qui vous écrase, ah ! cela me donne la chair de poule. Moi, j'ai un cauchemar qui revient toujours. C'est que je suis enterrée vivante. Je me réveille en poussant des cris et mon mari me croit devenue folle.

Au sortir du musée, sur le trottoir, Paul serra la main de toutes les dames, un peu plus fort celle de Dominique et sauta dans sa deux-places. Ces petites entrevues mondaines avec Dominique lui laissaient toujours une impression désagréable. Il rêva à cette princesse momifiée qu'il venait d'entrevoir en même temps et qui, dans le flot des fêtes, devait paraître somptueuse, rayonnante de chair et de bijoux, jetant partout des regards étincelants et des éclats de rire, toute chaude

encore du plaisir qu'elle venait de donner à son dernier amant et dont elle gardait en elle le secret. Exultant secret d'une exaspérante princesse. Cette volée de gracieuses pécores avait bien raison : quelle horreur !

C'est à cette époque que Paul noua une intrigue avec une jeune veuve, fort lubrique et à qui le veuvage pesait. Cette lubricité fut communicative et Paul s'étonna lui-même de l'ardent plaisir qu'il éprouva à découvrir ce beau corps inconnu et à s'en rassasier. Sur le moment il ne pensa plus à rien d'autre, et il en fut de même à leurs suivants déduits. Mais alors ? Les fureurs que lui inspirait Dominique ne s'adressaient donc pas au corps de Dominique ? Ce n'était donc pas le corps de Dominique qu'il s'acharnait à posséder ? Non, assurément, mais bien un autre corps que lui cachait le corps de Dominique, le corps qui s'était donné à Antoine. C'est du corps de la maîtresse d'Antoine qu'il était amoureux, et non du corps de sa maîtresse actuelle, à lui, Paul. Paul était actuellement un homme qui va son train, aussi sensible aux charmes de cette femme-ci que de cette femme-là, et pourquoi pas cette femme-ci plutôt que cette femme-là ? Et tiens, voilà une jeune veuve qui passe, une aventure qui se présente et qui vaut bien une autre aventure. Il n'y a qu'à la saisir au passage et en tirer les plus délicieuses voluptés. Là est la sagesse. Comme c'est simple ! Comme c'est naturel !

Conséquence : Dominique aussi pourrait le tromper, elle aussi pourrait céder à une occasion, à un caprice, et cela le laisserait tout aussi indifférent, cela ne lui ferait pas de mal du tout. Il fit l'effort de se représenter sous les formes les plus précises cette éventualité. Eh bien, non, cette représentation ne le choquait nullement. Dominique et lui flottaient dans de libres sphères, contents de se connaître, de se rencontrer, de faire l'amour ensemble, et puis de repartir pour quelque autre hasard. Il n'était pas jaloux de Dominique. Il n'aimait pas Dominique, Dominique ne l'aimait pas... Non, pardon, elle l'aimait, à son ordinaire, voire de plus en plus, mais comme une gentille cervelle d'oiseau volage peut aimer, et qu'importe ? Vive le plaisir !

Il roulait ces observations et ces raisonnements dans sa tête en se promenant, seul cette fois, dans ces mêmes allées du Bois. C'était un autre matin de la même saison. Rien ne le pressait ce matin-là, il avait résolu de se dégourdir les jambes et de passer une heure avec lui-même, histoire de s'y retrouver un peu, histoire de s'expliquer un peu avec ce personnage trouble et encombrant qu'il traînait en sa compagnie depuis tant d'années confuses.

Il faisait un même temps gris, avec, dans l'air une douce moiteur tiède qui ressemblait à de la tristesse. La tristesse de l'air. Mais il n'avait nulle envie de partager la tristesse de l'air. A chacun sa tristesse. La sienne était de constater qu'il était disponible à l'égard de tout amour qui pouvait se présenter, capable d'éprouver la volupté et de la procurer, de goûter l'agrément qu'il y a à rencontrer des femmes, à les séduire ou à en être séduit, tout cela sans embarras aucun, ni inquiétude

ni gêne d'aucune espèce, mais en demeurant ensuite aussi allègre que devant, et pourtant... Pourtant la poignante obsession était toujours là, d'un corps, d'une femme, d'un amour, l'idée fixe d'un amour mais de quel corps, de quelle femme, de quel amour ? Dominique, Dominique... Dominique perdue dans son passé, Dominique inaccessible.

L'expérience avait été concluante. Cette petite aventure soudaine, et qui s'était révélée voluptueuse à souhait, brûlante, merveilleuse, qui avait comblé ses sens et son cœur ne l'avait pas délivré. Une femme charmante, ma foi, et qui lui avait donné cette heure, précieuse entre toutes, où l'homme savoure les premiers gestes d'une femme dans l'amour, ses premiers mots d'amour, les traits nouveaux de son visage, s'introduit dans le secret de son appartement, de sa chambre, dans la familiarité de ses meubles et l'usage de son cabinet de toilette. De quoi faire oublier tout le reste. Cette heure essentiellement présente abolit tout autre présent, sa béatitude est l'éternité même. Mais cette éternité n'avait pu lui faire oublier le passé qu'il cherchait. Un monsieur accablé de chagrin peut manger une excellente côtelette et jouir de son excellence, mais cette impression est d'un tout autre ressort que son chagrin et ne l'entame pas. Telles étaient les comparaisons auxquelles recourait la pensée de Paul pour mieux se faire entendre et mettre quelque ordre en elle au cours de cette promenade printanière. La conclusion était que rien n'avait changé, que rien ne changerait jamais et que, dès qu'il reverrait Dominique, il recommencerait son frénétique assaut contre celle qui, en Dominique, s'était donnée, autrefois, à un autre.

Il rentra dans Paris, revint chez lui où Dominique reparut, haletante et radieuse, pour un déjeuner au restaurant, et il se reprit à souffrir le martyre.

⁂

A force de séances historiques à la Chambre et d'événements historiques dans le monde, on en vint à la catastrophe. Elle saisit le sergent-fourrier Paul dans une quelconque sous-préfecture du Bourbonnais à laquelle il n'avait jamais pensé et où il se trouvait pour la première fois de sa vie, seul, ayant perdu son unité, — où diable avaient pu passer le lieutenant Martin, le caporal Brocard, et le capitaine, et Lagrosillière, et Ustachy, et Vanderbom ? Dans ce trou de vingt-cinq mille habitants se pressait un million d'êtres humains comme un typhon dans le goulot d'un entonnoir. Chacun, et Paul comme chacun, s'efforçait d'atteindre un bâtiment plus haut que les autres, par dessus la houle des têtes, et où l'on distribuait des visas de démobilisation, une place pour la nuit au foyer des réfugiés ou chez l'habitant, des bons d'essence, un papier, un prodigieux papier quelconque, si ce n'est un paquet de gris ou un litron de rouge. Quelque autre fin à poursuivre, dans ce tohubohu de sardines tenues pressées les unes contre les autres, c'était de faucher une auto, civile ou militaire, pour s'en aller n'importe où, mais

ailleurs. Des klaxons s'époumonaient parmi les clameurs, les remous se brisaient contre des camions de déménagement, des charrettes de fourrage, des voitures d'enfant chargées de cages à serins, de T.S.F. et de dessus de cheminée. Les mères avaient perdu leur marmaille, les paysans leurs vaches, les médecins aliénistes leurs pensionnaires, échappés de l'asile qu'ils avaient été les premiers à abandonner la veille, dans la panique universelle. Des soldats qui avaient laissé dans le fossé de la route leurs fusils, leurs mitraillettes, tout le bazar, jetaient en l'air calot, ceinturon, ce qui leur restait, en criant : « C'est la quille ! » Eux aussi, ils en avaient leur claque, de l'Histoire.

Une splendide fin de journée d'été emplissait le ciel, par-dessus les toits et les girouettes de ces sacro-saints bâtiments, école ou hôtel de ville, dont il eût fallu atteindre le perron. Il faisait très chaud. C'était l'heure où, dans le désertique silence de la vie provinciale ordinaire, les bonnes gens, sur le pas de leur porte, déclarent : « Quelle belle soirée ! » De quel ton, avec son timbre goulu et voilé, lui-même pareil à un crépuscule d'été, la voix de Dominique aurait dit cela ! « Quelle belle soirée ! » Elle aurait dit cela en filant en avant, comme une auto s'enfuit, laissant le crépuscule derrière elle. Le crépuscule est toujours derrière, son flamboiement est derrière, on ne se retourne pas, mais il est là, derrière, tel une blessure poignante. Mais pour le moment il s'agissait bien de la voix de Dominique ! Paul était en plein dans le crépuscule, comme dans une fournaise. Impossible d'en sortir. Or il fallait en sortir. Si, du moins, Paul avait eu la chance de rester avec ceux qui s'étaient laissé faire aux pattes par les Fridolins, il n'aurait plus ce souci, ce désespéré souci. Il n'aurait qu'à suivre le troupeau, il serait tranquille. Au contraire, il se voyait contraint d'user du système D et de donner des coups de tête pour trouver une issue dans un gâchis de métal dont les issues étaient hermétiquement bouchées et où le système D ne pouvait rien.

Le plus monstrueux chaos, il semble impossible qu'il puisse jamais rentrer dans un compromis quelconque. La plus échevelée tempête, qu'elle puisse s'apaiser, redevenir la mer où les jolis bateaux suivent leur course, selon l'horaire prévu. Tout a été déglingué et puis tout se recompose. C'était la fin du monde et il n'y a pas de fin du monde. Paul, qui avait perdu son unité, se mit à chercher son journal, ne le trouva point puisque son journal avait été supprimé, erra dans les couloirs de Vichy et, grâce aux bons offices d'un camarade d'un journal adverse, obtint une place dans les bureaux des groupements de jeunesse du Maréchal et gagna beaucoup d'argent dans la pratique du marché noir. Un gang concurrent, qui était en cheville avec la police économique, le fit mettre en prison. N'était-ce point la paix que, dans un instant d'effroyable bouleversement, il avait tant désirée ? Durant quelques mois, ballotté de taule en taule, il se sentit très heureux. Mais les mois avaient passé, et bien des événements avec eux, les Allemands avaient franchi la ligne et, désormais, se mêlaient des affaires de la zone Sud. Paul

finit par se trouver dans un lot de prisonniers de toute catégorie, gaullistes, juifs, droits communs, communistes, sur lequel les Allemands avaient mis la main et qu'ils envoyèrent en déportation. Il eut la veine de ne pas être flanqué dans un camp et de travailler en usine, quelque part en Wurtemberg. Cela lui permit, à la libération, d'être accueilli triomphalement en France en qualité de résistant.

Oui, c'est extraordinaire comme les pires dérangements s'arrangent. C'est incroyable. Rien n'est définitif : tel est le secret de l'Histoire. On croit en avoir fini avec elle, mais sous le couperet elle vous cligne de l'œil et voilà qu'elle recommence ses histoires. A preuve aussi le sénateur Constant Métivet. Le sénateur Constant Métivet, il avait, à Bordeaux, gaillardement voté la déchéance de la République. Vichy lui proposa un poste à son choix, une ambassade, une préfecture. Sa femme, toujours pétulante, le pressa d'accepter. Un peu remis de ses émotions et rendu à la prudence, il ne l'écouta point. D'ailleurs il ne l'avait jamais écoutée. Il rentra dans son fief, du côté de Grenoble, et s'y tint coi. Durant les derniers mois de l'occupation, il eut assez d'esprit pour cacher des juifs dans le grenier de son château et se faire nommer président du Comité de Libération de sa commune. La victoire venue, il renonça à la carrière parlementaire et créa un journal qui devint vite un important organe régional, plus important que celui de Lyon, de Marseille ou de Toulouse.

Après que chacun des naufragés du grand naufrage a retrouvé sa place, il s'agit pour chacun de retrouver son enfer. De tous les biens qu'il a perdus, c'est celui-là le plus cher. L'homme ne vit pas seulement de pain du corps, il lui faut aussi le pain de l'âme. Paul n'eut de cesse qu'il ne retrouvât Dominique. Dès qu'il sut ce qui en était d'elle et de son mari, il écrivit à ce dernier et en reçut un télégramme le pressant de venir le voir. Il courut à Grenoble, franchit les portes du grand journal. M. Constant Métivet, derrière son bureau directorial, le buste digne, sa courte barbe blanche soigneusement peignée, faisait vraiment figure de Nestor de la Quatrième. Il ne perdait sa superbe que quand il montait en voiture ou en descendait, opération qu'il ne pouvait accomplir sans secours. Il accueillit Paul avec d'affectueuses démonstrations et lui offrit d'emblée le poste de rédacteur en chef de son canard, provisoirement occupé par un vieux bonhomme de rencontre, pas très dynamique et auquel il assurerait une honorable retraite. Paul était l'homme dont il avait besoin.

— Mon cher ami, lui expliqua-t-il, on m'a réquisitionné à Grenoble une charmante petite maison que je compte définitivement acquérir. On vous trouvera aussi un logement en ville. Ma femme ne quitte pas le château. Vous aussi, vous ferez, comme moi, la navette entre Grenoble et le château. Considérez celui-ci, désormais, comme votre maison. Quant à ma voiture et son chauffeur, ils sont à votre disposition. J'ai de l'essence à gogo. Où sont vos bagages ? Avez-vous des affaires à régler à

Paris ? Prenez tout le temps qui sera nécessaire à votre installation. Je vais vous faire un chèque que je vous prie de ne pas compter comme une avance sur vos appointements. Non, non, ceci est en dehors. Je suis retenu à Grenoble jusqu'au week-end, mais en attendant vous pouvez aller saluer ma femme et vous reposer deux ou trois jours au château. Je lui téléphone tout de suite pour lui annoncer votre visite. Quelle bonne surprise pour elle !

Surprise relative, pensa Paul, car derrière toute cette trame il sentait Dominique, ingénieuse et triomphante. Il serra les mains de l'honorable Métivet et se confondit en remerciements. La vie la plus heureuse du monde s'ouvrait à lui. Le lendemain même, en fin de matinée, il descendait de voiture devant la grille du château.

On était en avril. Dominique, impatiente, piaffait dans les allées de son parc au feuillage renaissant. Ils se contemplèrent un moment sans rien dire, les mains tendues. Ce qu'il vit tout de suite, ce furent les yeux verts de Dominique et leur petit plissement familier. Puis il s'aperçut qu'elle avait pris un peu d'embonpoint, et que ses cheveux à présent teints en noir durcissaient les traits de son visage. Il y avait de la lassitude, du laisser aller, une sorte de fléchissement dans son attitude. Mais il reconnut son sourire aigu sous les lèvres avides, et à ses premiers mots, sa voix pleine, légèrement voilée. Il regarda, tout autour, ce parc où s'écouleraient désormais leurs promenades et leurs dialogues.

— Mon chéri ! Te voilà ! C'est toi, toi qui as tant souffert. Comme tu as dû souffrir, mon pauvre petit chéri ! Tu me raconteras tes aventures, ce sera délicieux.

— Tu as pensé à moi ?

— Grand fou ! Si j'ai pensé à toi ! Ah ! tu es toujours mon grand fou. Je te retrouve. Nous n'allons plus nous quitter. Jamais, jamais.

Après les premières effusions, incohérentes, passionnées, il lui demanda brusquement :

— Dis-moi, Dominique, et Antoine ? Tu as pensé à Antoine ?

Elle éclata d'un rire furieux.

— Grand fou ! Tu te préoccupes de ça ? Ah ! vraiment je te retrouve. Tu n'as pas changé. Et moi, ai-je changé ?

— Tu es toujours ma Dominique adorée. Et je vais recommencer à t'adorer. Je n'ai jamais cessé de t'adorer. Là-bas, en Allemagne, je t'adorais. Mais dis-moi enfin, Antoine ? Qui était Antoine ? Nous n'en parlerons plus jamais, je te le jure. Mais en ce moment où nous nous retrouvons, où nous retrouvons notre bonheur, où nous sommes à la veille d'une vie plus belle encore que toute celle que nous avons vécue, je veux savoir.

— Mais enfin, mon chéri, mon amour, qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je veux savoir qui était Antoine. Comment le vois-tu ? Comment le voyais-tu ? Drôle, tu m'as dit, drôle, amusant.

— Léger.

— Tu dis : léger ?

— Je ne sais pas, je dis ça... Je parle parce que tu veux que je parle. Tu demandes... Alors, je réponds...

Le corps d'Antoine gisait à leurs pieds, tombé du ciel, déchiqueté, carbonisé, méconnaissable. Et elle, elle devait parler. Il la fixait, interdite, chancelante, pareille à une Sibylle. Il palpitait d'angoisse devant la révélation qui allait sortir de sa bouche.

— Tu as dit : léger, reprit-il. Léger... Oui, ce doit être cela. Tu veux dire qu'il passait sur les choses sans s'arrêter.

Elle avait pris l'air tout ensemble rétif et résigné d'une écolière qu'on interroge et parlait à présent d'une voix atone. Il continua :

— Sans s'arrêter. Si vite qu'il ne les voyait plus.

— Mais il les avait vues.

— Tu as peut-être raison. C'est plutôt cela. Il les avait très bien vues, très exactement, très réellement et c'est pourquoi il n'avait plus besoin de les voir. Il les avait si bien vues qu'elles disparaissaient comme s'il ne les avait pas vues. Et lui, il était déjà passé. Il passait.

— Eh bien oui, fit-elle du même accent sourd, la tête baissée, les yeux au sol, la taille affaissée. Eh bien oui, il passait.

— Il s'en foutait ?

— Eperdument.

— Il se foutait de tout. De toi aussi ?

— Sans doute.

— Et de moi ?

— Peut-être.

Il y eut un grand silence. Elle sembla s'éveiller de son hypnose, secoua la tête, se redressa. Puis elle murmura tristement :

— Mon amour, je te retrouve après cette séparation qui a été pleine de choses atroces, et je te donne tout, je te donne ce beau parc où je n'ai cessé de penser à toi, où nous allons nous aimer, je te donne toutes les années qui nous restent à vivre. Tu vas voir ces allées, la maison, je te ferai visiter. Là-bas, sur le côté, on ne peut la voir d'ici, il y a une magnifique terrasse. Je t'attendais, te voilà, je te donne tout, je te rends tout, je suis de nouveau toute à toi. Et toi, tu te mets à me parler de ces idioties passées, qui n'existent plus, qui n'ont jamais existé.

A un pareil discours, un autre homme aurait dû tomber à genoux. Paul se contenta de jeter sur les cheveux de Dominique un regard d'une cruauté inouïe. Puis il reporta les yeux sur les arbres pleins d'un frivole pépiement d'oiseaux et soupira. De nouveau il fixa les cheveux noirs, le menton un peu empâté, l'arc des lèvres qui ne souriait plus, mais s'abaissait, amèrement vaincu. Cette femme était une autre femme, non plus la femme qu'Antoine avait connue et possédée. Cette pensée lui rendit quelque courage et il sourit.

— Pourquoi souris-tu ?

— Parce que je suis content. Ne t'occupe pas de mes pensées. Elles vont,

elles viennent, on n'y peut rien. Quelquefois elles sont mauvaises, et d'autres fois couleur de rose. Elles s'accrochent à ce qu'elles peuvent rencontrer, et puis elles retombent. Bah ! Les hommes sont si bêtes ! Tu me le disais souvent.

— Je te le dirai sans doute encore.

— Tu me diras ce que tu m'as toujours dit. On n'invente rien en amour. Vrai, je suis un grand fou.

— Mon grand fou !

— Tais-toi.

Il la prit dans ses bras et ils s'étreignirent passionnément. Puis il lui donna un long baiser où leurs dents se choquèrent et qui scellait tous les admirables malentendus qui font l'animation et la perpétuité du couple humain.

JEAN CASSOU

CHRONIQUE DES LIVRES

FRANCIS POULENC MUSICIEN FRANÇAIS

par Henri Hell *(Éd. Plon)*

Voici un beau livre et très efficace, en ce sens qu'il nous montre un Poulenc si vivant, qu'il évoque à nos yeux toute la période de notre jeunesse entre deux guerres. C'est aussi un livre simple qui dit les choses comme elles sont, sans formules pédagogiques ni brouillards métaphysiques tels que les aiment nos jeunes esthètes. Ceci, sans nuire au sérieux du sujet, car il nous apprend beaucoup de choses sur la musique de Poulenc. Henri Hell suit le compositeur depuis sa prime jeunesse, insistant sur les « rencontres » qui l'ont marqué : Ricardo Vinès tout d'abord, puis Auric et Milhaud qui lui ouvrirent le Paradis des « Six » avant que Satie ne soit convaincu de ses dons, puis enfin conquis. L'œuvre est suivie chronologiquement et je mentionnerai la première : *La Rapsodie Nègre* (dont j'eus la joie d'être la première interprète violoniste) et donnée au Vieux-Colombier alors que Jane Bathori en était l'animatrice. Nous suivons Poulenc dans ses voyages, nous découvrons sa propension à la poésie qui lui fit rechercher Apollinaire et Paul Eluard comme poètes de ses meilleures mélodies. Outre l'analyse de toutes ses œuvres, le chapitre le plus passionnant est celui des mélodies, l'empire de Poulenc, Henri Hell y donnant de larges extraits de son *Journal de mes mélodies*.

Les ballets, les opéras sont analysés comme la musique de chambre et la musique chorale, celle-ci dévoilant un Poulenc grandi aux yeux de ceux qui le considèrent comme un musicien simplement charmant.

Un portrait de l'homme termine l'ouvrage, agrémenté d'une page de Colette. Ce livre est enrichissant autant que séduisant, véritable bréviaire pour les admirateurs de Poulenc et manuel instuctif pour ceux qui ne le connaissent pas encore; livre où la ferveur admirative de Henri Hell n'entame jamais sa lucidité artistique.

H. JOURDAN-MORHANGE

(Suite de la chronique des livres page 129.)

ORLÉANISME

ET

LÉGITIMITÉ

par Paul Parant

Il est peu de princes dont la destinée ait été aussi tragiquement et diversement agitée que celle de Louis-Philippe d'Orléans ; il n'en est guère qui aient su opposer aux événements une sagesse, un bon sens, un courage aussi constants. Les accusations passionnées dont il a été l'objet au siècle dernier avaient quelque peu dénaturé sa véritable figure pour ne laisser subsister qu'une caricature dérisoire. De nos jours, la plupart des historiens lui ont rendu justice.

Que d'hommes et que de pays il avait vus depuis la Révolution ! Colonel de dragons à dix-huit ans, puis lieutenant général en 1792, il avait participé aux combats de Valmy et de Jemmapes. La défection de Dumouriez après la défaite de Neerwinden (18 mars 1793) avait fait de lui un suspect et bientôt un proscrit. Le 4 avril 1793, il quittait l'armée et gagnait l'étranger, d'où il ne devait revenir qu'en 1814. Sa situation était bien pire que celle de la plupart des émigrés, car il était odieux aux royalistes qui voyaient en lui le fils du régicide Philippe-Égalité autant qu'aux républicains qui le considéraient comme traître à la Révolution. En Suisse, sous un faux nom, il donne pour vivre des leçons de mathématiques (ce fut là qu'il apprit la mort de son père, guillotiné le 6 novembre). Il se rend en Allemagne, en Scandinavie jusqu'au Cap Nord, puis il passe avec ses frères aux États-Unis où il reste quatre ans, de 1796 à 1800.

Rentré en Angleterre, il va voir le comte d'Artois et lui exprime des regrets pour ses erreurs passées, mais, comme dit Mallet du Pan « avec la noblesse qu'il fallait ». Il écrit à Louis XVIII, alors à Mittau, pour lui offrir « le tribut d'hommage de son inviolable fidélité ». En 1804, il adhère, avec tous les princes de la Maison de France, à la protestation de leur chef contre l'établissement de l'Empire et négocie l'installation en Angleterre du Roi errant. En 1807, il perd l'aîné de ses frères le duc de Montpensier, puis en 1808 le cadet, le comte de Beaujolais. En Sicile,

— Ci-dessus portrait de Louis-Philippe. (Cliché Viollet.)

en 1809, il épouse Marie-Amélie, fille du roi Ferdinand IV et de Marie-Caroline. Pendant tout l'Empire, il attend la défaite de Napoléon. Appelé par la Régence d'Espagne à lutter contre l'armée impériale en 1810, il débarque en Catalogne, mais, faute de troupes à commander, il ne tarde pas à rentrer à Palerme où sa femme vient de lui donner un fils : Ferdinand-Philippe, duc de Chartres.

Le 23 avril 1814, un vaisseau anglais arrive en Sicile, porteur de la nouvelle de la chute de Napoléon et du rétablissement des Bourbons. Le duc d'Orléans s'embarque pour Marseille et arrive le 16 mai à Paris où Louis XVIII l'accueille avec cordialité. Enfin, le 22 septembre, le prince allait chercher à Palerme et ramenait à Paris sa femme et ses trois enfants. Le quatrième naissait au Palais-Royal le 25 octobre 1814 et recevait le titre de duc de Nemours. Le lendemain, dans la chapelle des Tuileries, le roi et la duchesse d'Angoulême tenaient le nouveau-né sur les fonts baptismaux. L'union de la famille semblait à jamais rétablie. Mais il est parfois encore plus difficile d'oublier que d'apprendre et il y a d'amers souvenirs qu'il ne suffit pas toujours de vouloir effacer.

***

Louis-Philippe sous la Restauration.

La Restauration de la Maison de France, en 1814, semblait avoir rétabli l'ordre traditionnel ; mais l'opposition, encore que condamnée à une certaine clandestinité, n'en continuait pas moins à exister. Les souvenirs de la Révolution, la gloire militaire de l'Empire, les maladresses et les imprudences de langage des émigrés rentrés, entretenaient un malaise confus, que la sagesse de Louis XVIII ne parvenait pas à dissiper.

Pendant les Cent-Jours, malgré la parfaite correction de Louis-Philippe, adjoint au comte d'Artois, pour tenter de repousser Napoléon, les princes de la branche aînée avaient manifesté quelque suspicion à son égard. Sans qu'il bougeât, on pensait à lui dans certains milieux, et le tsar Alexandre en avait parlé comme d'un roi éventuel. « Je ne vois de propre à tout concilier que le duc d'Orléans, disait-il à l'Anglais Clancarty, il est Français, il est Bourbon, il est marié à une Bourbon, il a des fils, il a servi, étant jeune, la cause constitutionnelle, il a porté la cocarde tricolore que, je l'ai souvent dit à Paris, on n'aurait pas dû quitter. »

Louis XVIII témoigna toujours à Louis-Philippe une certaine froideur. On connaît les mille froissements d'amour-propre qui furent prodigués au prince par le roi, sous prétexte d'étiquette, et la distinction très nette qu'il entendait faire entre la famille royale et les princes du sang. Il ne semble pas, cependant, qu'il ait jamais songé à contester ses droits éventuels au trône de France, en cas d'extinction de la branche aînée, repré-

sentée par trois princes, dont deux sans postérité, et un enfant en bas âge. Pouvait-il considérer Ferdinand VII, restauré en Espagne par l'armée française, comme un prince français ? Dans tous les actes officiels, le duc d'Orléans est qualifié Premier Prince du Sang. Il vient donc immédiatement après le duc de Bordeaux, dans l'ordre de succession.

Charles X, dès son avènement, se montre beaucoup mieux disposé à l'égard de son cousin. Il lui confère, ainsi qu'à tous les siens, la qualification d'Altesse Royale, alors que, sous Louis XVIII, ils n'étaient qu'Altesses Sérénissimes, ce qui obligeait le prince à passer après sa femme, Marie-Amélie, Altesse Royale comme fille du roi Ferdinand des Deux-Siciles. La présence de cette princesse, fort bien vue de Louis XVIII, auprès du duc d'Orléans, avait contribué à maintenir des rapports corrects entre les Tuileries et le Palais-Royal. La dauphine (Madame Royale) était sa cousine germaine, puisque sa mère, Marie-Antoinette, était la sœur de Marie-Caroline d'Autriche, mère de Marie-Amélie. On remarquait que la dauphine faisait de plus beaux cadeaux aux jeunes princes d'Orléans qu'à son neveu, le duc de Bordeaux. Le feu duc de Berry avait dit un jour à son cousin, le duc de Chartres, en lui montrant la petite princesse Louise, sa fille : « Allons, Chartres, venez embrasser votre femme ! »

En dépit de tout cela, le Palais-Royal était considéré comme un foyer d'opposition. Sans doute, on y recevait les plus grands noms de France, les personnalités les plus attachées à la monarchie légitime, mais aussi des libéraux notoirement connus pour leur hostilité à la branche aînée. On se montrait mécontent, aux Tuileries, quand on apprenait que Benjamin Constant, ou le banquier Laffitte avaient déjeuné chez le duc d'Orléans, ainsi que La Fayette. Lorsque le prince avait envoyé une de ses voitures aux obsèques du général Foy, ce geste avait été considéré comme une manifestation de mauvais goût. On ne peut dire qu'il existât vraiment un parti d'Orléans, mais la position du prince correspondait à un état d'esprit très répandu dans la bourgeoisie libérale. Sans être vraiment républicains, ni hostiles par principe à la monarchie, beaucoup de financiers, d'industriels, de commerçants, d'artisans même, imbus des idées de la Révolution, supportaient mal l'idée de la légitimité.

Ce préjugé les rendait hostiles à tout ce qui rappelait les formes de l'ancien régime et leur faisait considérer comme un attentat permanent à la liberté l'existence de symboles ou de formules contraires au principe de la souveraineté populaire. La Charte leur semblait faire la part trop belle à la tradition monarchique. Louis-Philippe, par son passé révolutionnaire, par le rôle que son père avait joué à la Convention, par sa présence à Valmy et à Jemmapes, leur semblait plus proche de leur idéal assez confus de démocratie royale. Les bonapartistes lui savaient gré des égards qu'il témoignait aux maréchaux de l'Empire, à ceux qu'il appelait « les illustres épées » et que nous voyons, dans les *Souvenirs* du prince de Joinville, jouer au billard avec lui au château de Neuilly. Il ne

négligeait pas, pour autant, les plus illustres familles de la vieille France et, parmi ses aides de camp, on comptait un Montmorency, un Rohan-Chabot, un Sainte-Aldegonde. Jamais il n'oubliait le rang où sa naissance l'avait placé, mais les vicissitudes de son existence lui avaient donné une situation à part parmi les princes de sa Maison. Il en souffrait, sans doute, parfois, mais il pouvait lui arriver aussi d'en tirer quelque orgueil en voyant ce qu'elle lui valait de popularité.

Dans les circonstances solennelles où il doit se montrer avec ses aînés, son attitude est parfaite. Si nous considérons le tableau que nous a laissé Gérard, du sacre de Charles X, nous voyons Louis-Philippe d'Orléans, premier prince du sang, vêtu de pourpre et d'hermine, derrière le dauphin, à qui son père, assis sur le trône, couronne en tête et sceptre en main, donne l'accolade. Derrière lui, le vieux duc de Bourbon, son oncle, chef de la seconde branche cadette, prêt, comme lui, à rendre hommage au Chef de leur Maison.

Charles X avait dit au duc d'Orléans, quelques mois plus tôt : « Songez à votre situation, elle est délicate ; il n'y a, entre le trône et vous, qu'un enfant de cinq ans. » Cet enfant de cinq ans, il est là, dans une tribune, sur les genoux de sa mère, la duchesse de Berry. Trois autres princesses l'accompagnent, la dauphine, puis la duchesse d'Orléans et Mademoiselle d'Orléans, celle qu'on a appelée « Mademoiselle » jusqu'à la naissance de la fille du duc de Berry, et qu'on appellera plus tard, après 1830, Madame Adélaïde, celle qui sera l'Égérie de Louis-Philippe et qui, selon l'expression de Thiers, mettra la couronne dans sa Maison.

Conjoncture extraordinaire ! Malgré le vote régicide de son père, absous par ses aînés, plus généreux, parce que plus grands, que la plupart de leurs fidèles, il assiste au sacre du frère de Louis XVI ! Que reste-t-il de la Révolution, de l'Empire et de ses gloires ? Quatre maréchaux, Jourdan, le vainqueur de Fleurus, qui porte la couronne de Charlemagne ; Moncey, duc de Conegliano, qui brandit l'épée ; Mortier, duc de Trévise, qui garde le sceptre ; et Soult, duc de Dalmatie, chargé de la main de justice. Est-il donc possible de rassembler autour d'un homme, d'une famille qui est une institution, toutes les forces nationales, d'effacer le souvenir des discordes pour assurer l'avenir de la nation ? Louis-Philippe connaît trop bien la tradition pour ne pas en sentir la puissance, mais il est sollicité aussi par ce qu'il représente, malgré lui peut-être, pour une partie de l'opinion française : un prince révolutionnaire. Croit-il possible une conciliation des deux principes, et croit-il pouvoir la réaliser en dehors de la légitimité ? Peu après la cérémonie, la duchesse d'Orléans écrivait à son fils, le duc de Nemours : « Papa était superbe et ressemblait à Louis XIV. »

Le duc d'Orléans descend, en effet, quatre fois de Louis XIV, par les légitimés. Sa mère est la petite-fille du comte de Toulouse et l'arrière petite-fille de Mademoiselle de Blois, Françoise de Bourbon, légitimée de

France, qui avait épousé le Régent. Ce dernier prince est aussi son trisaïeul paternel. Enfin, par sa grand-mère paternelle, Louise-Henriette de Bourbon-Conti, il a pour trisaïeule Louise-Françoise de Bourbon (Mademoiselle de Nantes), femme de Louis III, prince de Condé. Les mariages entre Orléans et Condé font que Louis-Philippe, sur seize trisaïeux, en compte neuf Bourbons et trois autres Français : Mortemart, Noailles et Bournonville. En remontant plus haut, nous trouvons qu'il est petit-neveu de Mazarin par Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conti, et de Richelieu par Claire-Clémence de Maillé-Brezé, femme du Grand Condé. On peut vraiment dire qu'il porte dans son sang toute l'Histoire de France.

La Monarchie de Juillet.

Le prince avait suivi avec méfiance la politique du ministère Villèle et de celui de Martignac ; enfin la formation du ministère Polignac l'inquiète. Pourtant, l'année 1830 s'ouvre, comme les autres, dans une atmosphère paisible. Au printemps, la visite du roi et de la reine de Naples est marquée par une grande fête au Palais-Royal, où M. de Salvandy fit un mot que les événements devaient rendre prophétique : « C'est une vraie fête napolitaine ; nous dansons sur un volcan. » Les ordonnances de juillet sont accueillies avec stupeur à Neuilly. Il y a chez le prince moins d'indignation contre le « coup d'État » que la crainte d'être enveloppé dans la proscription de la branche aînée, d'être obligé de s'exiler pour la troisième fois. C'est alors qu'il se dégage en quelque sorte de ses cousins, qu'il se cache au Raincy pendant les Trois Journées, se réservant, attendant les événements, prévoyant peut-être qu'on viendra le chercher. La duchesse d'Orléans, restée à Neuilly, le redoute, mais Mademoiselle d'Orléans l'espère et elle révèle à Thiers la retraite de son frère. On connaît la suite : le retour à Neuilly, puis au Palais-Royal, l'entrevue avec La Fayette à l'hôtel de ville et le revirement de la foule qui, après avoir hué le duc d'Orléans à son arrivée, l'acclame à la sortie, après qu'il a reçu le baiser de La Fayette et qu'il s'est montré, un drapeau tricolore à la main. Le roi, après son abdication et celle du dauphin, le nomme lieutenant-général du royaume et le charge de faire reconnaître Henri V. Il a donc entre les mains le pouvoir légal. Il peut encore sauver la légitimité. La duchesse d'Orléans insiste pour qu'il fasse proclamer « Bordeaux », mais d'autres voix lui en montrent l'impossibilité. D'ailleurs, Charles X, alerté par une manifestation, plus ridicule que dangereuse, des Parisiens, renonce à la lutte ; il emmène « Bordeaux » vers la Normandie. C'est alors qu'a lieu la démarche du capitaine Caradoc, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre, muni des instructions du duc d'Orléans, qui rejoint le vieux roi au Merlerault, en lui demandant de lui confier le jeune prince, le nouveau roi. Mais la duchesse de

Berry refuse le risque. Henri V s'embarque pour l'exil avec son grand-père. « Il ne me reste plus qu'à me dévouer », dit Louis-Philippe. Le lieutenant-général accepte la couronne et jure fidélité à la Charte. La Chambre l'a fait roi.

Mais ce roi, quoi qu'on puisse en penser, ne règne pas au même titre que ses prédécesseurs. Il est faux de dire qu'il a conspiré pour s'emparer de la Couronne, mais les circonstances dans lesquelles il l'a acceptée ont diminué son prestige auprès des royalistes conscients. Plus tard, en 1835, lorsqu'il s'agira de marier le fils aîné du nouveau roi avec une archiduchesse d'Autriche, Metternich prononcera ces paroles pleines de sens : « Une alliance avec le duc de Chartres, fils du duc d'Orléans, eût été flatteuse pour nous ; elle l'est moins quand il s'agit du prince royal des Français », et la reine Marie-Amélie de pleurer : « Ah ! cette couronne, quelles humiliations elle nous cause ! »

Nous avons assez insisté tout à l'heure sur la question généalogique pour ne pas parler, à propos de 1830, de changement de dynastie, pas plus que nous ne dirons que Henri V a été le dernier des Bourbons. Ces expressions sont impropres. Louis-Philippe d'Orléans est aussi Capétien que Philippe de Valois devenu Philippe VI, que Louis d'Orléans ou François d'Angoulême devenus respectivement Louis XII et François Ier, ou que Henri de Bourbon, plus connu sous le nom de Henri IV, dont il est le septième descendant direct par Philippe de France, duc d'Anjou, puis d'Orléans, second fils de Louis XIII. A lire certains auteurs, on pourrait croire que Louis-Philippe est un personnage obscur, un quelconque bourgeois qui, à la faveur de la Révolution, est devenu roi des Français.

Louis Veuillot écrira un jour, en parlant du petit-fils de Louis-Philippe : « Le comte de Paris, qui n'est pas Bourbon de son chef, mais Orléans. » Le vaillant polémiste ignorait sans doute que, depuis Henri IV, aucun prince de la Maison Royale, à l'exception des bâtards, ou de la branche de Condé qui s'était détachée de la souche avant son accession au trône en 1589, ne portait le nom de Bourbon comme nom de famille. La Famille Royale, c'est-à-dire le roi, ses enfants et les enfants de son fils aîné, portaient le nom de « France » ; les descendants des fils cadets prenaient comme nom de famille le principal titre de leur père, et c'est là l'origine du surnom des diverses branches : Orléans, Valois, Bourbon, Anjou, Artois, etc.

Ainsi, en 1830, seuls étaient « France » le roi Charles X et le dauphin qui, avant l'avènement de son père, le 16 septembre 1824, s'appelait Louis-Antoine d'Artois, duc d'Angoulême. Son neveu, le duc de Bordeaux, fils du duc de Berry, est appelé, dans son acte de naissance et dans tous les actes officiels : Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois. Charles X, son grand-père, portait, en effet, jusqu'à la mort de Louis XVIII, le titre de comte d'Artois. Il ne serait venu à l'idée de personne, entre 1830 et 1883, de dire : « Le comte de Chambord n'est pas

Bourbon de son chef, mais Artois. » Il ne quittera son nom d'Artois que pour devenir Henri de France [1].

Les légitimistes, pendant tout le règne de Louis-Philippe, le considéraient donc comme un usurpateur, et les relations entre les deux branches de la Maison sont rompues. Le duc de Bordeaux qui, après la mort de son oncle, le dauphin, adopte le nom de Chambord, en souvenir du château qui lui avait été offert par souscription nationale au moment de sa naissance, et le conservera dans ses rapports avec les cours, ne cessera jamais de s'intéresser à la France, de correspondre avec ses amis et ses fidèles, et de recevoir des délégations de toute origine, venues de toutes les régions de la France. L'une de ces réceptions, celle de Belgrave Square, à Londres, en 1843, provoquera l'indignation, plus ou moins sincère, de Guizot, qui déclarera à la tribune que la conscience publique « flétrit de coupables manifestations ». Paroles malheureuses qui renouvelleront le bail des rancunes. Malgré la rupture, le comte de Chambord se souvient de la branche cadette de sa famille aux heures de deuil. Lorsque le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, meurt accidentellement, en juillet 1842, le prince fait dire une messe pour le repos de son âme. En 1850, quand il apprendra la mort du roi des Français, il fera célébrer un service à Wiesbaden, où il se trouvait alors, et y assistera avec tous les légitimistes qui l'entouraient.

Pourtant, les griefs contre la branche d'Orléans s'étaient encore aggravés du fait de la malheureuse tentative de la duchesse de Berry, en Provence et en Vendée. A vrai dire, cett tentative avait été désapprouvée par Charles X, et le roi citoyen n'était pas responsable de la situation ridicule où se trouva la princesse, par l'accouchement de Blaye. Cependant, les gorges chaudes qu'en firent les Orléanistes, et l'exploitation de cet incident par le Gouvernement de juillet, n'avaient rien de chevaleresque. Cet épisode est un de ceux qui ulcérèrent le plus les légitimistes. Lors de la mort de Charles X, en 1836, la Cour des Tuileries n'avait pas pris le deuil, et c'est en vain que Victor Hugo avait écrit dans « Sunt lacrymae rerum » :

Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va.

On a reproché aussi à Louis-Philippe de s'être entendu avec Metternich pour faciliter le mariage du jeune chef de la Maison de France avec la

1. Le seul prince qui portait, en 1830, le nom de Bourbon, était Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon, le dernier des Condé, le père du duc d'Enghien. L'auteur de cette branche, au XVIe siècle, Louis, prince de Condé, était le frère d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et le fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Ce dernier descendait de Robert de France, comte de Clermont, sixième fils de saint Louis, de qui sont issues toutes les branches actuellement existantes des maisons royales de France, d'Espagne, des Deux-Siciles et de la maison ducale de Parme. C'est Charles IV le Bel qui, voulant réunir à la couronne la terre de Clermont-en-Beauvaisis où il était né, en 1294, érigea le comté de Bourbon en duché-pairie pour Louis de Clermont, fils de Robert et petit-fils de saint Louis. Le nom de Bourbon resta donc à cette branche.

princesse Marie-Thérèse d'Autriche-Este *qu'ils savaient* être stérile. Cette accusation ne semble pas fondée. La comtesse de Chambord aura d'ailleurs pour les princes d'Orléans une aversion tenace qu'elle avait héritée de son père, François IV, duc de Modène. Les mobiles en étaient moins l'usurpation de 1830 que la dénonciation par Louis-Philippe des intrigues du duc de Modène, qui espérait profiter de la révolution pour s'assurer, aux dépens de l'Autriche, la domination de l'Italie. Enfin, sa propre stérilité la rendait particulièrement sensible aux nombreuses naissances qui survenaient chez ses cousines d'Orléans.

Quoi qu'il en soit, la Monarchie de Juillet satisfaisait non seulement la bourgeoisie mais l'immense majorité des masses rurales attachées au gouvernement établi par une sorte d'instinct de conservation. Le calme apparent qui régnait dans la classe ouvrière depuis 1835, après la « période héroïque » des conspirations et des émeutes, pouvait tromper le roi et l'opinion sur la propagande révolutionnaire que dirigeaient les sociétés secrètes et dont les événements de 1848 révéleront l'importance. Pendant dix-huit ans, on avait réussi à maintenir l'ordre et la paix et le fait même que le régime avait duré témoigne, que le « scandale » de 1830 n'avait pas été aussi insolite et tellement inouï que des adversaires passionnés se plaisaient à le proclamer. Toutefois, il est regrettable que ce régime n'ait pu compter sur les éléments les plus traditionnellement attachés à la monarchie et dont le prestige moral et spirituel lui fit défaut.

Il est très difficile, à cet égard, de porter un jugement d'ensemble sur l'opposition à la Monarchie de Juillet. Parmi les pairs de France, il se fit un partage. Certains d'entre eux, et c'étaient les noms les plus illustres, se rallièrent et servirent dans l'armée ou la diplomatie. Louis-Philippe ou Marie-Amélie les appelaient par leur prénom ; le duc de Montmorency était Raoul. Les Mortemart, les Broglie, les Choiseul, vivaient dans l'intimité de la famille d'Orléans. La correspondance de Talleyrand avec Madame Adélaïde nous a révélé bien des dessous de la pensée du diplomate, notamment au sujet de l'affaire belge. D'autres, au contraire, restèrent dans une opposition de principe, tout en acceptant de se rendre aux Tuileries en raison des fonctions qu'ils occupaient. « Ce n'est pas le duc d'Uzès qui va chez le roi, disait ce grand seigneur, c'est le député de la Haute-Marne. » D'ailleurs, contrairement à ce que peut croire le grand public, la cour de Louis-Philippe ne fut pas l'espèce de chienlit qu'on a décrite d'après des pamphlets.

Après 1848.

Après la chute de la Monarchie de Juillet, Louis-Philippe, qui avait trouvé asile en Angleterre, put examiner à loisir les causes de sa chute et se rendre compte que les passions politiques qui avaient suscité la révolution de 1830 n'avaient pas été apaisées par son règne. Les républi-

cains ne pouvaient admettre que l'élan démocratique ait été brisé par le compromis orléaniste qui avait escamoté la République. Les révolutionnaires logiques, pour qui les Droits de l'Homme, l'universalité du sentiment libéral, l'internationalisme, l'emportaient sur l'attachement aux traditions nationales, répugnaient à un régime qui ne pensait qu'à rassurer le parti de la résistance, c'est-à-dire la bourgeoisie conservatrice, à l'égoïsme étroit, pour qui la question sociale n'existait pas. La malheureuse condition des classes populaires autorisait toutes les indignations dans cet ordre d'idées. Le régime ne pouvait donc s'appuyer sur le peuple qu'il avait déçu et qui restait méfiant et hostile.

D'autre part, il ne pouvait se réclamer des principes qui avaient si longtemps présidé à l'union consubstantielle de la monarchie capétienne et du peuple français : la légitimité, le pouvoir d'origine sacerdotale et paternelle à la fois, mystique par son but, réaliste par ses moyens, où l'autorité sortait d'un ordre naturel comme celui de la famille et béni par la Providence. Puisqu'on admettait que le roi pût être créé par un vote des Chambres, pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ? « Un roi qui sort d'une boîte », disait un légitimiste avec indignation. Le plébiscite pouvait paraître plus logique à la démocratie ; les Bonaparte l'ont utilisé. Mais l'établissement du 9 août 1830 n'était qu'un expédient, qui choquait également le principe monarchique et le principe démocratique.

Même parmi les partisans du régime, des divergences d'interprétation opposent le parti de la résistance au parti du mouvement. Sans insister sur les idées générales qui président à ces deux tendances (du point de vue de la politique extérieure, par exemple), il faut distinguer ceux qui considèrent que Louis-Philippe est roi *parce que* Bourbon et ceux qui l'admettent *quoique* Bourbon. Lorsque Guizot déclare : « Il n'y a pas eu de révolution de 1830, il n'y a eu qu'un changement dans la personne du souverain », il ne dit pas la vérité. Pour lui, le trône n'est pas un fauteuil vide, alors que pour Thiers, « le roi règne et ne gouverne pas ! », mais cela encore est secondaire. Il s'agit de savoir si le roi règne en vertu d'un droit ou d'un autre, si la nature et l'histoire le désignent, ou s'il est appelé par le vœu de la nation, indépendamment de sa naissance. Aucun historien ne doute plus aujourd'hui que la solution Louis-Philippe n'ait été le résultat d'une nécessité, du besoin qu'avait la France d'échapper à l'anarchie, de rassurer les puissances étrangères. Que la candidature du duc d'Orléans ait été considérée alors comme le moindre mal, c'est évident. Mais ce n'était qu'une position d'attente. On parlera plus tard de quasi-légitimité, mais la légitimité n'admet pas de demi-mesure. Henri V était incontestablement le Chef de la Maison de France de 1830 à 1883. Il représentait le principe traditionnel, « la coutume du royaume toujours observée en iceluy ».

Ce principe était d'ailleurs parfaitement compatible avec toutes les améliorations, tous les progrès que les peuples civilisés ont apportés, par la suite, dans leur législation. Mais la reconnaissance de ce principe était

la négation du système de l'élection appliqué à tout, et comportait l'indépendance du pouvoir suprême, arbitre souverain, placé au-dessus des partis et des intérêts. Louis-Philippe le comprenait et, dans son exil de Claremont, il déclarait que son petit-fils ne pouvait régner que par l'abdication ou la mort du comte de Chambord.

Les « Orléanistes », cependant, persistaient à croire que la Monarchie de Juillet représentait le gouvernement idéal. Sans comprendre le véritable état d'esprit des masses ouvrières, les bourgeois effrayés par les journées de juin 1848, ne voyaient de salut que dans un compromis entre les idées politiques de 1789 et un système de conservation sociale tout à fait étranger à la véritable tradition française et chrétienne. Ils en étaient restés à la loi Le Chapelier, votée par la Constituante, en 1791, qui interdisait aux ouvriers de s'associer pour la défense de « leurs prétendus intérêts ». Certains d'entre eux accepteront l'Empire pour échapper au spectre rouge, tout en condamnant le « pouvoir personnel », autre épouvantail.

Leurs préjugés les éloignaient de la monarchie légitime. Il leur fallait un roi à leur mesure, gardien de leurs privilèges économiques et financiers, mais qui ne pourrait se prévaloir de son droit traditionnel. Chez les grands seigneurs du parti, Broglie, Haussonville, Lasteyrie, Barante, Pasquier, survivait le sentiment féodal ou parlementaire qui avait tenu en échec la monarchie à la fin de l'ancien régime, et contribué à la Révolution. Chez d'autres, comme chez Thiers, très sceptique par ailleurs, il y avait le démon de l'ambition qui l'avait fait soutenir, puis combattre le régime de Juillet. L'héritier de Louis-Philippe était encore un enfant ; sa mère, la duchesse d'Orléans, serait régente, et l'imaginatif méridional se voyait déjà le Mazarin de cette nouvelle Anne d'Autriche. Il savait que le comte de Chambord n'avait que peu d'estime pour son caractère. Les souvenirs de 1830 et les mesures qu'il avait prises vis-à-vis de la duchesse de Berry, ne pouvaient inspirer au prince que de l'éloignement.

Guizot, moins compromis, plus doctrinaire, n'avait pas la même répugnance pour la monarchie légitime. Né bourgeois et protestant, il ne se croyait pas — comme il le dit lui-même — obligé de considérer comme des ennemis, la Maison de Bourbon, la noblesse française et le clergé catholique. L'exemple de l'Angleterre, où le libéralisme de principe faisait bon ménage avec la tradition monarchique et aristocratique, l'inclinait à désirer un rapprochement entre les deux branches de la Maison de France, pour restaurer, à la fois, le roi légitime et les institutions de la Monarchie de Juillet. Mais il ne concevait pas cette restauration sans des conditions auxquelles le petit-fils de Charles X ne pouvait souscrire.

La méfiance ne disparut jamais complètement de part et d'autre, à un moment où (après 1850), il semblait que tous les hommes informés devaient s'unir dans le même état d'esprit, pour essayer d'établir en

France un ordre politique et social digne de son passé, garantie de son avenir. Parmi les légitimistes, on trouvait beaucoup de gens, d'ailleurs pleins d'honneur et parfaitement respectables chez qui survivaient l'esprit de l'émigration et les rancunes des ultras de la Restauration. Pour eux, Louis-Philippe et sa descendance étaient maudits, représentaient une branche pourrie de l'arbre capétien. La République leur semblait préférable, non seulement à la monarchie orléaniste, mais même à une monarchie où les « d'Orléans » reprenaient leur rang de princes du sang et d'héritiers éventuels. Tant que le comte de Chambord vivra, la question ne se posera pas. La plupart des légitimistes lui seront dévoués corps et âme, et certains d'entre eux s'affirmèrent même plus chambordistes ou henriquinquistes, si l'on peut dire, que royalistes.

Il est à noter que la foi de ces légitimistes se manifestait par une vénération pour la personne du prince, étroitement confondue avec le principe, et qui semblait devoir mourir avec elle. Attitude dangereuse, aussi contraire aux traditions de la monarchie qu'au simple bon sens, mais qui s'explique par les circonstances de la naissance et de la vie de Henri V.

Il est né l'enfant du miracle,
Héritier du sang d'un martyr.

Non seulement, ce don de la Providence à la Maison de France (on appellera le prince Dieudonné) assurait la succession directe, mais il écartait, par là même, du trône, la branche cadette, et ceci semblait peut-être encore plus providentiel que cela. Ce sentiment ne fera que croître après 1830, et pendant tout le règne de Louis-Philippe. Mais en 1850, après la mort de l'usurpateur, du roi des Barricades, les esprits vraiment politiques pouvaient envisager avec plus de sérénité l'union des branches rivales, la réconciliation des cadets avec l'aîné.

Les princes d'Orléans ne sont pas tous du même avis sur les conditions de cet accord. Le duc de Nemours est plus légitimiste que le duc d'Aumale. La duchesse d'Orléans, protestante, libérale quoique issue de la féodale Maison de Mecklembourg, considère que les droits de son fils doivent être défendus contre ceux de la branche aînée. « Paris, disait-elle, ne peut être le serviteur du comte de Chambord. » Au contraire, la reine Marie-Amélie avait toujours désiré une entente avec « Bordeaux », son petit-neveu, mais l'affection qu'elle avait éprouvée pour Louis-Philippe, l'admiration même qu'il avait su lui inspirer, lui faisaient craindre que le souvenir du défunt ne fût pas suffisamment respecté, que la réconciliation désirée prît l'apparence d'une sorte d'amende honorable, d'une humiliation. Les susceptibilités, les froissements d'amour-propre, étaient autant d'obstacles à la reconnaissance pure et simple des droits inconstestables de Henri V. Ces méfiances étaient soigneusement entretenues par ceux qui redoutaient une telle éventualité, en particulier par Thiers, qui en faisait une affaire personnelle.

Dans son remarquable ouvrage sur Henri V, Pierre de Luz fait remar-

quer que c'est à ce moment qu'une restauration de la monarchie légitime pouvait se faire le plus aisément. La réconciliation des deux branches en était alors la condition. Souhaitée par les uns, redoutée par les autres, ignorée du plus grand nombre, elle devait échouer à la suite du malentendu qui, depuis la Révolution, divisait l'opinion française et dont les princes se voyaient obligés de tenir compte.

Contrairement à ce que croyaient et croient encore la plupart des Français, le comte de Chambord n'était pas l'homme de « l'absolutisme » et de la « réaction », termes d'ailleurs assez vagues... Il possédait même un sens social que n'avaient pas la plupart des « libéraux », mais il voulait que son principe qui, disait-il, était toute sa force et sans lequel il ne pouvait rien, fût reconnu sans condition par ses cousins et leurs amis. Cela consistait à admettre qu'il était l'aîné, le Chef de la Maison, et que c'était cet état de fait qui créait son droit à la couronne ; que ce droit avait été violé et que cette regrettable violation devait être réparée par une adhésion totale, avant tout autre discussion sur des sujets qu'il considérait comme secondaires. Au contraire, les orléanistes ne voulaient reconnaître le comte de Chambord comme roi éventuel de France que lorsqu'il aurait admis les principes de 1789, c'est-à-dire la liberté pour la nation de choisir le roi. Ils symbolisaient cette conception révolutionnaire de la monarchie par l'acceptation du drapeau tricolore.

Cette question du drapeau, qui fera échouer la réconciliation en 1852, et, malgré la « fusion » de 1873, écartera toute possibilité de la restauration, a été maintes fois exposée, mais peut-être un peu légèrement. Du point de vue psychologique, il faut tenir compte de la situation personnelle de Henri V. Né sous la Restauration, alors que le drapeau blanc était officiellement le drapeau de la France, le prince considérait cet étendard comme le symbole de la patrie absente. Au moment où son grand-père, Charles X, s'était embarqué à Cherbourg, il avait reçu des mains des gardes du corps les blanches enseignes qu'il avait emportées dans son exil, en souhaitant que son petit-fils fût assez heureux pour les leur rendre un jour. Cette scène était restée profondément gravée dans l'esprit de l'enfant de dix ans, chassé de son royaume par la révolution. Plus tard, dans l'un de ses manifestes, il dira, en parlant du drapeau blanc : « Il a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe. »

Du point de vue historique, il est inexact de considérer le drapeau blanc comme le drapeau de la monarchie. Sous l'ancien régime, les drapeaux variaient selon les régiments. La croix blanche qui les ornait tous était cantonnée des couleurs les plus diverses. Pour le Royal-Poitou, le régiment des Vaisseaux, elle était cantonnée de bleu et de rouge, comme le drapeau parisien du 14 juillet, bien avant la Révolution. Ce qu'on appelait alors les couleurs du roi, c'était le blanc, le bleu et l'incarnadin (rouge clair). Lorsque le tribunal révolutionnaire avait accusé la reine Marie-Antoinette d'avoir foulé aux pieds la cocarde nationale, elle

avait répondu : « Comment l'aurais-je fait, puisque c'étaient les couleurs du Roi » ; non pas celles que Louis XVI avait acceptées des mains de La Fayette à l'Hôtel-de-Ville, le 17 juillet 1789, mais celles que les pages de Louis XIV portaient sur l'épaule en rubans tricolores, celles dont Henri IV, en disant « Je vous donne mes couleurs » avait gratifié les Provinces-Unies affranchies de l'Espagne qui lui demandaient un drapeau, et que les Pays-Bas ont conservées, comme chacun sait, en bandes horizontales.

Le drapeau blanc n'était que le fanion du colonel, que le roi faisait porter devant lui comme colonel de ses gardes. Nous avons connu dans notre enfance, sous la Troisième République, des colonels, qui en grande tenue portaient l'aigrette blanche (qui ne devint tricolore que vers 1905). C'est pourquoi le régiment d'infanterie du Roi et le régiment colonel-général avaient le drapeau blanc, mais il y avait aussi des drapeaux entièrement rouges ou bleus, quand les trois couleurs n'étaient pas réunies en un jack, comme c'était parfois le cas dans la Marine.

Quelle belle occasion Henri V a manquée ! Pourquoi n'a-t-il pas répondu aux délégués de l'Assemblée qui voulaient absolument qu'il acceptât le drapeau tricolore : « Et pourquoi pas ? Ce sont les couleurs de Henri IV, celles des troupes de la Maison du Roi, des gardes du corps, des gardes françaises, les livrées de la Maison Royale. »

Les princes d'Orléans voulaient faire de l'acceptation du drapeau tricolore la condition *sine qua non* d'une reconnaissance des droits de leur cousin. Or, le comte de Chambord, avec une logique de son point de vue irréfutable, considérait qu'il tenait son droit à régner sur la France d'un fait naturel, sa naissance, et d'un fait historique, la succession légitime de ses ancêtres pendant neuf siècles. Ces faits n'avaient rien à voir avec la discussion d'un contrat.

⁂

Certains rapports de famille avaient été repris. La reine Marie-Amélie se trouvant en Italie, le comte de Chambord, son petit-neveu, avait été la voir et avait écrit à ses cousins pour demander de ses nouvelles, en apprenant qu'elle était tombée malade. On s'était offusqué de ce que le prince, dans sa lettre, eût appelé la reine « votre mère ». On aurait voulu qu'il lui donnât son titre. Il n'est pas probable, comme on feignit de le croire, que Henri ait voulu ainsi contester le fait historique du règne de Louis-Philippe. Les relations de famille, à peine reprises, se trouvaient aussitôt compromises, et le duc de Nemours, le plus légitimiste des princes d'Orléans, se crut obligé d'écrire au Chef de la Maison de France une lettre assez réticente où il posait à nouveau des conditions et tentait de se dégager de toute promesse de fidélité. Ce prince a plus tard déclaré que cette lettre ne répondait pas à sa pensée, qu'il ne l'avait écrite que sur le conseil du duc de Broglie, choisi comme arbitre entre ses frères et lui.

Cette mauvaise volonté devait irriter le comte de Chambord qui ne demandait pas autre chose à ses cousins que de renouer avec lui les liens de famille, en dehors de toute question politique. On comprend, dès lors, qu'il ait recherché l'intimité d'autres parents. Le mariage de sa sœur, Mademoiselle, avec le duc de Parme, lui avait donné des neveux et des nièces qui se trouveront bientôt orphelins, par l'assassinat de leur père, en 1859, et, l'année suivante, privés de leur duché par la révolution, en 1860. Ces orphelins, le duc Robert et son frère le comte de Bardi, furent élevés par leur oncle à Frohsdorf, et seront même considérés par certains légitimistes comme ses héritiers politiques.

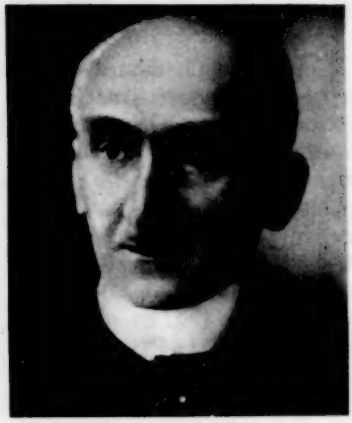
Cependant, au cours d'une interview donnée à Bréda le 1er mars 1872, le comte de Chambord démentira en ces termes les projets d'adoption politique de son neveu le duc de Parme : « Qui donc peut inventer de pareilles fables ? Mon héritier, vous le connaissez ; je n'ai pas le choix, c'est celui que la Providence m'impose puisqu'elle a décrété que la branche aînée des Bourbons devait s'éteindre en moi : les princes d'Orléans sont mes fils. »

La réserve qu'il gardera vis-à-vis de ses cousins tenait moins à ses doutes sur leur droit à sa succession qu'à la méfiance que lui inspiraient leurs idées et à l'hostilité de beaucoup de leurs partisans à sa personne et à son principe.

Malgré la réconciliation « si loyalement accomplie dans la Maison de France » par l'entrevue de Frohsdorf du 5 août 1873, la mésentente subsistera entre les deux tendances monarchistes et rendra impossible la Restauration. Après la mort du comte de Chambord (24 août 1883), certains légitimistes portèrent leur fidélité à des Bourbons d'Espagne ou de Parme ou allèrent à la République plutôt que de se rallier au comte de Paris. Les souvenirs de 1793 et de 1830, une insurmontable aversion pour un « orléanisme » qui n'existait plus et n'avait plus de raison d'exister restaient plus forts que l'évidence.

Malgré les exigences d'une actualité plus brûlante, le grand public n'a jamais cessé de s'intéresser à ces questions dynastiques. Elles sont liées à l'histoire de notre pays ; elles réveillent des souvenirs qu'on pourrait croire endormis et raniment parfois des passions mal éteintes. Les derniers biographes de Louis-Philippe ont eu beau lui restituer sa véritable figure, la caricature demeure toujours vivante dans beaucoup d'esprits. Des événements récents montrent cependant que le bon sens et le souci de la vérité ont triomphé presque complètement des vieilles rancunes et des préjugés tenaces et qu'une opinion mieux éclairée est prête à ratifier le jugement de l'Histoire.

PAUL PARANT



ENTRETIEN AVEC BERGSON

par Léon Pierre-Quint

J'avais gardé [1] le souvenir d'un petit être maigriot, au crâne jaune, chauve et luisant. Serré dans une redingote noire, il surgissait sur l'estrade par une porte dérobée, s'immobilisait pour saluer, puis venait, comme une marionnette suspendue, se placer en un instant derrière sa chaire. Assis, on ne voyait plus de lui qu'un visage transparent, réduit, ratatiné, avec, dans les yeux, un regard extraordinaire, qui semblait prendre sa source à des profondeurs insoupçonnées. Dans un mouvement rapide de prestidigitateur, il tirait de sa poche une mince feuille de papier, du format d'un tout petit carnet. Il l'installait devant lui et la consultait de temps à autre, comme si, à elle seule, elle représentait une abondance de notes, alors qu'elle ne contenait que quelques mots isolés, sortes d'inscriptions magiques au contact desquelles sa pensée, chaque fois, repartait en jaillissant. Mais déjà il parlait sans que le silence parût rompu, tant sa voix n'était qu'un filet, diaphane, une onde légère et presque ailée, qui se faisait entendre jusqu'aux derniers rangs grâce à une articulation extrêmement poussée. Tout en gardant les coudes immobiles, ses mains rapprochées semblaient modeler une glaise invisible, comme pour faire surgir sa propre vision et l'imposer à l'espace rebelle.

C'est ainsi qu'il m'était apparu à l'époque de ses conférences au Collège de France, en 1914. Etudiant anonyme, je suivais son cours sur la nature de l'âme chez Spinoza. La salle où il parlait était petite et pleine à craquer, les couloirs obstrués, le public refluait jusque dans les travées et les plus jeunes se logeaient dans les recoins des fenêtres. J'arrivais à l'heure où personne ne semblait plus pouvoir entrer,

— Ci-dessus portrait de Bergson. (Cliché Viollet.)

1. Il y a quelques mois déjà que Léon Pierre-Quint nous avait confié ces pages de souvenir. Elles prennent aujourd'hui, doublement hélas! la valeur d'une publication « in memoriam », Pierre-Quint venant de mourir. La disparition de ce critique pénétrant, à qui l'on doit, parmi d'autres, d'intéressants ouvrages sur Marcel Proust et André Gide, n'a pas seulement affligé ses amis, elle a été vivement ressentie par tous les amis des lettres (N.D.L.R.).

ni sortir. Mon amie Suzanne Kra m'avait retenu une place grâce à l'ampleur de ses formes, en s'asseyant avec naturel, légèrement de travers, sur un banc ; je me faufilais jusqu'à elle et elle avait à peine à se comprimer. Je me rappelle que dans la même salle, au début de l'après-midi, Leroy-Beaulieu faisait un cours d'économie politique devant des banquettes presque vides : trois ou quatre messieurs âgés le suivaient, immobiles. Quel ne fut pas mon étonnement, cette année-là, de constater que le cours avait complètement changé de physionomie : la voix de l'économiste distingué n'était plus qu'un bruit de fond dominé par les arrivées ininterrompues de tout un joli monde, bruyant et sans-gêne qui, en se livrant à des salutations, des échanges de politesse et de reconnaissance, venait s'installer longtemps à l'avance pour entendre (comme mon amie S.K.) vers la fin du même jour, « le philosophe de l'intuition ».

— On a prétendu de mes cours, me dira Bergson dans quelques moments, qu'ils n'étaient fréquentés que par des gens du monde. Je ne crois pas que cela ait été exact. Il y avait des étudiants, des médecins, des savants... particulièrement le vendredi. Je ne pense pas que des auditeurs, qui attendaient si longtemps pour accéder à un cours comme le mien, seraient revenus, chaque semaine, s'ils ne l'avaient pas compris. Du reste, même un public de gens du monde n'aurait pas été à dédaigner...

⁂

Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis les conférences du Collège de France. Je me dirigeais vers le boulevard Beauséjour. A peine fus-je introduit qu'il s'excusa un peu tristement de ne pouvoir se lever : il était paralysé. Je fus obligé de faire à sa place, en serrant sa main inerte, le mouvement habituel du « bonjour ». Immobile sur son siège, il paraissait retenu par son bureau comme par ces tablettes de bois que l'on place devant les chaises d'enfant pour les empêcher de tomber. Je croyais retrouver un Bergson émacié ; son visage, au contraire, s'était épaissi ; sa peau quasi translucide était devenue rougeâtre et cirée, faisant apparaître, par plaques, de petits vaisseaux sanguins. La flamme de ses yeux avait sensiblement baissé. Je découvris peu à peu qu'il disposait librement de la main gauche, mais qu'il ne l'avait pas éduquée. Il écrivait par un grand effort sur lui-même, de la droite toute raidie, gardant malgré ses souffrances, une écriture impeccable. La présentation de ses lettres, auxquelles il consacrait tant de temps, ne s'était guère modifiée.

Il me parla de sa maladie, sans se plaindre, procédant, plutôt qu'il ne parlait, à une sorte d'explication de texte, détachant les mots, plaçant dans chacun d'eux, même le plus banal, une conviction, la recherche d'une certitude :

Bergson. — « Il me faut des heures pour les soins qu'exigent de

moi les médecins. Toute une partie de la journée s'effiloche. Il me reste pour le travail un temps détérioré, qui ne me permet plus un effort suivi, prolongé, indispensable à la réflexion... On m'habille... »

Je regardais encore une fois ses mains, déformées par des rhumatismes articulaires.

⁂

Le ton change. L'exquise politesse de l'Académicien se fait jour.

Bergson. — « Je crois avoir été un des premiers à vous lire. Un jour, à l'Académie, j'ai parlé de vos articles à Marcel Prévost [1], ce qui lui avait fait un plaisir particulier. Il me disait vous avoir découvert... Avez-vous poussé loin vos études de philosophie ? Il est rare qu'un critique soit un critique littéraire seulement. Thibaudet a été un géographe. Henri Bidou aussi... Quand Bidou commentait le communiqué pendant la guerre, et décrivait la position des armées, il revenait à la géographie... »

Sur le vaste bureau qui me sépare de Bergson, des piles de livres, à la portée de la main, mais qu'il ne peut saisir que difficilement. Au sommet de l'une d'elles : *Les Nouvelles Littéraires*. Je me rappelle soudain les relations suivies entre Bergson et Fréderic Lefèvre [2] ; et du même coup, les lettres trop élogieuses de Bergson à de médiocres romanciers d'aujourd'hui, à de petits jeunes gens qu'il paraissait choisir, comme à rebours, pour leur indiscutable absence de qualités et qui s'empressaient de reproduire les compliments du « maître » dans leur publicité. Quand nous parlons, au contraire, des grandes œuvres de l'époque, Bergson semble se désintéresser de leur apport proprement littéraire, comme s'il désespérait du langage de la poésie [3]. Ce qui l'attache avant tout dans les écrivains contemporains, c'est le caractère moral de leur message, (d'où son éloignement pour Marcel Proust [4]) et le souci de s'élever, comme les mystiques, sur les cimes (d'où son admiration pour les commentaires de Claudel sur *l'Écriture* ou pour Péguy, « mouillant » à la grâce). J'admire que ce philosophe, si représentatif de l'art de son temps, ne soit pas entré davantage en communion avec ce que cet art a de proprement bergsonien. Il est vrai que réciproquement, un Claudel ou un Gide, qui, sans Bergson, n'auraient sans doute pas été — consciemment ou inconsciemment — ce qu'ils ont été, ont souvent méconnu ou mal connu ce grand philosophe. Sans doute faut-il croire, plutôt qu'à des influences, à des correspondances.

1. Alors directeur de *La Revue de France*.

2. Ancien directeur des *Nouvelles Littéraires*, journaliste qui publia maintes interviews littéraires, sous la rubrique de : *Une heure avec...*

3. « Lorsque l'âme dit : « Ah ! » ce n'est déjà plus l'âme qui parle... » (Schiller.)

4. Proust était le petit cousin de Mme Bergson et fut garçon d'honneur au mariage du philosophe.

⁂

BERGSON. — « Vous m'avez envoyé une étude sur moi pour votre *Anthologie*[1]. Je me suis permis de préciser un ou deux points. Oh ! croyez-moi, à titre d'indication seulement. Vous n'êtes surtout pas obligé d'en tenir compte. J'ai fait notamment une correction dans le passage où vous parlez d'Einstein et de moi. On a prétendu que je niais la théorie de la relativité d'Einstein, parce qu'elle bouleversait toute ma philosophie. C'est absurde. Je reconnais que la conception de l'Espace-Temps puisse être d'un puissant secours à la physique, mais je prétends qu'on ne saurait attribuer à cette conception scientifique une portée métaphysique, ni tirer d'elle une conclusion, quelle qu'elle soit, au sujet de la durée concrète. Dans les équations d'Einstein, il n'y a pas plus de Temps ou d'Espace que dans n'importe quoi. Comprenez-moi bien. La théorie de la Relativité est aussi réelle que celle de Newton, ou celle du sens commun, et je dis même que la science, poussée dans un sens qui est le sien propre, peut aboutir à un absolu aussi bien que, d'un autre point de vue, une métaphysique bien orientée. Mais remarquez que, si la théorie de la Relativité est réelle, elle n'a d'existence qu'entre son point de départ et son point d'arrivée, c'est-à-dire dans les calculs, c'est-à-dire sur le papier. L'Espace-Temps, conçu comme une quatrième dimension, n'est qu'une expression mathématique, qu'un ensemble de relations, intraduisibles en images, puisque le savant y fait fusionner matière et mouvement.

» (*Après un silence*)... N'est-il pas surprenant que le public se soit passionné pour la Relativité, alors qu'il est impossible d'en obtenir une représentation imagée et que dans les formules d'Einstein, l'univers, à proprement parler, n'a plus de figure ? Il y a peut-être là un phénomène de curiosité, de même nature que la curiosité du public d'aujourd'hui pour la philosophie. Lorsque j'enseignais comme professeur de lycée, vers 1880, je me souviens que les ouvrages de philosophie n'étaient guère lus que par des professionnels ou des spécialistes. A présent, c'est tout autre chose... »

Aujourd'hui, (en 1956) je constate que ce mouvement d'extension de la philosophie, que me faisait remarquer Bergson avant la guerre, n'a fait que s'accentuer. S'il n'y a plus, dans le domaine jadis clos de l'art, de mouvement d'avant-garde, c'est que la philosophie représente, à l'heure actuelle, l'avant-garde, remettant en question, dans les revues littéraires qui s'ouvrent peu à peu à elle, les systèmes de pensée moraux, politiques ou métaphysiques.

1. *Anthologie des philosophes français contemporains* (Edition du Sagittaire) établie par A. Dandieu et moi.

⁂

Après celui d'Einstein, le nom de Freud est évoqué.

Bergson. — « J'ai été le premier à parler de Freud, dans mon cours au Collège de France, en 1900. A cette époque, les psychiatres et les savants ne prêtaient aucune attention à ce nom... Oh ! Il y a beaucoup d'exagération dans la doctrine freudienne ! Freud s'est laissé probablement influencer par l'ardeur de ses élèves. En 1900, il n'avait pas encore systématisé la notion de *libido* ; il ne l'avait pas étendue à tous les domaines de l'activité psychologique. Mais le principe de la doctrine me paraît juste... »

Moi. — « C'est votre philosophie qui est à l'origine de ce mouvement, dans la mesure où vous avez été un des premiers à dégager l'importance de la vie inconsciente... »

Bergson. — « Oui, mais je n'ai pas poussé mon idée aussi loin que Freud. J'ai dit, moi, que certains sentiments intenses : un amour puissant, la perte d'un être cher, traversant la couche des sentiments conventionnels de notre moi, pénètrent jusqu'au fond de notre personnalité vraie, où ils demeurent. Mais sur ce phénomène de la conservation intégrale de nos souvenirs et de leur survivance, Freud a été, dans mon sens, mais bien plus catégorique que moi. Pour lui, la réapparition toujours possible d'un souvenir peut se produire, non seulement dans des circonstances exceptionnelles, mais dans les tout petits événements. Ainsi au cours de notre vie quotidienne nous éprouvons un désir ; ce désir est contrarié : la morale, des considérations de bienséance nous empêchent de lui donner libre cours ; nous l'oublions ; mais le désir, lui, ne nous oublie pas. Il se maintient dans notre inconscient ; là, il ne cesse de contaminer d'autres images refoulées, mais non défuntes. Un jour il réapparaît, il explose : ce sont ces retours offensifs du désir, qui sont à la source de ce que Freud appelle les névroses. Je ne pense pas qu'il s'agisse uniquement de désirs sexuels, (le mot : sexuel, dût-il être pris dans le sens large que lui donne Freud). Tenez : un paysan convoite le champ de son voisin. Il voudrait l'acheter. Il en est empêché. Il en prend son parti ; il se résigne ; il n'y pense plus. Mais le champ continue, en quelque sorte, à penser à lui et il arrive que l'image de ce bien âprement désiré ressurgisse du fond de son inconscient, par un détour inattendu, et provoque des troubles nerveux. »

Moi. — « Certains disciples de Freud se sont séparés de lui pour ne pas ramener tous les désirs à la sexualité. Il y a Young ; il y a Adler qui parle de désirs ayant pour origine un besoin de puissance. Dans l'exemple que vous venez de donner d'un paysan désirant agrandir son bien, il s'agirait d'un désir de puisance. »

Bergson. — « Mais c'est là bien trop réduire encore la multiplicité, la diversité des désirs humains. »

⁂

Je propose à Bergson de réunir et de publier ses discours de Distribution de prix sur *la Politesse, le Bon sens* qui n'ont paru que sous forme de tirages à part. Suggestion malheureuse.

Moi. — « Seriez-vous lié par votre éditeur ? »

Bergson. — « Non. Depuis *Les Données Immédiates*, tous mes livres ont paru à compte d'auteur. J'ai préféré sauvegarder ma liberté. d'ailleurs avantageuse pour moi. Mais les écrits dont vous me parlez sont les seuls écrits de moi que je n'aime pas. Ils m'ont été imposés alors que j'étais professeur de lycée. Je ne pouvais pas refuser. Ce sont des travaux faits sur commande et je ne peux jamais travailler ainsi.

» Il me faut une entière liberté de choix dans le sujet, ou, plutôt, c'est le sujet qui s'impose à moi. Au cours de mon premier livre, je me suis trouvé en face de problèmes que je ne pouvais pas élucider, parce qu'ils m'auraient entraîné trop loin, hors de mon sujet. Je les ai donc réservés.

» Un problème « réservé » m'apparaît d'abord comme une vaste et vague nébuleuse. J'essaie de l'aborder de tous les côtés à la fois. J'y entre par un lent et difficile effort. Il arrive qu'il n'y ait rien à l'intérieur de la nébuleuse. Quel temps perdu ! Quelle déception ! Mais parfois j'y découvre le point central d'un nouveau problème. C'est alors, quand le sujet s'est de lui-même dessiné, que commence le travail de documentation. On a prétendu que j'étais un contempteur de la science. Il y a là un grand malentendu. Je m'appuie toujours sur elle. Je puis affirmer que le travail de recherche scientifique a été, pour moi, beaucoup plus long que l'effort philosophique proprement dit, pourtant intense [1]. Et ce n'est pas une seule science que j'aborde, mais toutes sortes de disciplines : des problèmes de langage ou de biologie, ou de mathématique pure. Certaines recherches m'entraînent à des années de travail. Il m'a fallu dix ans pour écrire *l'Évolution Créatrice* et vous vous représentez que la rédaction même n'a pas été le plus important pour moi... (*Un silence*).

» Depuis *l'Évolution Créatrice*, j'ai été conduit au plus long effort de toute ma vie. Je croyais à un moment, toucher le but. Puis est survenue cette maladie, qui m'a enlevé ma liberté de temps, de sorte que ma présente entreprise [2] est engagée dans des conditions bien différentes des précédentes. Le plan n'est pas venu d'un seul élan ; il est composé de fragments juxtaposés. J'ai commencé la rédaction avant d'avoir achevé la composition de l'ensemble du livre.

1. Lamartine déclarait que l'effort de création proprement poétique ne représentait guère plus dans sa vie que l'équivalent de six mois de travail (cité par Marcel Proust).

2. Les *Deux Sources de la Morale et de la Religion.*

» Ne croyez pas qu'il s'agisse d'une nouvelle morale. Je continue mes travaux au point où je les ai laissés dans *l'Évolution Créatrice*. Celle-ci s'achève au moment où apparaît l'homme ; les hommes vivent en société ; ils sont régis par des lois conventionnelles qui tiennent de la sociologie. Tout est-il conventionnel dans ces lois ? Dans quelle mesure le sont-elles ? Y a-t-il place encore pour des hommes d'exception, pour des héros, dont l'action relèverait du pur amour mystique ? C'est de ce côté que s'oriente mon investigation... Mais le livre paraîtra-t-il jamais de mon vivant ? »

J'ignorais alors que l'ouvrage était quasi achevé et qu'il devait sortir l'année suivante. Peut-être l'auteur l'ignorait-il également, espérant encore lui donner cette unité fondamentale qui, disait-il, lui manquait — ou bien craignait-il que ce livre apparût comme la révélation trop soudaine de son inclination pour le catholicisme. Quoi qu'il en fût, je sentis chez cet homme de plus de soixante-dix ans, une interrogation obsédante sur l'opportunité de cette publication. Mais il n'y avait d'inquiétude ni dans son regard, ni dans son visage, seulement dans sa dernière question : « ... de mon vivant ? » et dans les propos qui suivirent :

Bergson. — « On a écrit tant d'absurdités sur ce livre. Quand je me suis rendu en Amérique, pendant la dernière guerre, certains n'ont-ils pas annoncé que j'allais donner un nouveau *Sermon sur la Montagne*, l'ancien étant périmé ! C'était enfantin. Mais les journalistes américains ne soupçonnent pas la nature du travail philosophique. A mon arrivée, j'ai été interviewé : Que pensez-vous de votre boxeur Carpentier ? Du futurisme ? De notre président Wilson ? — S'il faut à tout prix que je vous réponde, leur ai-je dit, je le puis, certes, mais ma réponse n'aura pas plus d'intérêt que celle du premier débardeur rencontré dans ce port ; si vous désirez des réponses qui viennent véritablement de moi, il faut me laisser pour chacune d'elle deux ans de réflexion. »

Moi. — « Deux ans seulement ? »

Sourire de Bergson.

Bergson. — « Ce que j'appelle l'intelligence du philosophe ne consiste pas à discourir sur tout, en maniant avec adresse des concepts. L'intelligence véritable est avant tout une faculté d'attention, qui peut conduire à la vision directe des choses, mais qui implique une attention spécialisée sur certains sujets choisis, et, par conséquent, du temps. Le plus haïssable, selon moi, c'est le philosophe qui fait de la conversation, c'est l'homme loquace, c'est l'honnête homme, « qui ne se pique de rien » comme disait La Rochefoucauld. Il y en a encore beaucoup aujourd'hui. »

Moi. — « C'est grâce à cette conception que vous évitez les vaines discussions, les considérations théoriques et que vous être amené, comme tous les grands philosophes d'ailleurs, à substituer à une question conven-

tionnelle et mal posée, une question nouvelle, qui implique par elle-même la réponse. Les journalistes ont pu croire que vous vous esquiviez alors qu'il s'agissait de tout autre chose : des fondements généraux d'une méthode. Il m'a été rapporté — est-ce exact ? — qu'à une de vos élèves, qui vous interrogeait sur l'immortalité de l'âme, vous auriez répondu : C'est là une possibilité qui n'a rien de contradictoire. »

Bergson. — « C'est exact, à ceci près : la question m'a été posée, non par une élève, mais par une maîtresse de maison, au début d'un dîner. Journalistes et femmes du monde, c'est parfois tout un, dans la pression qu'ils exercent sur l'interlocuteur pour le faire parler. Je paraissais peut-être, ici également, fuir la question, qui était pourtant de nature essentiellement philosophique. Aussi ma réponse n'avait que l'apparence d'une boutade, parce que ce n'était simplement pas le lieu de la développer. Dans un cours, j'aurais expliqué que, par « possibilité non contradictoire », j'entendais ceci : si les objections contre l'immortalité pouvaient être écartées une à une, rien, absolument rien n'empêcherait de croire à l'immortalité. Mais aujourd'hui, je serais plus affirmatif, je constate des faits, des faits d'expérience, à l'appui au moins d'une survie de l'âme. Dans les phénomènes métapsychiques notamment... »

Moi. — « Je connais vos études sur la télépathie ; elles m'ont toujours surpris ; il m'a semblé que vous abandonniez votre prudence de savant pour accepter les hypothèses les plus suspectes. »

Bergson. — « Vous évoquez une question passionnante. Si cette conférence sur la télépathie, qui date de 1913, parue en 1919 dans *l'Énergie Spirituelle*, vous a surpris, vous le serez plus encore par le retard que ce livre a pris avec le développement actuel de ma pensée. En 1913, je revendiquais avant tout le droit du philosophe de s'intéresser à cette forme de psychologie directe, la métapsychie. Il est vrai que j'allais jusqu'à dire qu'un seul fait bien contrôlé suffirait à nous donner la certitude. Vous connaissez l'exemple classique : telle nuit, à telle heure, sombre un bateau ; dans la même nuit, à la même heure une mère s'éveille pleine d'angoisse et elle a la vision que son fils coule sur ce bateau. Mais comment contrôler rigoureusement l'heure du réveil de la mère ? Comment savoir si elle a vu la scène du naufrage telle qu'elle a eu lieu, dans tous ses détails, à une distance considérable d'elle ? S'il était prouvé que cette vision, je dirai : cette hallucination avec toutes ses modalités, a coïncidé avec la réalité, alors je tiendrai la télépathie pour établie. Certes, la télépathie ne prouverait pas directement la survie de l'âme, mais la communication des âmes. Mais que signifierait celle-ci, sinon qu'au-delà des perceptions normales appliquées à l'action, il y a, dans des moments d'inattention à la vie, des perceptions exceptionnelles et inconscientes qui permettent à l'âme de s'étendre au loin, de déborder le cerveau.

» Nous avons d'autres faits d'expérience. Vous connaissez le cas des noyés qui, une fois revenus à la vie, déclarent qu'ils ont vu ressurgir tout leur passé, comme si sachant qu'ils allaient mourir et se désintéressant de la vie, la totalité de leurs souvenirs remontait dans leur conscience. Un officier anglais m'a raconté un exemple de vision panoramique le concernant ; il insistait sur la masse des détails réapparus en lui. Sans doute je ne puis administrer la preuve de ces faits, mais j'y crois, et non seulement comme à des faits possibles, tant ils sont nombreux et probables. Et leur probabilité équivaut pour moi aujourd'hui à une certitude.

(*Un silence*)... « La désorganisation du corps après la mort ne me paraît pas une preuve contre l'existence de l'âme, si la presque totalité de l'âme est indépendante du corps. C'est pour les mêmes raisons que je n'irai pas me porter en faux contre les expériences des mystiques catholiques qui déclarent avoir éprouvé Dieu. Je crois à la vérité de leur expérience... »

En cet instant, j'eus le pressentiment que Bergson n'était pas éloigné de la conversion. Il utilisait avec naturel les mots de la terminologie chrétienne : corps et âme, qui s'étaient substitués au langage qu'il avait créé à son propre usage. Il me semblait imprudent sans doute, mais plus encore s'engager à l'aventure. J'étais obligé de reconnaître, ce que j'avais voulu nier jusqu'alors, à savoir qu'une philosophie nettement spiritualiste mène presque nécessairement à des positions religeuses. Nizan et les collaborateurs de la revue *Philosophies*, Pierre Morhange, Henri Lefebvre, Politzer sous le pseudonyme d'Arouet, dans un pamphlet intitulé : *La Fin d'une Parade philosophique*, avaient attaqué vivement Bergson, dès 1924, au nom d'un matérialisme dialectique et d'une phénoménologie avant la lettre, attaques qui m'avaient alors profondément heurté par leur caractère tendancieux d'école. A présent, j'étais bien obligé d'admettre que le génial critique du mécanisme, que le défenseur de la pure inspiration en art tendait à s'aligner sur une certaine pensée traditionaliste.

⁂

Aujourd'hui, en 1956, je puis ajouter ceci. Lorsque Bergson, mourut à l'âge de 81 ans, un numéro d'hommages, sous la direction d'Albert Beguin, parut en Suisse et entra en France. C'était en 1941. Quelle ne fut pas ma surprise en constatant que la presque totalité des collaborateurs étaient des catholiques. Jacques Chevalier d'abord, ministre de Vichy, racontait comment Bergson, en parlant de l'Évangile, puis à travers saint Jean de la Croix et sainte Thérèse, avait trouvé Dieu, selon la confidence qu'il lui avait faite le 2 mars 1938. Les témoignages convergaient. Au dominicain Irénée Chevalier, Bergson avait déclaré que « le Christ est Dieu » ; à Raïssa Maritain, qui l'écoutait avec une indicible

émotion : « Est-ce que pour vous *cela* a commencé par Plotin ? » ; à Gabriel Marcel, Bergson aurait dit que « tout dans sa philosophie était à reprendre... à repenser » ; au Révérend Père Sertillanges, qu'il sentait le besoin de « se rattacher à l'Église » et qu'il s'était fait baptiser, en secret, quelques mois avant sa mort. Maurice Blondel, Étienne Borne, Jean Lacroix, André Rousseaux, le jésuite Pierre Ganne, Emmanuel Mounier, Isaac Benrubi, représentaient quelques-uns des autres catholiques.

Il n'y avait guère dans ce numéro, que Paul Valéry et moi [1] qui ne figurions pas parmi les fervents d'une religion révélée. Valéry saluait en Bergson « le plus grand philosophe de notre temps » qui avait entrepris de « relever la métaphysique de l'espèce de discrédit et d'abandon où il l'avait trouvée réduite ». Nourri aux sciences exactes, grand ami des hommes, Bergson avait travaillé à l'union des esprits, à l'universel, et, en ce sens surtout, rejoignait la pensée religieuse. Moi-même, j'écrivais que — par opposition à la vie ordinaire, à l'analyse, au langage — Bergson avait cherché dans la philosophie ce qu'elle peut apporter de grâce ineffable dans notre vie intérieure, ces moments privilégiés étant la réalité suprême, le seul et sublime bonheur qui vaille la peine d'être vécu, le seul qui donne à notre existence son accomplissement.

LÉON PIERRE-QUINT

1. Quelques rares philosophes également : Brunschvicg, Jankelevitch, Louis Lavelle...

CHRONIQUE DES LIVRES

L'ORIGINE PHOTOCHIMIQUE DE LA VIE

par A. Dauvillier *(Masson et Cie)*

Les diverses théories proposées pour expliquer l'origine de la vie, génération spontanée, panspermie cosmique, hasard créateur, ne résistent pas à une critique sérieuse.

Pour le professeur Dauvillier, l'origine de la vie doit être considérée sous son aspect cosmique, géochimique et énergétique c'est-à-dire dans le cadre général de l'évolution de notre planète. La vie a une origine photochimique.

Il explique comment, dans une première étape, la matière organique est née à partir de la matière minérale; dans une seconde étape, beaucoup plus complexe, les structures s'élaborèrent.

L'apparition de la chlorophylle a entraîné une transformation complète du monde vivant; les êtres vivants jusqu'alors hétérotrophes, devinrent autotrophes, et dégagèrent de l'oxygène en abondance.

La naissance de la vie est liée à la réalisation simultanée de nombreuses conditions strictement définies.

Le volume se termine par des considérations sur les possibilités de vie dans les autres planètes du système solaire, et dans les autres systèmes planétaires de la Galaxie.

A. T.

(Suite de la chronique des livres page 138.)

LA FRANCE, PAYS DU TOURISME

par Georges Pillement

Malgré cent cinquante ans de destructions inconsidérées, d'un vandalisme insensé, la France reste le pays le plus riche en monuments de toutes sortes qui, trop souvent, à l'exception des édifices célèbres, sont laissés dans un demi ou un total abandon.

On est, à la fois, émerveillé et désolé, à la pensée des richesses architecturales qu'offrait notre pays à la veille de la Révolution. Il n'y avait pas de villages qui ne possédât son château ou son prieuré. Les abbayes furent sécularisées et, quand elles ne furent pas transformées en fermes, servirent de carrières de pierres. Sous la Restauration, la bande noire rasa les châteaux qui avaient été mal entretenus. C'est ainsi que notre patrimoine monumental disparut peu à peu. Dans les villes, la spéculation et l'ignorance firent le reste.

Il serait temps d'arrêter un massacre qui continue. Certes, on n'oserait plus démolir l'abbatiale de Cluny ou le château de Richelieu [2], mais il y a encore des centaines et des milliers d'édifices d'un puissant intérêt artistique qui sont laissés à l'abandon et qu'il est grand temps de sauver avant qu'ils ne disparaissent à leur tour.

Il faut qu'on prenne conscience du capital touristique qu'ils repré-

1. Au-dessus du titre : une des gloires de la France touristique : le château de Vaux. (Cliché Roger-Viollet.)

2. Hélas, si ; je viens de voir, aux environs de Rouen, deux magnifiques châteaux du XVIIIe, celui de Balbeuf et celui de la Rivière-Bourdet, qu'affectionnait Voltaire, portés à un état de ruine presque définitive.

sentent. Les sommes dépensées pour leur entretien et leur remise en état seront rapidement récupérées si nous avons une véritable politique touristique. Ce sont les divers éléments de cette politique que je voudrais présenter tour à tour.

Uu Ministère des Beaux-Arts et du Tourisme.

Et, tout d'abord, pour qu'une action vraiment efficace puisse être entreprise, il faut que soit créé un ministère des Beaux-Arts et du Tourisme. C'est une nécessité qui est apparue à de nombreux esprits avertis à commencer par Jean Giraudoux et à d'éminents fonctionnaires de la Direction de l'Architecture, comme M. Brichet qui a consacré une très pertinente étude à la création d'un ministère des Arts [1]. Le ministre de l'Education nationale ne s'intéresse que de très loin aux problèmes des arts qui lui sont exposés par un membre de son cabinet ou par un secrétaire d'Etat, ce qui ne vaut guère mieux. Il faut qu'il y ait un ministre des Arts qui soit responsable de son budget, qui puisse défendre aussi bien les artistes que les monuments. Et pour que la défense de ceux-ci soit pleinement efficace, il convient qu'il soit, également, ministre du Tourisme.

En effet, le budget des monuments historiques beaucoup trop réduit, ne peut suffire à l'entretien et à la préservation d'édifices qui apparaîtront, à la Direction générale, comme secondaires mais qui sont particulièrement importants du point de vue régional et touristique. En Italie, les directions régionales du tourisme sont dotées d'un budget important qui leur permet de s'intéresser à des monuments qui méritent d'être mis en valeur. Il suffit souvent, quand les mesures sont prises en temps voulu, de sommes relativement faibles pour préserver un bâtiment qui, sans cela, tombera en ruine. Que de toitures on aurait pu réparer avec quelques centaines de milliers de francs alors que des millions sont nécessaires quand elles ont été négligées pendant des années !

La Direction du Tourisme publie de fort élégantes brochures et se livre à une propagande qui est certainement du meilleur goût tandis que des syndicats d'initiatives, dans chaque ville d'art ou chaque centre touristique éditent des dépliants qui, très souvent, sont bien compris et fort utiles. Mais cette œuvre d'information est-elle suffisante, est-elle toujours efficace ?

Les Français ont tendance depuis la guerre à aller voir à l'étranger des monuments dont ils ne se soucient guère quand ils voyagent dans leur propre pays. Deux millions et demi d'entre eux, chaque année, voyagent au dehors de nos frontières alors que quatre millions d'étrangers environ, viennent chez nous.

Ce chiffre est lui-même sujet à caution. Beaucoup d'Américains débarquent en France, par bateau ou par avion, passent trois jours à Paris et

1. *Les Cahiers de la République*, décembre 1956.

se rendent en Italie, en Suisse, en Allemagne. Sans doute pensent-ils qu'en dehors de la capitale, de Versailles, des châteaux de la Loire et de la Côte d'Azur nous n'avons rien de sensationnel à leur montrer.

La preuve nous en est fournie par les nuitées. Si celles-ci s'élèvent à environ huit millions pour Paris et à deux millions et demi pour la Côte d'Azur leur chiffre est insignifiant pour des régions éminemment touristiques comme la Savoie, les Pyrénées, la Lorraine, l'Alsace, l'Auvergne et la Bretagne.

En outre, le tourisme étranger en France au lieu de croître semble rétrograder : certaines grèves, les restrictions d'essence de 1957 y ont contribué.

Enfin, sans entrer dans le détail de statistiques qui ne sont pas toujours conformes à la réalité, du fait du marché parallèle et de la possibilité qu'ont les étrangers d'apporter des devises achetées dans leur pays, il semble que les dépenses des touristes étrangers en France correspondent à peu près à celles des touristes français à l'étranger.

Si nous n'étions qu'un pays secondaire au point de vue touristique, cela serait normal, mais étant donné la beauté de nos sites et de nos monuments qui devraient attirer autant de touristes, et même davantage, que ceux d'Italie, d'Espagne et de Suisse, il faut donc que notre politique touristique soit déficiente et que notre équipement hôtelier laisse, dans certains cas, à désirer.

Anciens relais de poste et hôtels de commis-voyageurs.

Nos hôtels correspondent-ils vraiment aux exigences du tourisme moderne qui est un tourisme itinérant ? Exception faite de quelques villes équipées pour recevoir une clientèle exigeante, nos hôtels ne sont que les anciens relais de poste et les hôtels de commis-voyageurs. Les anciens relais de poste sont en bordure de la route nationale envahie par les camions qui roulent toute la nuit. Les hôtels de commis-voyageurs sont situés dans la rue la plus commerçante de la ville, c'est aussi la plus bruyante avec un café très animé au rez-de-chaussée. C'est le quartier le moins aéré et ils n'ont pas de jardin.

Or, ceux qui partent en vacances aspirent au calme, au grand air ; après une journée passée à rouler en voiture et à visiter ils veulent pouvoir se reposer, dans la fraîcheur du soir après avoir pris un bain, étendus sur une chaise-longue et manger sur une terrasse, loin des bruits de la ville et des odeurs d'essence.

En Amérique, de nombreuses chaînes de Motels vous offrent des hôtels remplissant ces conditions. On vous donne la clef d'un bungalow. Vous dînez si vous en avez envie, vous faites votre cuisine vous-même, si cela vous tente. Vous êtes chez vous.

En France, quand vous avez trouvé une chambre dans un hôtel qui ne possède ni terrasse, ni jardin, on vous demande :

— Et, bien entendu, vous dînez ?

Car c'est à prendre ou à laisser, vous n'aurez de chambre que si vous prenez le dîner, même si vous n'avez aucune envie de manger, même si vous avez fait, à midi, un repas gastronomique et que vous êtes dans l'impossibilité d'avaler une bouchée.

Les hostelleries de la Vieille France.

C'est une des raisons pour lesquelles certaines régions d'un intérêt touristique considérable ne voient presque pas d'étrangers. Habitués au confort, ils ne se contenteraient pas des hôtels médiocres auxquels nous sommes parfois obligés d'avoir recours.

Pourtant, nous avons tout ce qu'il faut pour les satisfaire et même pour les combler de joie : ces châteaux, ces anciennes abbayes que nous laissons à l'abandon et dans lesquels nous pourrions établir une chaîne d'Hostelleries de la Vieille France qui vaudrait tous les motels. C'est ce qu'a fait, en Espagne, le *Patronato de Turismo*, qui a installé ses Paradors dans des palais, comme à Santillana del Mar et à Ubeda, des châteaux forts comme à Oropesa et à Ciudad-Rodrigo, d'anciens couvents comme à Merida et à Grenade et le touriste est ravi de trouver dans un cadre ancien tout le confort désirable.

En France, certains hôtels occupent des châteaux, celui de Mercuès, près de Cahors, celui de la Caze, dans les gorges du Tarn, celui d'Ayres, à Meyrueis, celui de Meyrargues, un prieuré à Carennac, une abbaye à la Celle, un ancien évêché à Alet. Mais ils restent des exceptions alors que nous avons des centaines d'édifices que l'on pourrait sauver et qui feraient le bonheur des touristes.

Il pourrait s'agir d'initiatives individuelles ou d'une initiative gouvernementale prise par la Direction des Monuments historiques ou par celle du Tourisme.

Il y a, d'abord, les édifices que l'Etat a déjà sauvés et remis en état et qui pourraient être facilement transformés en Hostelleries de la Vieille France sans qu'ils aient à souffrir de cet afflux d'hôtes de passage, à condition qu'un cahier des charges très strict protège les abords du monument et le monument lui-même. Je pense au château de Carrouges, en Normandie, au fort de Salces, dans le Roussillon, à l'abbaye du Tholonet, en Provence, au château de Pontivy, en Bretagne.

Il y a, ensuite, ceux que l'Etat pourrait sauver et transformer en Hostelleries de la Vieille France, les revenus qu'il en tirerait compensant, dans une certaine mesure, l'achat et la remise en état des édifices. Je citerai, parmi ceux qui sont dans un état lamentable : le château de la Roche du Maine, en Poitou, le château de Laxion, en Périgord, l'abbaye de l'Epau, aux portes du Mans, l'abbaye de Bellaigue, en Auvergne, le château de Duras, en Guyenne, le château de Ballerov, en Normandie, la Rivière-Bourdet et Belbeuf, près de Rouen.

De même, dans les villes d'art comme Avignon, Pezenas, Salers, Col-

longes, d'anciens hôtels classiques ou de la Renaissance pourraient être également aménagés en Hostelleries.

La politique de l'abandon. Les villes d'art.

Car, et nous abordons là le second aspect du problème, si notre tourisme n'a pas le développement qu'il devrait avoir, ce n'est pas seulement parce que nous manquons d'hôtels confortables, mais parce que nos monuments sont trop souvent laissés à l'abandon.

J'ai à maintes reprises dénoncé dans la *Revue de Paris* le peu de cas que l'on fait des anciens hôtels de la capitale et j'ai dit que les hôtels du Marais remis en état attireraient les touristes aussi bien que les châteaux de la Loire.

Il en est de même dans les autres villes de France. Non seulement on ne fait rien pour les mettre en valeur, mais chaque année leur nombre diminue, chaque année il y en a de sacrifiés à la spéculation, tandis que d'autres sont irrémédiablement enlaidis ou mutilés.

A Pau, malgré les efforts de quelques personnalités locales comme M. Bernard Duhourcau, ni la municipalité, ni les Monuments historiques n'ont rien fait pour sauver le bel hôtel de Duplaa construit vers 1775 à l'angle des rues Saint-Louis et Louis-Barthou à leur débouché sur la place Royale. Avec son beau porche d'entrée décoré de refends, son corps de logis principal aux lignes harmonieuses, la magnifique rampe en fer forgé de son escalier, son élégante décoration de stucs, c'était un hôtel digne de ceux que nous voyons dans le faubourg Saint-Germain et le dernier exemple de ces hôtels de parlementaires qui avaient été construits à Pau à l'époque classique.

Les édiles qui laissent commettre de tels crimes sont-ils dignes de présider aux destinées d'une ville comme Pau qui attire chaque saison tant d'étrangers et qui devrait songer à retenir le touriste ?

Le cas de Pau n'est pas, malheureusement, une exception, mais une règle quasi générale. Partout, on démolit sans aucune considération pour l'esthétique de la ville. A Troyes, ce sont les maisons à pignons qui entourent l'église Saint-Lizier avec tant de grâce et de gentillesse qui sont menacées. Partout on construit les édifices les plus affreux dans des quartiers historiques selon le bon plaisir du premier garagiste ou du premier charcutier venu.

A Aix, une de nos villes d'art les plus précieuses, devant le massacre des anciens hôtels, un comité s'est formé pour la défense des beautés de la ville. Mais si la pharmacie Barthélemy a su redonner au rez-de-chaussée de l'hôtel du cours Mirabeau qu'elle occupe en partie son ancienne élégance, que de commerçants n'hésitent pas à détruire des harmonies délicates et subtiles auxquelles ils sont, il faut bien le dire, absolument insensibles.

Mais est-il tolérable que la beauté d'une ville, que le prestige de l'art

français, que notre patrimoine architectural et touristique dépendent de particuliers inconscients qu'on laisse libres de démolir ou de déshonorer ce dont ils sont devenus propriétaires ou locataires tout à fait par hasard ?

Si les façades sont menacées, les intérieurs le sont plus encore. Tous ces stucs ravissants des anciens hôtels aixois disparaissent lorsqu'un magasin ou une clinique entendent avoir un décor moderne. C'est ainsi qu'une ville qui avait gardé une grande partie de ses richesses artistiques s'appauvrit d'année en année.

Il en est de même à Avignon où des affairistes et des politiciens sans scrupules projettent de démolir tout le quartier de la Balance, où l'hôtel d'Olivier, 7, rue Violette est ainsi menacé.

Les sites.

Des villes entières, quand elles sont petites, et les quartiers historiques des grandes villes devraient être soumis à une protection rigoureuse qui ne tiendrait aucun compte des relations et des protections politiques des individus.

Les sites classés eux-mêmes sont très souvent en péril. Il a fallu une vigoureuse campagne du Syndicat d'Initiatives de Carcassonne pour écarter la menace d'une construction projetée dans la zone de protection de 500 mètres établie autour de la Cité.

Si une de nos attractions touristiques les plus spectaculaires, qui est visitée chaque année par des centaines de milliers de touristes doit être l'objet d'une défense énergique, quels efforts ne faut-il pas déployer pour défendre des sites moins connus ! A Sète, c'est le site du Mont-Saint-Clair et du Cimetière marin qui est menacé, à Saint-Jean-de-Luz c'est celui de la Pointe Sainte-Barbe.

Nous avons l'exemple de la Fontaine de Vaucluse déshonorée par des usines. Ce site qui était fort beau, qui avait été immortalisé par Pétrarque, n'est plus visité, on l'a tué.

Les abbayes et prieurés.

A la Révolution, ainsi que je l'ai dit au début de cet article, les abbayes et les prieurés, si nombreux dans nos campagnes, ont été transformés en fermes. Tant bien que mal, leurs édifices ont été utilisés par les paysans selon leurs besoins, l'église a été transformée en grange, le réfectoire en étable, la salle capitulaire en porcherie. Si le cloître gênait on le démolissait, les bâtiments qui n'avaient pas d'utilisation tombaient peu à peu en ruine.

L'initiative privée a sauvé certaines de ces abbayes comme Fontenay

dans la Côte-d'Or, la Réau en Poitou, ou Fontfroide dans l'Aude. Les Monuments historiques se sont décidés à en restaurer plusieurs comme le Thoronet, Ganagobie et Silvacane en Provence, Lavaudieu en Auvergne, Saint-Guilhem du Désert en Languedoc, Noirlac en Berry.

Mais combien d'autres restent dans un état lamentable ? Les archéologues, certes, les visitent, mais elles restent inconnues des touristes et, notamment, des touristes étrangers, alors que, souvent, il suffirait de quelques travaux d'entretien pour les rendre plus expressives et plus attachantes pour le visiteur.

Qu'il me suffise de citer Bellaigue, Menat, Manglieu, Blesle, Chanteuges en Auvergne, Beaulieu dans le Rouergue, Arthous et Sorde en Béarn, Burlats, Varen et Saint-Papoul en Languedoc, la Grainetière en Vendée, Sablonceaux, Trizay, Saint-Sauveur-de-Moustierneuf en Aunis, Villesalem en Poitou, Grosbot en Charente, Sainte-Marie-aux-Bois en Lorraine, Vaucelles, près de Cambrai.

En Provence, l'abbaye de Saint-Eusèbe, près de Saignon, est occupée par une ferme. L'église a été transformée en maison d'habitation et compartimentée. L'abside extérieurement est très belle, c'est tout ce que j'en puis dire.

Le prieuré de Notre-Dame de Salagon, près de Forcalquier, a été acheté en 1912 avec toutes les terres environnantes par un paysan que les champs intéressaient et qui a eu l'église et les bâtiments du prieuré par-dessus le marché. Si les Beaux-Arts s'étaient portés acquéreurs, ils auraient eu le prieuré pour rien en revendant les terres. L'église romane qui est une des plus intéressantes de Provence sert de grange, les charmants bâtiments gothiques ou de la Renaissance sont transformés en ferme.

Un des cas les plus révoltants est celui de Saint-Maurin, au-dessus de Moissac. L'église est laissée par la municipalité dans un tel état d'abandon que son accès est devenu dangereux. Le chœur roman, en partie écroulé, a été transformé en jardin potager avec, dans un coin, la guérite des W.-C. et dans le fond, une maison d'habitation. Un forgeron achève d'enfumer un logis à lambris du XVIIe siècle. La mairie s'est installée dans le château abbatial sans souci de ses magnifiques cheminées Renaissance que des cloisons masquent en partie. Une galerie du cloître du XIIIe siècle dresse encore quelques belles arcades aux baies géminées, mais elles sont bouchées. La salle capitulaire, également du XIIIe siècle, est transformée en bûcher, le dortoir est divisé en logements et dans le potager une jolie grotte en rocaille rappelle des temps meilleurs.

Il faudrait encore citer Cormery, qu'on a laissé si stupidement dépecer, mais où les Beaux-Arts pourraient sauver, à défaut de l'église, quelques-uns des bâtiments conventuels, l'abbaye de Clermont, près de Laval, celle de l'Epau, près du Mans, celle de Fontaine-Daniel, près de Mayenne, celle-ci occupée par une usine, le prieuré de Saint-Gauburge, près de Bellème, avec ses délicieux logis de la Renaissance aux magnifiques cheminées, celui de Saint-Martin-aux-Bois, dans l'Oise.

Les chateaux-forts.

Les chateaux-forts n'étaient pas moins nombreux dans l'ancienne France. Si les abbayes offraient quelque utilité aux paysans, les anciennes forteresses bâties en général sur des collines ou des lieux escarpés furent laissées à l'abandon ou considérées comme carrières de pierre. Le château de Guéménée-sur-Scorff, encore imposant il y a une quarantaine d'années, n'existe plus. Ses étuves, les seules du Moyen Age qui existaient encore en France, ont été transportées dans une propriété privée.

Celui de Mauvézin-sur-Guépie (Lot-et-Garonne) a subi le même sort, démoli systématiquement par son propriétaire malgré les protestations des habitants. Celui de la Hunaudaye, en Bretagne était en passe d'être rasé entièrement lorsque les Beaux-Arts se sont décidés à le racheter. Le propriétaire du manoir de Nocé dans l'Orne, a démoli la chapelle, couverte de fresques du XVe siècle, classée cependant monument historique, il y a quelques années.

Les châteaux-forts, lorsqu'on ne les démolit pas, sont laissés dans un tel abandon, très souvent, que leurs murs s'écroulent d'eux-mêmes et qu'il n'en restera, un beau jour, qu'un tas de pierres. A Couldray-Salbart, les courtines, qui étaient intactes et particulièrement intéressantes, en prennent le chemin. Ils sont, presque toujours, entourés de taillis qui dissimulent leurs murailles et empêchent d'en admirer les lignes. C'est le cas de Suscinio, Largoët, Tonquédec, en Bretagne, Lavardin et Semblançay dans la région du Loir, Rozemont dans la Nièvre, Prény, en Lorraine.

Les chateaux-forts doivent être entretenus, leurs pierres consolidées, leurs abords dégagés. Très souvent, des fouilles superficielles permettraient de rendre plus lisible le plan du château, de découvrir des sculptures enterrées. Des murs éboulés pourraient être relevés et il suffirait de faire pousser du gazon, comme en Angleterre, pour que ces châteaux-forts séduisent un vaste public plus épris de pittoresque que d'archéologie.

Pourquoi ne pas utiliser, pour ces simples travaux de dégagements, des équipes de jeunes gens bénévoles comme ces équipes internationales de l'association « Concordia » qui pourraient, à peu de frais, sous la direction d'un architecte, rendre à nos châteaux-forts une apparence plus conforme à leur beauté architecturale ? Les services déjà rendus par ces équipes à Brouage, où elles ont dégagé les remparts, et aux Fontaines-Salées, près de Vézelay, où elles ont participé aux fouilles, devraient inciter les particuliers et les pouvoirs publics à faire appel à leur collaboration.

Il faudrait encore évoquer le cas des enceintes et des citadelles à la Vauban de la région du Nord, remises par l'autorité militaire à des municipalités qui au lieu de les considérer comme des lieux de promenades et des réserves d'air pur, ne voient là que terrains à bâtir acquis à bon compte.

Il faudrait parler aussi des fouilles, auxquelles Henri-Paul Eydoux

vient de consacrer un livre si passionnant[1] et qui sont malheureusement trop peu nombreuses et dotées de crédits ridicules, l'ensemble pour toute la France est inférieur à la dotation d'un festival de musique. Or les découvertes faites à Vix, à Bavai, à Entremont, à Glanum, à Saint-Blaise, à Montmuran nous prouvent que notre sol renferme des merveilles insoupçonnées.

Que peut-on tenter pour secouer l'apathie de pouvoirs publics, pour sauver tant d'édifices en train de crouler, pour faire de la France le pays du tourisme qu'elle mérite d'être aussi bien par ses beautés naturelles que par ses monuments ?

D'abord, une grande exposition de photographies qui montrera des centaines de monuments laissés à l'abandon et au dernier degré de la décrépitude. Cette exposition, d'abord présentée à Paris, serait ensuite montrée dans toute la France.

Ensuite, une collaboration constante entre la Direction de l'Architecture et la Direction du Tourisme, dépendant d'un ministre commun qui disposerait de moyens puissants pour mettre en valeur notre capital touristique.

Ce qui aurait semblé, il y a quelques mois, une simple vue de l'esprit, pourrait devenir, dans les circonstances actuelles, une réalité si un homme comme André Malraux prenait la tête d'un tel ministère.

GEORGES PILLEMENT

1. Monuments et Trésors de la Gaule (Plon).

CHRONIQUE DES LIVRES

SAINT-DOMINIQUE

par Marie-Humbert Vicaire O. P. et Léonard Von Matt *(Desclée et Brouwer)*

Le R. P. Vicaire à qui l'on doit plusieurs ouvrages considérables sur la personne, la vie, l'œuvre et la pensée de saint Dominique, a condensé en légendes précises et émues son érudition pour accompagner les cent soixante belles illustrations choisies par Léonard von Matt : photographies des paysages où s'est déroulée la vie du saint, des églises et des œuvres d'art qui se rattachent aux épisodes de son apostolat et à ses créations intellectuelles et spirituelles. Ouvrage qui est en même temps de science et d'art, de ferveur et de goût et d'où la figure d'une des deux plus fortes personnalités du Moyen Age, liée à l'histoire de la France méridionale, de l'Espagne et de l'Italie, s'exalte en majesté sur un fonds d'événements tragiques et grandioses.

P. HENRI SIMON

(Suite de la chronique des livres page 164.)

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

UN NARCISSE TRISTE

François Nourissier a donné un joli titre à son dernier livre : *Bleu comme la Nuit.*

« C'est une citation d'Aragon que j'avais dans la tête, me dit-il, et que je n'ai jamais pu retrouver dans ses œuvres. Mais j'aimais ces quatre mots, qui n'ont d'ailleurs aucun rapport avec mon livre. Et sous ce titre, je n'ai pas inscrit le mot roman. *Bleu comme la nuit* n'est pas un roman, mais si l'on veut absolument le classer comme tel, alors à mon avis il est plus révolutionnaire que ceux de Robbe-Grillet. Je l'ai composé dans un rythme de respiration naturelle, et s'il a le même dosage de mémoire, d'imagination et de tricherie qu'un roman, c'est, sans aucune convention romanesque un roman tout nu, ou plutôt, car la fascination de la vérité pousse à écrire à la première personne, c'est le « journal imaginaire de la trentième année ».

Celui qui me parle ainsi, s'il fait constamment, dans la conversation ou dans ses écrits sonner ses trente ans, ce n'est pas par peur d'en paraître davantage. On peut donner exactement cet âge à ce grand garçon mince, avec son front aux tempes déjà hautes, le regard triste de ses yeux « comme deux minuscules pierres grises », ainsi qu'il le dit lui-même, et ce visage aux contours indécis qui rappelle encore l'adolescence. Mais sa date de naissance qu'il évoque si souvent, lui sert à expliquer son personnage. Il avait sept ans le 6 février 34, lorsqu'il vit rentrer à la maison son père, très en retard, et les vêtements en désordre. « Je n'ai jamais oublié, dit-il, cette irruption de la violence dans la vie bourgeoise. J'ai appris là d'un coup la mythologie de la troisième république. »

Né à Paris, d'une famille lorraine, François Nourissier est encore un enfant lorsque son père meurt (dont la maison fut brûlée en 1940 comme l'avait été celle de son grand-père en 1914). Il est élevé par sa mère, des tantes, et c'est dans ce gynécée familial qu'il apprend pendant l'occupation allemande à ne pas s'étonner quand des prisonniers et des juifs viennent s'y cacher.

Aussi a-t-il pu écrire : « A trente ans, on est plein déjà de mémoire, lourd comme un sac, farci, épais, affolé sous l'attaque que mène le temps... » et encore : « Rien ne vieillit plus vite que les jeunesses d'après guerre. »

Nourissier appartient à celles-ci, qui n'ont pas connu les années monotones qui font les enfances heureuses. Comme tant d'autres de sa génération il *a plus de souvenirs que s'il avait mille ans*, et n'attend pas d'avoir pris le recul de l'âge pour justifier à travers l'enfant qu'il fut le jeune homme qu'il est devenu. Mais dans *Bleu comme la nuit* il mélange aux *j'étais là, telle chose m'advint*, aux scènes vécues, aux personnages réels, d'autres nés de son imagination.

S'il pense que c'est en cela que son dernier livre apporte une révolution dans l'art du roman, elle ne sera pas plus durable que ne le fut dans celui de la biographie la *Vie de Rancé* où Chateaubriand parle plus volontiers de lui-même que du réformateur de la Trappe. Et l'on ne voit pas davantage comment Nourissier pourrait se servir une seconde fois de ce procédé.

Cependant ce qui fait la qualité de *Bleu comme la nuit* ce n'est pas que l'auteur ait obéi à un système, mais à son inspiration d'écrivain qui a grandi dans un monde en désordre, et cherche, penché sur son passé, à voir s'y réfléchir son image d'aujourd'hui. Il se raconte et il s'invente, et il reste bien de son temps avec « *cette application laborieuse à la joie* » qu'il dénonce comme étant celle de la jeunesse d'après 1940. Il connaît cette besogne d'enfants gâtés, auxquels la Nationale 7 tient lieu d'artère coronaire, et qui consiste à changer d'amours et d'automobiles, de bars et d'hôtels, de plages et de montagnes. Les parties romanesques de son livre sont faites de ces rencontres et de ces fuites, où défilent des paysages, des maisons et des rues, des flirts, des amitiés, des jeunes filles et des femmes. Avec quelquefois la pause d'une méditation sur la vieillesse et la mort qui le hantent, la France et la politique qui le préoccupent. Tout cela compose un livre dont le chatoiement ménage des ombres tristes, des zones désenchantées.

Bleu comme la nuit... noir comme la haine, encore quatre mots qui doivent plaire à Nourissier qui les écrivit dès les premières lignes de son précédent roman, *le Corps de Diane*. En effet la tendresse et la violence sont les deux pôles de son tempérament, et servent son talent. Décrivant ses jeux sentimentaux et sensuels, il ne manque ni de sensibilité ni de poésie pour évoquer des émotions vraies et des gestes hardis. Nourissier parle très bien de l'amour.

Mais orphelin trop jeune, il lui a manqué « cette initiation à la colère rentrée » qu'est l'autorité paternelle. « Habitué à régner sans conteste sur ma propre vie, je ne me souviens d'aucune gifle, d'aucune interdiction véritable, d'aucun frein. » Aussi se laisse-t-il aller facilement à ses indignations et ses ressentiments, et sait-il trouver pour les exprimer le mot et la formule. Nourissier est un excellent polémiste, et ses essais, ses libellés (*Les Chiens à fouetter, Portrait d'un indifférent*) et ses articles l'ont jusqu'ici porté plus sûrement vers la célébrité que ses romans, et donnent une idée assez juste des pièges entre lesquels se débat un garçon de trente ans qui ne veut pas d'étiquettes au revers de son veston.

Nourissier refuse la bride et le harnais. Depuis deux ans il dirigeait « La Parisienne » avec Jacques Laurent. Ce dernier ayant collaboré à *l'Aurore* en y publiant un reportage romancé, *l'Algérie quand on y est*, Nourissier décida d'abandonner leur revue et de lui expliquer pourquoi dans une lettre ouverte que publia *l'Express* au printemps dernier. Nourissier espérait « *changer la Parisienne* », l'aérer, y faire collaborer Vailland, Claude Roy, Levi-Strauss, Revel, Frank, Leiris, Butor, et même Mauriac et Malraux. Pourquoi pas ? « Mais je découvris, écrit-il, que tout téléphone à gauche fait un muet à droite. »

Et comment devient-on de droite ? « C'est bien simple, dit-il. D'abord les gens vous y classent, vous y cajolent ou vous y rejettent. Or dans un camp, on trouve toujours de justes colères à épouser mais on trouve aussi la moquerie... Je crois qu'on rallie d'abord les irritations et les moqueries d'un parti... On n'est pas pour ceci, on est contre tout, on n'est pour rien. C'est la profession de foi d'indifférence. » Et Nourissier de rappeler la parole d'Alain qu'il trouve « vraie à en crever les yeux » sur le non-engagement politique considéré comme un aveu de droite. Cette paresse d'esprit n'est pas son fait et il déclare d'ailleurs qu'il n'existe pas, qu'il n'a pas existé en France depuis la guerre de « jeune droite » mais un club des Épurés qui amena cette complicité littéraire entre ceux qui en faisaient partie. Et les passions partisanes...

Ayant quitté *la Parisienne*, Nourissier donne en juillet à *La Nef* un article qu'il appelle *La France distraite*, un autre au *Figaro littéraire : Cette absente*. Ils sont à peu près sur le même thème. A la lumière de « la Crise nationale » il redécouvre « cette fortune embarrassante qu'il possède bel et bien une patrie... que son pays pour un écrivain français ne fait pas seulement partie de ses ombres et de ses habitudes ; ne réside pas seulement dans les conforts de sa langue ou les hasards de son inspiration, mais est à la fois, pour lui, un personnage et un sujet ». Pour Giraudoux aussi c'était cela la France, un personnage et un sujet.

Et Nourissier a beaucoup lu et retenu Giraudoux. Lorsqu'il avait vingt ans, Malraux, Bernanos, Sartre et Camus étaient ses maîtres à penser. « Mais même à cette époque, dit-il, je n'abandonnai jamais Giraudoux, Montherlant ; d'Eluard je préférais les proses admirables de

Donner à voir aux *Poèmes politiques* et Proust et Novalis agitaient en moi les eaux les plus profondes. »

Aujourd'hui il aime Chardonne et Morand et admire en eux autant l'homme que l'œuvre. Nourissier vit dans son époque mais rêve dans une autre. Les années vingt, c'est sa belle époque, un peu moquée, un peu enviée, comme 1900 en était une pour ses aînés. Il est un épigone du Bœuf sur le toit, et non un habitué du Flore ou des Deux-Magots. Il a les bonnes façons de la rue Saint-Guillaume (il était aux Sciences Politiques) et non le ton de Saint-Germain-des-Prés. « Comment supporter les gens qui voyagent toute leur vie en « classe touriste ? », écrit-il insolemment dans *Bleu comme la nuit*, à propos des paresseux et des ratés qui végètent dans les mauvais bistrots et les hôtels sordides.

Et dans ce même livre, avec quels soins et quelle complaisance a-t-il composé son Saint-Lorges, l'écrivain dandy d'avant 1940, accusé de collaboration et nourrissant sa tristesse d'être Français sur la terrasse d'un palace de l'Engadine. Il a l'élégance nonchalante, le cynisme, la désinvolture qu'avait Drieu, et ses lèvres de nègre blanc. Drieu qui écrivait à trente ans des livres que ses contemporains ne lisaient pas aussi attentivement que ne le font aujourd'hui les garçons du même âge, plus attachés à résoudre ses problèmes que ne l'étaient ceux de la génération précédente.

Qu'est-ce que vous aimez en Drieu, demandai-je à Nourissier ? « L'articulation entre le personnage et les événements qu'il a traversés », me répondit-il. En effet, Nourissier refuse de s'ankyloser dans l'indifférence, il réagit à l'histoire de son temps.

« Prenez-en votre parti, un jeune écrivain n'a de place et de chance aujourd'hui qu'au centre de la sotte politique. Centre droit pour la gauche, centre gauche pour la droite ; peu importe. Personne ne discute sur les vertus qui règnent au royaume du mi-chemin. » Ces phrases que Nourissier attribuait à un écrivain qui répond à la lettre d'un jeune homme qui l'admire, s'il les a mises dans *Les chiens à fouetter*, cet impertinent essai « sur quelques maux de la société littéraire et sur les jeunes gens qui s'apprêtent à en souffrir » il n'est pas dit qu'il n'était pas alors enclin à les croire de bon conseil. Mais le voilà, lui aussi, à la moitié de sa vie mesurant la France, et prêt à quitter le confort du royaume du mi-chemin.

LA MANUFACTURE DES GOBELINS

C'est un lourd bâtiment à coupole carrée, surchargé d'un haut-relief de Landowski et de cariatides d'Injalbert, qui depuis 1914 représente avenue des Gobelins la célèbre manufacture. Le public qui va y voir les expositions de tapisserie ignore généralement qu'il cache derrière lui l'ancienne manufacture, cet ensemble de constructions du XVIIIe siècle séparées par des cours aux pavés vénérables, et longées d'un côté par la rue Berbier-du-

Mets qui a conservé entre ses murs verdoyants le charme pittoresque de la ruelle qu'évoquèrent Hugo et Balzac.

Non loin coulait la Bièvre entre des ateliers de tannerie ou de teinturerie, et M. de Julienne y avait un pavillon de chasse où Watteau vint souvent. La Bièvre est recouverte, mais on voit toujours contre un parapet en pierres un vieux puits aux ferronneries rouillées. Le pavillon Julienne a brûlé, mais il reste cette curieuse maison à tourelle qui s'appelait déjà au XVIe siècle le château de la Reine Blanche, et dans le voisinage, des toits de tuiles d'où sortent les grands corps de briques des cheminées d'autrefois. Tout un village paisible avec ses jardins et ses bouquets d'arbres demeure dissimulé dans ce coin de Paris, où vinrent s'établir au XVe siècle des teinturiers de Reims, les frères Gobelins. Leur renommée était telle que non seulement on donna leur nom à ce quartier du faubourg Saint-Marcel, mais plus tard aux tapisseries que l'on y fabriqua.

C'est Henri IV qui, en 1601, appela et installa près de l'hôtel des frères Gobelins deux tapissiers flamands, Marc de Comans et François van den Planker, dit de la Planche. Il voulait créer à Paris un Atelier royal de tapisseries pouvant rivaliser avec ceux des Flandres, ce que François Ier avait essayé de faire à Fontainebleau, sans y réussir. Pendant plus de cinquante ans ces premiers ateliers des Gobelins reçurent les commandes royales, et se multiplièrent en s'installant rue de la Chaise, à la Trinité ou au Louvre. Mais en 1662 Colbert les regroupa aux Gobelins, y rattacha la fabrique de tapis de la Savonnerie (alors établie à Chaillot dans un local où sous Louis XIII des orphelins fabriquaient du savon) et appela Lebrun, premier peintre de Louis XIV, à diriger et contrôler cette institution, qui devint, en 1667, *la Manufacture Royale des Meubles de la Couronne*. Un édit la régissait, obligeant *de tenir la manufacture remplie de bons peintres, maîtres tapissiers de haute lisse, orfèvres, fondeurs, graveurs, lapidaires, menuisiers en ébène et en bois, teinturiers et autres bons ouvriers en toutes sortes d'arts et métiers.*

Aujourd'hui M. Gleizes est depuis 1950 administrateur général d'un groupement d'industries analogue à celui de la Manufacture Royale, puisqu'il réunit outre la Manufacture Nationale des Gobelins, celle de Beauvais (qui fut rasée en 1940), de la Savonnerie (qui depuis 1826 a quitté Chaillot pour le 13e arrondissement) et le Mobilier National qui a déménagé en 1939 du quai Branly pour s'installer dans les nouveaux bâtiments construits rue Berbier-du-Mets. *Les teinturiers et autres bons ouvriers en toutes sortes d'arts et métiers* sont toujours aux Gobelins aussi nombreux qu'au temps de Louis XIV. On les forme à la Manufacture même, où ils vont en sortant de l'école primaire suivre des cours d'histoire de l'art, de dessin, et ceux de l'école de tapisserie. Ainsi éduqués *ces bons ouvriers* s'ils ont renoncé au privilège royal de porter l'épée, n'en forment pas moins une aristocratie artisane, où de générations en générations se transmet la fidélité à ce noble métier.

Contrairement à la Manufacture d'Aubusson où les particuliers peu-

vent acheter ou faire exécuter leurs commandes, les tapisseries tissées aux Gobelins ne sont jamais vendues, mais sont destinées à orner les résidences officielles, nos différentes ambassades, ou à servir de cadeaux diplomatiques. Des expositions dont on change périodiquement le thème ont lieu au musée de l'avenue des Gobelins, et bien que l'on n'exécute à la Manufacture Nationale aucune copie, les réserves sont assez riches en tapisseries anciennes, ou modernes, pour que l'on envoie à l'étranger jusqu'à cent cinquante pièces à la fois pour les exposer.

Les tapisseries des Gobelins sont dites de haute-lisse parce que les fils de la chaîne, ou lisse, sont tendus verticalement, et celles de Beauvais dont la lisse est disposée horizontalement sont dites de basse-lisse. Mais les spécialistes avouent qu'il est difficile, même pour eux, de distinguer la différence de technique entre l'une et l'autre.

Lorsqu'on visite les ateliers des Gobelins, on est d'abord frappé du silence monacal qui règne dans ces grandes salles claires et aérées. Certains métiers datent encore de Louis XIV, et c'est toujours le même vieux rouet qui sert à bobiner les fils de couleur sur les broches : la mécanique ne peut apporter aucun progrès à cet ancestral art manuel.

Comme on ne travaille jamais à la lumière artificielle, devant chaque grande fenêtre est installé un métier. Face au jour, l'artiste tapissier se tient entre la haute-lisse (qu'il a longuement et minutieusement préparée lui-même) et le carton qui est accroché derrière lui. Il ne voit son modèle qu'en se retournant et son travail qu'à l'envers. Il peut pourtant en suivre les progrès, à mesure que sa broche passe au vieux point de reprise entre les deux nappes de fils tendus, en le regardant dans des glaces montées sur des tiges de cuivre et placées devant la tapisserie. En un an il peut faire quatre à six mètres carrés de tapisserie, et l'une, de Lurçat, a eu quarante mètres carrés...

Il y a quinze à vingt tapisseries des Gobelins en route à la fois, et seulement trente-huit artistes pour les exécuter. Deux ou trois d'entre eux sont parfois devant le même métier, à un mètre de distance. Mais on comprend que tout occupés à copier leur carton et à choisir leurs nuances parmi les laines teintes exprès pour chaque tapisserie (laines dont un spécialiste a soigneusement évalué le poids exigé par les différentes couleurs) ils n'aient pas le loisir de meubler le silence par leurs bavardages.

Aux cartons de Lebrun, Mignard, Coypel, de Troy, Boucher, Vanloo, etc., ont succédé aujourd'hui ceux de Luc-Simon, Brianchon, Oudot, Latapie, Picart Le Doux, Manessier, Singier et d'autres encore parmi les peintres contemporains, dont les projets sont choisis ou écartés par une commission d'artistes et de techniciens.

M. Gleizes fait observer que l'imitation du tableau par la tapisserie, jusqu'au trompe-l'œil du cadre et de ses attaches, était un impératif aux XVIIe et XVIIIe siècles qui amena au XIXe et au début du XXe siècle une décadence de cet art, à laquelle contribua l'excès des moyens mis à la disposition du lissier par les teinturiers. Ceux-ci pour rendre les savants

dégradés voulus par les peintres parvinrent à teindre les laines de 14 400 tons, tour de force qui échappe à l'entendement. Mais certaines de ces nuances ne purent être obtenues qu'au moyen de produits nouveaux, « très bien adaptés mais fugaces, explique M. Gleizes, et c'est à ces nouveaux procédés que nous sommes redevables des grandes surfaces décolorées qui ont fait place sur nombre de pièces de cette époque au feu d'artifice des coloris rendus provisoirement par le tapissier ». Et bien qu'il dise aussi « que les contours doucement incertains des motifs de nombre de pièces du XVIIIe siècle leur prêtent un grand charme » il n'en est pas moins vrai qu'une réforme des méthodes tinctoriales et des procédés des peintres devait être entreprise.

On remit alors en vigueur les prescriptions des ordonnances de Colbert, *la gaude pour les jaunes, la garance pour les bruns et les orangés, l'indigo pour les bleus et la cochenille pour les rouges,* tout en ajoutant à ces produits végétaux quelques produits chimiques, peu nombreux et strictement étalonnés.

Il s'agit en outre d'obtenir du peintre cartonnier, comme le dit encore M. Gleizes « *qu'il pensât tapisserie,* et collaborât avec les tapissiers pour aboutir à une limitation des palettes, à un échantillonnage en commun, et au redressement des erreurs apparues en cours de tissage ».

Ainsi cet art que nos rois protégèrent, qui fut depuis le XIIe siècle l'une des plus riches expressions décoratives du génie français, demeurera vivace en osant renouveler au cours des années l'aspect et la technique de ces objets de grand luxe, qu'ont toujours été et que seront toujours les tapisseries.

LES BARRAULT AU PALAIS-ROYAL

Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault donneront avec leur compagnie des représentations au Palais-Royal à partir du 5 novembre. Il a paru surprenant à beaucoup qu'ils n'aient pas trouvé une autre scène que celle de ce petit théâtre, dont le nom symbolise le vaudeville avec lit de milieu, pour y monter des spectacles comme ceux qui firent affluer, de 1946 à 1956, le public au théâtre Marigny. Mais après un an de tournée et une saison au Sarah-Bernhardt, on sentait notre Barrault prêt à repartir pour l'étranger, où on le réclame dans tous les pays du monde, s'il ne trouvait pas la salle de ses rêves pour s'y installer définitivement. Et il paraissait navrant que ce couple illustre et cette troupe célèbre puissent se résigner à cette vie de comédiens nomades. Il y a à Paris plus de cinquante théâtres d'une certaine importance, et il n'y en avait pas un qui pût ou voulût être celui des Barrault.

Que ce soit par impossibilité ou mauvaise volonté, la situation paraissait sans issue, quand M. Clairjois qui organisait leurs tournées en Amérique du Sud eut l'idée de les mettre en rapport avec Mme de Létraz, directrice du théâtre du Palais-Royal, et les voilà pendant deux ou trois

ans fixés pour l'automne et l'hiver, car chaque printemps ils referont des tournées, rue de Montpensier.

Je bavardais avec les Barrault qui viennent de se reposer à l'île du Levant, puis dans leur maison de Chambourcy, de leur longue tournée en Belgique, Italie. Suisse et Pologne, avant de reprendre pour quelques semaines au Sarah-Bernhardt *Madame Sans-Gêne*. « Nous sommes séduits, me dit Jean-Louis Barrault par le côté professionnel du Palais-Royal : c'est le plus vieux théâtre de Paris. Et puis ce quartier ne nous dépaysera pas. Autrefois je répétais avec Marcel Herrand au Véfour rue de Beaujolais, nous ne serons pas loin de la rue de Valois où est né le fils de Madeleine, Jean-Pierre Granval, et à côté de nos anciennes amours, la Comédie-Française. Le quadrilatère du jardin du Palais-Royal nous est familier. »

Il n'y a pas que ces raisons sentimentales pour avoir touché Jean-Louis Barrault. Lui, qu'aucune expression de l'art du spectacle ne laisse indifférent, ne pouvait qu'être sensible au passé historique du théâtre qui l'accueille aujourd'hui.

Commandé en 1783 par le duc d'Orléans à Louis, l'architecte du théâtre de Bordeaux, il fut inauguré un an plus tard sous le nom de théâtre Beaujolais par un sieur Delorme qui y montrait un spectacle de marionnettes, auquel succéda une troupe d'enfants qui exécutaient des pantomimes. Puis Mlle Montansier, directrice du théâtre de Versailles, ayant suivi le roi et la cour à Paris s'y installa, et l'appela Théâtre des Variétés, car on y jouait aussi bien la tragédie que la comédie ou l'opéra-comique. C'est là que Mlle Mars débuta, encore enfant. Mais un décret impérial força la troupe de la Montansier à émigrer avec ses variétés au boulevard Montmartre [1].

Inoccupée et sans directeur, la salle du Palais-Royal accueillit successivement un danseur de cordes, une fois de plus un théâtre de marionnettes, puis une troupe de chiens savants dont les représentations eurent un tel succès, et les mises en scène prirent une telle ampleur, que l'on dut faire appel à des particuliers pour qu'ils amènent leurs chiens pour servir de comparses et de figurants.

Ensuite, de 1814 à 1818, un café chantant, dit Café de la Paix, vint encanailler la salle créée par Louis et le duc d'Orléans. Pendant les Cent-Jours elle devint le rendez-vous des différents partis politiques, et le lieu de tels tapages et scandales, que la police dut ordonner sa fermeture.

Après la Révolution de 1830, elle fut entièrement reconstruite sur les plans de Guerchy, et rouvrit le 6 juin 1831, consacrée à un seul genre de théâtre, celui du comique outrancier. Et c'est lorsqu'elle fut entre les mains de M. Plunkelt, le frère de Mme Roche, cette actrice qui, dit-on, ramena de Saint-Pétersbourg les comédies de Musset dans son manchon,

1. Voir l'article de Jean Cordey sur le Square Louvois. *Revue de Paris* d'août 1957.

qu'on y joua depuis 1860 celles de Labiche, Lambert Thiboust, Meilhac et Halévy et même Sardou. « C'est au Palais-Royal que s'est réfugiée la vieille gaieté française », disait Théophile Gautier. Et *le Chapeau de paille d'Italie*, *Célimare le Bien-Aimé*, *Tricoche et Cacolet*, *la Mariée du Mardi-Gras* ou *l'Affaire de la rue de Lourcines* étaient interprétés par ces acteurs fameux à l'époque, Brasseur, Worms, Céline Montaland ou Alphonsine.

L'un des plus célèbres et durables directeurs du Palais-Royal fut Gustave Quinson, qui le resta de 1899 à 1932. Jean de Letraz lui succéda, et après sa mort Mme de Létraz le remplaça. « Elle s'appelle Simone, comme Mme Volterra, me fait remarquer Barrault. Je suis voué aux Simone. » Et il raconte aussi, comme une annonce du destin, qu'après qu'il eut monté *le Procès* de Kafka à Marigny, il reçut trois lettres de félicitations enthousiastes : une de Claudel, une de Bernstein, et une de Jean de Letraz.

La salle du théâtre du Palais-Royal où l'on est en train de changer les tapis et les fauteuils, est traditionnellement blanche, rouge et or. Elle n'a que 850 places. La scène est un peu plus grande que celle de l'Athénée, mais beaucoup plus petite que Marigny. « Nous y serons un peu les uns sur les autres, dit Barrault, et ce sera une expérience nouvelle pour Madeleine qui n'a jamais joué que dans de grands cadres. J'ouvrirai avec *le Soulier de Satin*, et cela m'amuse de le *repenser*, de chercher du nouveau. Car « ça » a bougé depuis quinze ans : on ne peut plus le jouer de la même façon. Le moment est venu de présenter Claudel en gros plans. J'avais monté *le Soulier* à la Comédie-Française à la manière du théâtre baroque espagnol. Je le monterai maintenant à la japonaise, à la manière lente des No. Mais toujours avec les décors de Coutaud et la musique de Honegger. L'idée qu'on jouerait un jour au Palais-Royal *le Soulier de satin*, après *la Mariée en a deux*, *Occupe-toi d'mon minimum* ou *la Bêtise de Cambrai*, aurait, j'en suis sûr, ravi Claudel. »

Jean-Louis Barrault compte, au Palais-Royal, continuer le système d'alternance des spectacles, qui lui a permis en douze ans de donner sur leur chiffre d'ensemble, 25 p. 100 de pièces classiques, 25 p. 100 de reprises de pièces contemporaines, et 50 p. 100 de créations. Ce pourcentage donne l'idée de l'activité de sa compagnie, et de l'éclectisme de son choix.

On lui prête aussi l'intention de monter après *le Soulier de Satin*, une opérette : *la Vie Parisienne*. Meilhac et Halévy qui en firent le livret pour Offenbach se retrouveraient chez eux au Palais-Royal, et que ce projet séduisant aboutisse ou non, on peut faire confiance à Jean-Louis Barrault pour rester fidèle au passé de ce théâtre, et se sentir à l'aise sur une scène où l'on joua la tragédie, la comédie, l'opéra-comique, où l'on chanta et dansa, où l'on vit même des pantomimes, toutes choses qui ont une place égale pour lui dans l'expression de l'art dramatique.

DENISE BOURDET

D'AIX-EN-PROVENCE A BAYREUTH

par JEAN MISTLER

Je ne suis point revenu cette année à Salzbourg. Mauvaise humeur ou lassitude ? demanderont mes lecteurs. Ni l'un ni l'autre ; mais je n'avais point la moindre envie d'entendre le *Don Carlos* de Verdi, qui formait cette année le plat de résistance du Festival. Sous prétexte que Verdi a écrit trois chefs-d'œuvre dans sa vieillesse : *Othello*, le *Requiem* et *Falstaff*, certains se croient justifiés à admirer les opéras les plus vulgaires de sa jeunesse, tel le *Nabucco*, ou les productions les moins réussies de sa maturité, tel le *Don Carlos*. C'est déjà bien assez que *Rigoletto* ou *la Traviata* encombrent le répertoire de tous les opéras, Salzbourg, ville de Mozart, ne devrait pas sacrifier à la bassesse des goûts d'un public plus riche de devises fortes que de culture ! Comme l'écrivait Machiavel : « *Le chemin de l'enfer est facile, on descend tout le temps !* »

AIX-EN-PROVENCE.

Cette année, Aix a dû renoncer aux représentations en plein air qui nous avaient valu *Mireille* aux Baux et *Carmen* au Tholonet. Certaines restrictions financières ont malheureusement limité le programme aux représentations lyriques dans la cour de l'Archevêché et aux concerts.

J'attendais avec beaucoup de curiosité les résultats de l'expérience hardie qui allait être tentée : monter *La Flûte enchantée* sur une scène de six mètres de profondeur, sans dégagements latéraux, sans cintres ni dessous, bref aussi peu équipée qu'une estrade de distribution des prix. Comment réaliser sur un plateau aussi petit et aussi rudimentaire la succession ininterrompue d'une douzaine de tableaux ? Le dernier opéra de Mozart est toujours considéré comme une féerie à grand spectacle, et si l'on a souvent échoué dans sa présentation scénique, témoin la dernière reprise à Paris, ce n'est pas faute d'avoir dépensé des millions. Cependant, tout ce que nous savons de la création en 1791, quelques mois avant la mort de Mozart, chez le directeur-acteur Schikaneder, permet de penser que la première mise en scène de *La Flûte* était fort modeste : le théâtre *Auf der Wieden* n'était qu'une petite salle de faubourg, et la situation financière de Schikaneder, qu'allait précisément renflouer le succès de *La Flûte*, ne lui permettait pas d'engager de grosses dépenses de décors ni de machines.

Le décorateur et le metteur en scène chargés de présenter à Aix le

chef-d'œuvre de Mozart ont su tourner à leur avantage toutes les difficultés. M. J.-B. Malclès et M. Grenier ne se sont pas embarrassés de ce qu'on avait pu faire avant eux : pas de colonnades géantes dans le style de Karnak, pas d'allées de sphinx aux perspectives infinies, pas de machines à câbles pour faire descendre des cintres la Reine de la Nuit, faire vif, rapide, léger, a été incontestablement leur idée directrice : ils y ont admirablement réussi.

Alors qu'à l'Opéra de Paris, pour permettre de changer les encombrants décors, on avait rallongé un livret déjà trop long par des explications confiées à des récitants (!), et que l'on baissait à chaque instant un ennuyeux rideau de scène, Grenier et Malclès nous ont donné *La Flûte* dans le mouvement le plus vif sans autre solution de continuité que la coupure entre les deux actes. Et les changements, dira-t-on, comment les a-t-on effectués, puisque la scène d'Aix ne dispose d'aucune machinerie ?

C'est précisément là que l'ingéniosité de J.-B. Malclès a fait merveille. Il n'a pas adopté le principe du décor abstrait, qui supprime les difficultés plutôt qu'il ne les résout, mais il a simplifié au maximum les éléments figuratifs qu'il utilisait et il les a combinés de diverses manières, ce qui lui a permis d'obtenir une grande variété d'effets avec des moyens matériels limités.

La base du système est constituée par des rochers de staff, hauts d'environ 2 mètres 50 sur un mètre de large ; menhirs ou plutôt cristaux géants, ces rochers sont déplacés chacun par un homme caché derrière et forment en glissant tantôt un fond et tantôt des coulisses. Des draperies, des haies, des grilles s'ouvrent ou se ferment quand il le faut avec une fantaisie charmante. Parfois l'invention est délicieuse : pour la seconde apparition de la Reine de la Nuit par exemple, le fond de la scène est occupé par un gros buisson de fleurs multicolores, mais chaque arbuste de ce buisson est une danseuse remuant ses bras comme des branches agitées par le vent. Les danseuses s'écartent et la Reine de la Nuit apparaît ; l'air achevé, elles se regroupent et la font disparaître. Le succès a été très vif et on ne saurait trop souhaiter que nos théâtres nationaux fassent appel à un décorateur et à un metteur en scène aussi doués que l'équipe Malclès-Grenier.

L'exécution musicale a subi un lourd handicap du fait de l'indisposition du chef d'orchestre Georges Solti. Pour le remplacer, il est bien regrettable qu'on n'ait pas fait appel à Richard Krauss, de Berlin, dont on n'a pas oublié les admirables *Noces de Figaro* qu'il a dirigées aux Champs-Élysées. Le chef roumain qui a remplacé Solti, M. Perléa, est davantage un homme de concert que de théâtre, et, s'il a bien dirigé les scènes religieuses, il n'a pas donné à la partition le mouvement ailé, la légèreté malicieuse qui en font le charme. Un excellent Papageno, Walter Berry, Viennois, faisait avec une délicieuse Papagena américaine, Mlle Sylvia Stahlmann, un couple fort sympathique. Le ténor Wunderlich chantait *Tamino*. Je le connaissais depuis ses débuts sur divers petits

théâtres d'Allemagne. C'est, je crois, le meilleur ténor mozartien qu'on puisse trouver à l'heure actuelle. Par contre, la Reine de la Nuit, Mlle Coertse dont une publicité imprudente avait annoncé qu'elle devait être sensationnelle, m'a paru bien insuffisante. Dans *Pamina*, nous avons entendu Mme Stich Randall. C'était une leçon de chant pleine d'intérêt ; Mme Stich Randall, dont la technique est parfaite, place ses *sol* ou ses *la* aigus avec un raffinement merveilleux, mais ces petits problèmes semblent la préoccuper beaucoup plus que l'expression des sentiments d'une princesse de seize ans, amoureuse et persécutée. Je me trompe peut-être, mais je crois qu'elle aurait ennuyé Mozart.

Cette *Flûte* est, pour mon goût, la plus intéressante réalisation d'Aix jusqu'à présent et je ne crains pas de dire qu'il suffirait de mettre au point quelques détails et de s'assurer le concours de deux ou trois artistes, notamment l'admirable Erika Koeth dans la Reine de la Nuit, pour en faire la meilleure représentation de *La Flûte* qu'on puisse entendre actuellement en Europe.

Bayreuth.

J'ai si souvent parlé ici du Festival de Bayreuth, de ses innovations scéniques, de sa tradition musicale, que je ne saurais y revenir sans me répéter un peu. Cette année, Wieland et Wolfgang Wagner ont donné huit ouvrages de leur grand-père, c'est-à-dire tous ses chefs-d'œuvre, sauf le *Hollandais* et *Tannhaüser*. Les voici donc bien près du cycle complet que je souhaitais l'an dernier voir figurer à titre permanent à leur programme.

Donnerons-ils *Rienzi* l'année prochaine ? Wieland Wagner y pensait, et il avait fait une expérience préparatoire cet hiver, en montant à Stuttgart ce grand opéra historique. L'accueil de la critique a été très défavorable, non pas tant à la présentation scénique nouvelle qu'à l'œuvre elle-même, et l'on n'envisage plus de représenter cet ouvrage à Bayreuth. Je le regrette, mais je regrette encore plus qu'on n'essaie pas un des deux opéras de jeunesse de Richard Wagner, *Les Fées* ou *la Défense d'aimer*. Certes, ces œuvres ne sont pas plus originales que *Rienzi*, mais l'influence qui s'y manifeste, celle de Weber, vaut cent fois mieux que celle de Meyerbeer !

On sait que Wieland Wagner s'est attaché dans ses mises en scène à supprimer tout ce qu'implique de ridicule la convention de l'opéra, et ce faisant, n'en déplaise à d'attardés sectateurs des présentations anciennes de la *Tétralogie* ou de *Parsifal*, il a suivi la voie tracée par son grand'père, dont les écrits sont remplis de critiques les plus mordantes contre les ridicules usages du vieil opéra. Cette année, la mise en scène nouvelle de *Lohengrin* n'a point provoqué de manifestations dans la salle, ni de polémiques dans la presse, comme il y a deux ans celle des *Maîtres Chanteurs*. Elle s'inspire pourtant des mêmes princi-

pes, éviter tout ce qui est anecdotique ou pompier et se tenir à un style dépouillé et sévère, très proche de l'oratorio. La photo que nous donnons dans cet article, où l'on voit le roi Henri avec ses chevaliers derrière lui, fait mieux comprendre qu'un long développement la différence qu'il peut y avoir entre ces choristes, pareils aux statues de pierre d'un portail roman et les nôtres, qui, même lorsqu'ils chantent bien, ont trop souvent l'air de joyeux compagnons partant pour la pêche.

Ce *Lohengrin* achève la présentation nouvelle de l'œuvre de Wagner. Bien entendu, les maîtres de Bayreuth ne s'interdisent point chaque été d'apporter quelques petits changements à *Siegfried* ou à *Parsifal*, mais ces modifications ne concernent guère que des détails d'éclairage ou de costumes : la bataille qu'ils livraient cette année se plaçait sur un tout autre terrain.

Lohengrin (Festival 1958).

A plusieurs reprises, j'avais signalé dans mes articles comme je l'avais dit de vive voix aux frères Wagner que la troupe de chant du Festival n'était pas assez nombreuse. Plusieurs artistes arrivant à Beyreuth déjà surmenés par leur saison, donnaient de regrettables signes de fatigue du fait qu'ils chantaient à des intervalles insuffisants les plus lourds rôles. La critique était facile ! Remédier au mal l'était moins. C'est maintenant chose faite, et, pour ce Festival, on a confié des rôles importants à quinze artistes nouveaux. Cela ne s'était jamais vu à Bayreuth.

Cette partie fort risquée a été gagnée entièrement. Le nouveau Parsifal, Hans Beirer, bien connu des Parisiens, a surclassé de loin ses prédécesseurs et fourni la démonstration éclatante qu'il vaut mieux faire chanter Parsifal par un ténor héroïque capable de chanter Siegfried que de confier le rôle de Siegfried à un chanteur capable d'interpréter Parsifal. Souhaitons que l'année prochaine ce magnifique artiste, peut-être le seul actuellement à posséder le volume et le timbre des grands *Heldenténors* d'autrefois (je pense aux Burian, aux Urlus, aux Melchior), puisse donner sa pleine mesure dans *Tristan* et dans la *Tétralogie*.

La belle représentation de *Parsifal* a apporté trois heureuses révélations : une basse, l'Américain Hines, admirable de noblesse dans Gurnenanz, un baryton, Waechter, qui s'est révélé dans Amfortas l'égal des meilleurs enfin un soprano, Mlle Régine Crespin, notre compatriote.

C'était là, pour nous Français, l'intérêt majeur de cette représentation.

Mlle Crespin chantait Kundry pour la première fois. Si mes renseignements sont exacts, elle était la quatrième Française à avoir figuré depuis 1876 sur l'affiche du Festival dans un grand rôle : c'est dire l'importance de l'enjeu.

Elle a brillamment gagné. Réalisant le tour de force de chanter en allemand — langue qu'elle ignore absolument — avec une diction et un accent impeccables, Mlle Crespin a démontré ce que je n'ai jamais cessé d'écrire : sa voix, sa musicalité, son art du chant, font d'elle notre seul soprano dramatique de classe internationale. C'est dire qu'après son succès de Bayreuth, la plus magnifique carrière s'ouvre devant elle.

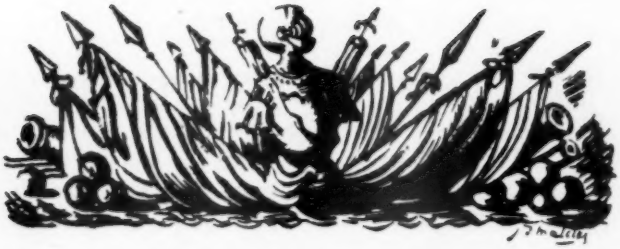
Deux autres artistes de chez nous ont débuté excellemment à Bayreuth : un mezzo-soprano, Mlle Rita Gorr, très appréciée dans le rôle ingrat de Fricka, et un baryton, Ernest Blanc, dont la voix magnifique a fait oublier dans le Telramund de *Lohengrin* que son accent n'est pas encore tout à fait au point.

Ce triple début, ce triple succès, prouve que nous avons en France des éléments artistiques de premier ordre. Pour en tirer le rendement maximum, il faudrait leur fournir l'occasion de travailler, donc, en premier lieu, on ne se lassera pas de le répéter, élargir le répertoire et en relever la qualité musicale, et cela nous ramène à Paris.

La réforme des théâtres nationaux.

La Commission de réforme des Théâtres nationaux, créée il y a un an, a remis à la fin de juillet son rapport au ministre de l'Éducation nationale. Nous nous interdirons de discuter un texte dont nous n'avons connaissance qu'incomplètement et indirectement ; mais si, comme nous croyons le savoir, la principale mesure préconisée par la Commission est la suppression de la Réunion des théâtres lyriques et la séparation de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, la critique musicale sera sans doute unanime à faire les plus expresses réserves. On songerait en effet à confier l'Opéra-Comique à un concessionnaire qui ne serait plus tenu à exploiter le répertoire actuel que six mois par an et serait libre le reste du temps d'exercer son activité « dans un sens plus commercial ». Nous nous bornerons pour aujourd'hui à dire qu'une telle formule ne saurait satisfaire ni ceux qui pensent, en financiers, qu'il faut réaliser des économies sur la gestion actuelle, ni ceux qui croient, en musiciens, que l'Opéra-Comique est, certes, un théâtre médiocre, mais qu'on doit le relever et non l'abaisser encore sur le plan artistique. Nous reviendrons, bien entendu, sur toute cette affaire, dont certains dessous ne nous apparaissent pas encore assez clairement.

JEAN MISTLER



L'HISTOIRE : LA CLASSE 1960

par Pierre Audiat

Sur les murs de toutes les communes de France on pouvait voir, cet été, les affiches blanches annonçant le recensement de la classe 1960. « *Doivent être recensés les jeunes gens nés entre le* 1er *janvier et le* 30 *décembre* 1940. »

On songe... Ainsi ces adolescents qui, dans deux ans, seront voués au dieu le plus féroce de notre civilisation, à un Moloch dernier-cri, infiniment plus exigeant et plus dévorant que celui de l'Orient ancien, s'éveillèrent à la vie alors que la guerre 1939-1945 était commencée (et, pour la France, provisoirement terminée). A l'exception de quelques cas très rares, aucun de ces conscrits n'a pu garder le souvenir des cinq « années terribles », vécues par leurs aînés dans l'angoisse, le sang et les larmes.

Pour eux la dernière guerre mondiale n'a pas existé.

Elle n'a pas existé, car n'existent vraiment pour nous que les seuls événements que nous avons vécus. Tous les autres sont rejetés dans les vitrines de l'Histoire, où stérilisés, naturalisés, rangés en bon ordre, munis d'étiquettes, ils attendent notre visite éventuelle. Nous ne les y trouvons que desséchés, momifiés, et, qu'ils aient eu lieu cinquante ou cinq cents ans avant nous, également morts. La chronologie ne peut les rapprocher ou les éloigner que d'une manière abstraite. Personnellement, je connais très bien la distance qui sépare la guerre de 1914-1918 de la guerre de 1939-1945, parce que je les ai vécues l'une et l'autre, mais la guerre de 1870-1871 se confondrait pour moi avec les guerres napoléoniennes ou les guerres de Louis XIV si les livres, les examens, les concours ne m'avaient obligé à mettre entre elles les intervalles convenables. Je sais mais je ne *sens* pas que ces intervalles existent.

Cela revient à dire — découverte banale ! — que les événements n'ont de réalité vraie que chargés de l'émotion qui se dégage d'eux et retentit chez ceux qui en sont les témoins. Les historiens d'un passé qui leur est

étranger, si vaste que soit leur information, si ferme que paraisse leur jugement, sont nécessairement exposés à des contresens qui paraîtraient prodigieux au moindre « témoin d'époque ». Sans doute, en théorie, rien n'empêche qu'un historien ait été également un témoin, qu'il fasse le récit des événements qu'il a vécus. En théorie seulement, car, en fait, les coulisses et les dessous de l'histoire ne peuvent être atteints (quand cela est possible) que longtemps ou très longtemps après que la pièce a été jouée. D'où, à la limite, cette formule : « *Une histoire authentique exigerait un témoin qui fût aussi un historien, mais l'historien exclut le témoin, et le témoin exclut l'historien.* »

Encore si le témoin pouvait transmettre aux générations futures l'émotion qui a accompagné l'événement, nous aurions, du moins, un tableau affectif du passé. Mais nous en revenons au problème que les candidats et candidates de l'agrégation de philosophie, ont eu, cette année, à traiter : « *Un souvenir est-il communicable ?* » Question à laquelle on ne peut répondre par *oui* ou par *non*, et qui appelle des explications nuancées. Car, bien sûr, un souvenir, lié à un instant unique de notre vie, ne saurait en être arraché sans mutilation, mais, tout de même, par les moyens d'expression dont disposent les artistes : écrivains, peintres, musiciens, ce souvenir peut, en quelque sorte, être réincarné. L'émotion originelle est donc susceptible de revivre, fût-ce après des siècles ou des millénaires, tels ces grains de blé retrouvés dans les tombeaux d'Egypte et qu'on ensemence et qui germent. Toutefois ce qui retentira en nous sera le souvenir d'un seul témoin, alors que le moindre événement historique en a eu des milliers ou des millions.

Mes lecteurs me permettront sans doute de faire appel à ma propre expérience, s'ils veulent bien ne voir là qu'une simple auto-observation. Il se trouve qu'après avoir été acteur (petits rôles !) et témoin dans la guerre de 1914-1918, j'ai été témoin attentif de la guerre 1939-1945. D'autre part, par curiosité et aussi par profession, j'ai pris connaissance sinon de tous les livres, du moins d'un millier d'ouvrages ayant trait à cette guerre-ci. Or, une constatation s'impose à moi : suivant qu'ils se projettent sur le plan du souvenir ou sur le plan de l'histoire, les événements ne présentent ni le même aspect ni la même figure. Autant mes souvenirs me semblent indéracinables, indestructibles, d'une authenticité qui se confond avec l'évidence, autant les faits historiques m'apparaissent incertains, difficiles à interpréter, aussi énigmatiques, parfois, que ceux consignés sur les monuments étrusques ou crétois. A peine si pour deux ou trois événements, et encore ! il y a concordance (ne parlons pas de coïncidence) entre le souvenir et l'histoire. Mais de ces deux ou trois certitudes je sens bien que rien ne pourrait me faire démordre.

Sur le plan du souvenir, les images se déroulent encore crépitantes d'émotion. En voici quelques-unes :

Hitler déclenchant la guerre en septembre 1939, et cette colère qui déferle contre ceux qui ont, par leur insouciance, leur naïveté, leur apa-

thie, permis à la bête de proie, que le sacrifice de 1 500 000 des nôtres, parmi lesquels des parents, des camarades, des amis, avait solidement enchaînée, de rompre ses entraves et de se précipiter, ivre de vengeance, sur l'Europe.

L'hiver 1939-1940, *hébété, morne et ricanant*, et cet espoir, à base de lâche soulagement, qui gagne les moins optimistes et leur fait croire que « la guerre de Troie n'aura pas lieu », qu'Ulysse et Hector finiront par s'entendre sur le dos d'un plus faible et nous rendront à nos querelles de ménage.

Le raz-de-marée de mai-juin 1940, et la poignante détresse qui nous fait vaciller ; le sentiment que l'arbitre qui arrête le combat « par knock-out technique » épargne au boxeur irrémédiablement battu une punition si terrible qu'elle lui interdirait de remonter jamais sur le ring.

De l'armistice de juin 1940 *au débarquement du* 8 *novembre* 1942, et ces mois interminables pendant lesquels le mot « oppression » prend son sens physique, où l'on ne respire que grâce à un imaginaire poumon d'acier, où l'espérance semble, avec ses ailes de plomb, incapable de s'envoler, où l'on croit à des doubles ou triples jeux dont les Français, plus malins que les autres, tireront leur épingle.

Du débarquement en Afrique du Nord au débarquement en Normandie, et cette impatience qui nous ronge, nous fait quelquefois blasphémer, mais nous soutient et nous donne un impératif : vivre assez longtemps pour voir la France libérée.

Du débarquement en Normandie à la fin de la guerre, et l'égoïsme national reprenant le dessus dès le moment qu'il n'y a plus d'Allemands sur notre sol, l'indifférence pour la manière dont sera réglé le sort des « autres », mais une passion exacerbée dans les règlements de comptes intérieurs.

Sur le plan de l'histoire, changement total. Au lieu d'images qui s'enchaînent et se complètent selon la logique affective, une multitude de faits donnant lieu à des interprétations diverses, souvent opposées ; un débat contradictoire et toujours ouvert, sur le rôle des hommes, sur leurs desseins véritables, leurs intentions cachées ; un procès interminable dans lequel aucune Cour n'est en mesure de prononcer, aujourd'hui, un arrêt définitif ; des dossiers qui, à mesure qu'ils se gonflent, embrouillent l'affaire au lieu de l'éclaircir. Bien plus : des faits qui paraissaient acquis après la publication de cinq cents ouvrages sont remis en discussion lorsque le millième paraît. Impossible vraiment de prévoir quel sera « l'état de la question », à la sortie du deux ou du trois millième.

Parmi les livres touchant la dernière guerre, retenons-en, à titre d'échantillons, quatre dont l'encre d'imprimerie est encore fraîche. Ils sont caractéristiques, en ce sens que chacun d'eux représente une position sur l'éventail qui va du souvenir à l'histoire.

Le premier est dû à M. Pierre Arnoult, inspecteur des Finances, qui nous a donné, il y a peu d'années, un livre intitulé : *Les Finances de la*

France et l'occupation allemande, qui, sur ce sujet, est assurément l'un des plus lumineux. Cette fois, dans *Quand le Destin prenait le Train*[1], M. Pierre Arnoult s'est borné à évoquer, littérairement mais sans littérature, deux scènes de la guerre, deux scènes dépourvues d'importance, qui n'ont rien « d'historique », et qui pourtant sont de nature à faire revivre à la classe 1960 la guerre de 1939-1945. Le premier train est un train de réfugiés, qui, le 18 mai 1940, en fin d'après-midi, quitte la gare d'Arras en direction de Paris viâ Amiens. Il est stoppé avant d'atteindre Amiens ; les voyageurs, parmi lesquels des tuberculeux, des aliénés, un pensionnat d'enfants, passent par des alternances de découragement et d'espoir selon que les locomotives s'attachent au convoi ou s'en détachent. Finalement, après une nuit et un jour d'attente, le train remonte sur Arras, afin de gagner Paris, dit-on, par Saint-Pol. Et à Arras, un effroyable bombardement de la gare par l'aviation allemande décime les malheureux voyageurs, revenus à leur point de départ.

Moins tragique, le train parti de Lyon le 3 août 1944, vers onze heures du matin, arrivera à Paris, cinquante-six heures plus tard, ayant accompli les cinq cent quinze kilomètres du parcours à la moyenne, presque inespérée, de neuf kilomètres-heure. Dans ce récit, ni le ton ni l'atmosphère ne sont les mêmes : la confiance a remplacé l'angoisse ; les dangers sont plus grands, mais les voyageurs les envisagent avec sérénité et enjouement. La délicatesse de l'émotion, la justesse de l'observation, la sobriété d'écriture font ici merveille. La magie de l'art tient dans son pouvoir de réviviscence.

M. Jacques Bardoux, de l'Institut, est, si l'on peut dire, à cheval sur le souvenir et sur l'histoire. Dans *La Délivrance de Paris*[2] qui fait suite à *Journal d'un Témoin de la IIIe*, M. Jacques Bardoux, ancien sénateur, vice-président de la Commission des Affaires étrangères, a noté au jour le jour, de septembre 1943 à août 1944, les échos de la guerre et les impressions qu'il ressentait à mesure que les nouvelles, heureuses ou malheureuses, se succédaient. Journal d'un patriote qui, en plaçant au-dessus de tout le salut de son pays, admet cependant qu'il y a plusieurs façons de concevoir les moyens de le sauver. Carnet d'un Parisien sous l'occupation, c'est-à-dire d'un Français en semi-liberté provisoire, qui ignore de quoi demain sera fait pour les siens et pour lui.

En même temps — contribution importante à l'histoire politique de la guerre — M. Jacques Bardoux révèle la tentative qu'une poignée de parlementaires avait faite pour que, après la victoire, la Troisième République, revue et corrigée, se succédât à elle-même. Ces constituants clandestins — M. René Coty était l'un d'eux — avaient mis au point un projet qui fut soumis au général de Gaulle et qui, croyaient-ils, avait son acceptation. Ils furent très surpris de découvrir, après la libération de Paris, qu'il n'en était rien, que le Sénat avait vécu et que la future

1. Editions R.P., 23, rue de Constantinople, Paris.
2. Fayard, édit.

Constitution de la IVe République était encore dans les limbes. On peut penser aujourd'hui qu'elle aurait mieux fait d'y rester, ce qui nous eût probablement épargné, pendant douze ans, l'anarchie légale qui résulta de gouvernements d'assemblée. Les témoignages et les documents que produit M. Jacques Bardoux éclairent d'un jour nouveau la mort de la Troisième République et la naissance de la Quatrième.

Carrément installé sur les marches de l'histoire, et, plus exactement, de l'histoire militaire, le maréchal Von Manstein s'applique, avec *Victoires perdues*[1] à retracer son rôle dans les opérations engagées en Pologne, sur le front de l'Ouest, puis — c'est la partie de beaucoup la plus considérable du livre — sur le front de l'Est. Il le fait avec une probité d'esprit évidente, et avec la précision minutieuse que donne aux officiers d'état-major l'habitude de rédiger des ordres et de tracer des plans. Contrairement à beaucoup de militaires qui, quelle que soit leur nationalité, publient leurs mémoires avec l'intention de se défendre contre les critiques dont ils furent l'objet, de justifier leur attitude ou de rejeter les responsabilités sur leurs voisins, le maréchal Von Manstein, bien qu'il ait souvent divergé d'avis avec Hitler, s'efforce à l'équité et revendique uniquement ce qui lui appartient. En ce qui concerne la campagne de France, il fixe la part qui lui revient dans l'établissement du plan qui, prévoyant une double poussée, par l'Ouest (la Belgique) et par le Sud (les Ardennes), devait aboutir à la rupture de notre front, à Sedan, puis à l'enroulement de nos forces opérant en Belgique et dans le nord de la France. Ce plan, dans sa partie essentielle : poussée par le Sud, est bien de lui, mais, ajoute-t-il, il n'a été adopté que parce que Hitler, contre l'avis de O.K.H. (le grand état-major de l'armée de terre), l'a fait sien puis l'a imposé à ses généraux.

Le maréchal Von Manstein confirme donc sur ce point la remarquable étude qu'a publiée récemment le général Koeltz : *Comment s'est joué notre Destin*[2]. Il la confirme également sur un autre point, très controversé : la nature et l'étendue de la résistance qu'en 1939 et en 1940 aurait rencontrée Hitler auprès du grand état-major. Il apparaît, ainsi que le faisait entendre le général Koeltz, que cette résistance n'a jamais été plus loin qu'une opposition de doctrines stratégiques, de conceptions tactiques, que, s'il y avait hostilité de l'armée contre les formations militaires nazies, cette hostilité a pris la forme d'une rébellion organisée seulement après les désastres subis par les Allemands sur le front méditerranéen et sur le front de l'Est.

La première révolte contre Hitler, accusé de mener l'Allemagne à l'abîme, date de l'été 1944 ; avant le 20 juillet 1944, il y a dans l'armée de la mauvaise humeur, du mécontentement et même de la colère envers le Führer, mais il n'y a pas volonté d'insurrection. Bien entendu, en

1. Traduit de l'allemand par René Jouan (Plon, édit).
2. Hachette, éditeur.

1940, au lendemain de l'écrasement de la Pologne, il n'en est même pas question.

Le maréchal Von Manstein, tout en le déplorant, admet le fait : Hitler a eu en main, dès 1940, tous les pouvoirs politiques et militaires. Il écrit : « Hitler dépouille pratiquement les commandants des diverses armes de la Wehrmacht de toute influence sur le déroulement de la guerre dans son ensemble. Ils pouvaient, à l'occasion, lui exprimer leur avis, mais Hitler prenait de son propre chef la décision finale. » Voilà donc un point qui paraît définitivement acquis à l'histoire.

D'autres ne le sont pas encore parce que les historiens n'ont pas réussi à démêler, dans l'amas de documents contradictoires, ceux qui sont — quelques-uns — inspirés par le seul désir d'atteindre la vérité et les autres — le plus grand nombre — qui tendent « à défendre la mémoire ou à justifier le comportement » de ceux qui les produisent. Agrégé d'histoire, ancien membre de la Commission de l'Assemblée nationale, chargé d'enquêter sur les événements de 1933 à 1945, M. Pierre Dhers était qualifié pour passer au crible ces documents et en dévoiler les truquages. Dans un livre intitulé *Regards nouveaux sur les Années Quarante*[1], il fait porter son enquête sur trois points : 1°) les conditions dans lesquelles a été rompu l'accord franco-britannique stipulant que la France et la Grande-Bretagne s'engageaient à ne pas conclure de paix séparée ; 2°) l'attitude du gouvernement de Vichy lors du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942 ; 3°) les intentions réelles du maréchal Pétain au sujet de la neutralité française, de la collaboration avec l'Allemagne, de la rentrée de la France en guerre au côté des alliés.

La rigueur dans la critique des documents n'exclut pas, chez M. Pierre Dhers, une ardeur, parfois véhémente, contre l'arrogance ou la mauvaise foi de certains « témoins » dont le moins qu'on puisse dire, en poussant l'indulgence jusqu'à ses limites extrêmes, est que leur attitude durant la dernière guerre ne fut pas glorieuse. En particulier, M. Pierre Dhers, dans la première de ses enquêtes, rétablit une vérité qui avait été défigurée par un sycophante, habile certes mais vraiment trop prompt à passer de la cellule des condamnés au siège du ministère public.

Dans les deux autres enquêtes, les conclusions de l'auteur peuvent ne pas être globalement acceptées. D'ailleurs, il s'agit cette fois de lire dans les pensées, et précisément à un moment où la parole servait, à peu près exclusivement, à dissimuler ces pensées. On a beau déchiffrer les cryptogrammes, on n'est jamais sûr qu'il n'existe pas une autre clef qui les déchiffre également et leur donne un tout autre sens. Rien de plus difficile en effet que de prouver la *non-existence* de quelque chose.

Il n'empêche que M. Pierre Dhers a raison de lutter contre l'introduction subreptice dans l'histoire de versions des faits, qui n'ont qu'un caractère légendaire. Dans de tels cas, la sagesse me paraît être de

1. Flammarion, édit.

demeurer en suspens, et suivant le tempérament de chacun, d'incliner à l'indulgence ou à la sévérité. En attendant, sans hâte, l'heure du Jugement dernier.

Quant aux deux ou trois certitudes qui résultent d'une concordance entre mes souvenirs personnels et le millier de volumes que j'ai lus à ce jour sur la guerre 1939-1945, elles peuvent se résumer en peu de mots.

Ainsi qu'il résulte du procès-verbal de l'entretien ultra-secret qui eut lieu à la chancellerie de Berlin, le 5 novembre 1937, de 16 heures 15 à 20 heures 30, un an avant Munich et deux ans avant le déclenchement de la guerre, Hitler avait montré sa volonté d'atteindre ses buts de conquêtes et d'annexions territoriales, fût-ce au prix d'une guerre avec l'Ouest, guerre qu'il jugeait improbable, mais dont il calculait les risques. La guerre a donc été incontestablement envisagée et provoquée par Hitler.

Il faut donner ou rendre à Hitler le mérite — hélas ! — d'avoir imposé à son grand état-major le plan d'opérations à l'ouest, qui devait entraîner l'effondrement de nos forces militaires et susciter le désarroi d'où est sortie la demande d'armistice.

La résistance des Allemands à Hitler n'a pris corps qu'après les désastres de la Wehrmacht. Encourager ou appuyer une résistance-fantôme entre 1938 et 1942 eût été, pour les alliés, un jeu de dupes.

Trois certitudes, c'est peu, surtout si l'on ajoute que ces certitudes n'ont de valeur qu'à mes yeux. Enfin ! quand j'aurai lu encore un millier de volumes, il se peut que j'en aie une de plus — ou une de moins.

Longs-Courriers.

Les grands survols de l'histoire ressemblent aux longs-courriers aériens : en peu de temps le voyageur parcourt beaucoup de chemin, mais il est rare qu'il aperçoive, dans ses détails, la configuration des régions survolées ; il en a seulement quelque idée, au départ et à l'atterrissage.

— Le plus intrépide de ces pilotes est M. Jean Duché qui en trois escales, je veux dire en trois tomes, entreprend de nous faire accomplir le tour complet de l'histoire. Complet puisque remontant au-delà des dix mille années historiques, des cent mille années préhistoriques, il prend son récit au commencement du monde, il y a quelque quatre milliards d'années. « *Il était une fois le néant. A moins que ce ne fût le chaos. Ou peut-être l'esprit pur. Ou un mélange des deux ? Et pourquoi pas des trois ? Tout cela est également impensable. Essayons avec le chaos.* » Telles sont les premières lignes du premier chapitre du premier tome. Une « attaque » qui promet. On sent que M. Jean Duché est un chef d'orchestre qui connaît à fond les partitions et qui dirige avec autant de sûreté que d'élégance. De fait, à mesure que se déroulent les 700 pages in-octavo de *l'Animal vertical*, premier volume de *l'Histoire du Monde* [1],

1. Flammarion, édit.

on admire la maîtrise avec laquelle M. Jean Duché donne aux timbres des divers instruments toute leur valeur ainsi que la facilité apparente d'une exécution hérissée de difficultés.

Pour être certain du « grand succès », M. Jean Duché n'aurait eu qu'à garder le ton persifleur qui avait valu à *l'Histoire de France racontée à Juliette* des lecteurs et des lectrices par centaines de milliers. Il a eu le mérite de renoncer à des effets sûrs pour adopter un autre mode. Imaginez un Fontenelle du XXe siècle, aussi informé sur l'histoire que l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes* l'était sur la physique et l'astronomie de son temps, ajoutez-lui le sourire de Voltaire et vous aurez à peu près M. Jean Duché contant l'histoire du monde. Test probant : il est des lecteurs, et plus encore, des lectrices que la connaissance du passé laisse froids. S'ils repoussent le livre de M. Jean Duché après l'avoir ouvert, c'est qu'ils sont, incurablement, allergiques à l'histoire.

— En écrivant, avec autant de science que de brio, une *Histoire des Belges* [1], M. Adrien de Meeüs a creusé « quelques lacunes dans notre ignorance », comme disait spirituellement Maurice Donnay. Si, en effet, l'histoire de la Belgique, à partir de sa création, en 1830, nous est d'autant plus familière qu'elle est étroitement unie à l'histoire de la France, au contraire, l'histoire des Belges, avant qu'il n'y ait eu une Belgique, nous apparaît dans un brouillard où se confondent les événements et les dates. Disputée, écartelée par les nations germanique et française, enjeu des guerres européennes, gage des alliances entre familles régnantes soumise à la domination des régents espagnols ou des préfets napoléoniens, la future Belgique a traversé une longue série d'épreuves sans que ses habitants en aient été écrasés. Au contraire, leurs malheurs ont suscité en eux l'énergie qui leur a permis de les surmonter.

« L'histoire des Belges, écrit avec force M. A. de Meeüs, nous montre ainsi un peuple dont nul ne peut dire qu'il avait reçu, à ses débuts, plus de dons qu'une autre mais seulement un plus riche capital de difficultés et d'épreuves, et il n'a été par là qu'un symbole et un plus frappant exemple du miracle humain. »

— Aux amateurs, malheureusement peu nombreux, de fortes nourritures intellectuelles, il convient de signaler un ouvrage monumental dont la première pierre vient d'être posée par un penseur solitaire : M. Joseph Chappey : *La Crise de l'Histoire et la mort de l'idée de civilisation* [2]. M. Joseph Chappey, ancien Normalien, agrégé, n'est ni un professeur ni un philosophe professionnel. Son expérience des affaires internationales, sa compétence pour les questions financières et économiques l'ont désigné pour de hauts postes de commandement. Mais l'action ne l'a pas empêché de réfléchir. De cette longue méditation est sorti son projet d'écrire une *Histoire de la Civilisation en Occident*. Le présent ouvrage forme le premier volume — cinq cent cinquante pages in-octavo — d'une

1. Fayard, édit.
2. Presses universelles, 7, boulevard Flandrin, Paris.

introduction colossale qui en comportera quatre. L'idée centrale peut se résumer en cette proposition : « L'Histoire, en prétendant se constituer comme une science pareille aux sciences de la nature, a manqué son but et compromis son véritable rôle ; d'abord parce qu'une science de l'humain ne peut avoir les mêmes méthodes et les mêmes fins qu'une science de la nature, ensuite parce que ces fins sont, essentiellement, la connaissance de la marche de la civilisation et des lois de son évolution. » M. Joseph Chappey s'affirme comme un puissant dialecticien.

— Pour ceux qui ne sauraient supporter les longs survols mais qui sont curieux de notre petite planète je rappelle qu'il existe une collection, nommée précisément *Petite Planète* [1], qui leur permettra de faire par brèves étapes le tour de notre globe. Dix-neuf de ces livres, présentés avec infiniment de goût, ont déjà paru. Les derniers sont *Portugal* par M. Franz Villier, *Belgique*, par Mme Thérèse Henrot, *Inde*, par Mme Madeleine Biardeau. Chaque auteur imprime à son texte un mouvement et un tour personnels, mais tous ces ouvrages, qui ne dépassent pas deux cents pages, sont unifiés par l'esprit de la collection : donner au lecteur un guide cultivé et intelligent, ainsi que par la nature de l'illustration : des documents rehaussés d'art.

Quelques Livres

— La prodigieuse érudition de M. Jérôme Carcopino, de l'Académie française, se distingue par son allégresse ; elle subjugue sans être écrasante, elle entraîne en fascinant. Le plus récent ouvrage d'un historien qui manie admirablement toutes les sciences auxiliaires de l'histoire : archéologie, numismatique, linguistique, etc. : *Passion et Politique chez les Césars* [2] est axé sur une idée centrale : la passion a joué un rôle important dans la politique des empereurs romains, mais cette passion n'est point, comme nous le croyons volontiers, l'amour avec ses fureurs et ses débordements, mais le pouvoir, maîtresse ardemment convoitée et férocement disputée.

Charles Seignobos disait plaisamment que « l'amour est une invention du XIIe siècle — de notre ère », affirmation à laquelle s'opposait Homère, qui chanta Hélène et la guerre de Troie. Mais elle contient une part de vérité : dans les événements historiques, l'amour-passion fut souvent plutôt un prétexte qu'une cause. Les Achéens en vengeant l'honneur de Ménélas, saisirent l'occasion de mettre pied sur la côte d'Asie Mineure, si attirante. M. Jérôme Carcopino a étonné et presque scandalisé un bon nombre de lecteurs, en soutenant, dans l'une des études qu'enferme son présent ouvrage, que Cléopâtre n'avait pas séduit César, d'abord parce qu'elle ne possédait point la beauté ensorceleuse que lui a prêtée la légende, ensuite parce que César n'était pas homme à se laisser détourner

1. Editions du Seuil.
2. Hachette.

de sa ligne politique par une sirène. Au contraire César s'était servi de Cléopâtre, et l'avait entraînée à Rome, où sa présence avait choqué les « vieux Romains », pour lier plus étroitement l'Egypte à l'empire romain. S'insurger contre cette thèse c'est ignorer que l'Egypte ne représentait pas alors des étendues de sable à peu près stériles en dehors de la vallée du Nil, mais un pays d'une richesse quasi fabuleuse. Le blé, l'or, les diamants, les chantiers navals de l'Egypte, ses marchés, apparaissaient un trésor inépuisable, dans lequel Rome, qu'elle fût en paix ou en guerre, pouvait puiser à pleines mains. En ménageant, en flattant Cléopâtre, en lui rendant des honneurs, César se conduisait en grand politique, et non en amoureux passionné.

Pareillement, M. Jérôme Carcopino rétablit la vérité probable dans l'étude : *La véritable Julie* que les lecteurs de *La Revue de Paris* ont lue il y a peu de mois. Cette fille d'Auguste, reléguée par son père dans l'île de Pandataria, puis à Régium, passe pour avoir subi la peine de ses désordres et de ses débauches. C'était la version officielle, forgée par Auguste lui-même et répandue par les historiens à sa dévotion, mais cette réprobation spectaculaire masque sans doute un de ces drames familiaux dont les palais d'Orient et d'Occident furent le théâtre ; s'emparer du pouvoir que détenait un père, une mère ou un fils, fût-ce par un assassinat, n'avait rien qui effrayât des âmes violentes.

Une remarque : que le lecteur ne s'attende point à voyager, sous la conduite de M. Carcopino, avec tout le confort. Il doit parcourir des sentiers étroits, ardus, et où des notes savantes roulent à chaque instant sous les pas, mais au bout de sa course il est récompensé par l'admirable point de vue qu'il découvre.

— Les chemins où nous emmène M. Jean Orieux à la poursuite de Bussy-Rabutin [1], le célèbre cousin germain de Mme de Sévigné, l'auteur, plus connu que lu, de *l'Histoire amoureuse des Gaules*, sont beaucoup plus faciles. M. Jean Orieux, romancier de vocation, n'a pas de prétentions à l'érudition, bien que sa documentation soit solide et que sa connaissance du XVIIe siècle — le vrai, pas celui des manuels scolaires — soit assez étendue. Si son apport personnel n'est pas considérable, en revanche il sait conter avec une vivacité et une verve plaisantes. Sans pasticher le style de son modèle, qui annonce celui de Saint-Simon, M. Jean Orieux retrouve spontanément les ellipses, les raccourcis, les sentences et les images ramassées dont les pré-classiques et les post-classiques usèrent avec bonheur.

Bussy-Rabutin appartenait à une génération qui ne respectait rien sinon le roi et un certain code de l'honneur. Ses audaces nous paraissent incroyables. Celles de la pensée comme celles des mœurs. *Libertin*, mot aujourd'hui aimable, caractérise mal une rare indifférence aux lois religieuses et morales. Et il ne s'agissait pas de la canaille mais de l'élite.

1. *Bussy-Rabutin, le libertin galant homme.* (Flammarion.)

Certes, il y eut des conversions éclatantes : toutes étaient-elles sincères et durables ? Plus facile de poser la question que d'y répondre.

— S'il est un écrivain capable de nous éclairer sur ce point, c'est bien M. Daniel-Rops, de l'Académie française, qui publie le sixième volume de sa grande *Histoire de l'Église du Christ : l'Église des temps classiques* [1]. Le premier tome (le deuxième doit paraître en octobre) porte en sous-titre : *Le Grand Siècle des Ames*. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'auteur, avec quelque malice, situe ce « grand siècle » sous Louis XIII : de 1610 à 1660.

M. Daniel-Rops estime, non sans raison, que Louis XIV, raidi dans son orgueil de roi-très-chrétien, favorable à un gallicanisme qui écarte l'intervention du pape dans nombre d'affaires religieuses où le temporel est intimement mêlé au spirituel, ne s'est retrouvé « chrétien authentique » que sur son lit de mort. Au contraire, sous le règne de Louis XIII, un grand mouvement de rénovation spirituelle qui réformait les âmes, leur insufflant à la fois la mystique et la charité, a traversé la France et suscité des apôtres et des saints. Si les noms de saint Vincent de Paul, de saint François de Sales, du cardinal de Bérulle, de M. Olier sont illustres, d'autres : par exemple ceux de Michel de Nobletz, du Père Maunoir, de saint François Régis, de saint Jean Eudes, du bienheureux Alain de Solminihac sont plus effacés. M. Daniel-Rops les fait sortir de l'ombre et leur restitue leur grandeur. Pareillement il apporte sur l'imbroglio qui opposa ou rapprocha jansénistes, jésuites, gallicans, quiétistes, des lumières dont nous avons grand besoin.

L'un des mérites — ils sont nombreux — de M. Daniel-Rops est la franchise de parole que les Grecs nommaient « parrêsia ». Quoique sa soumission à l'Eglise soit garantie, il manifeste une liberté de jugement qui pourrait surprendre ceux qui confondent orthodoxie et servilité.

— Il y avait longtemps que l'un des ouvrages qui contribuèrent le plus à la notoriété de Pierre Gaxotte, de l'Académie française : *Le Siècle de Louis XV*, était introuvable. Il vient d'être réimprimé dans une édition revue et augmentée [2], l'auteur nous faisant bénéficier de ses trouvailles. On se souvient peut-être que rejetant l'idée alors reçue d'un Louis XV, roi nonchalant, dont la politique d'abandons fut néfaste à la France et fatale à son successeur, M. Pierre Gaxotte s'appliquait à mettre en valeur l'œuvre de Louis XV et à réhabiliter sa personne, longtemps décriée. Sa conclusion était que le siècle de Louis XV fut, lui aussi, un grand siècle.

Une connaissance plus approfondie de ce siècle n'a pas modifié le jugement de Pierre Gaxotte, sauf sur quelques points de détails. Que l'on se rallie ou non à sa manière de voir, on est séduit par son talent d'exposition, par l'aisance, dépourvue de légèreté, avec laquelle il se meut dans le lacis des documents, par l'autorité, sans nul pédantisme, dont il fait preuve quand il s'agit d'interpréter les événements ou de se prononcer sur les hommes.

1 et 2. Fayard, éditeur.

— On ne connaît guère de destinée plus triste que celle de Madame Royale Fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette emprisonnée au Temple, avec ses parents, de 1792 à 1795, elle avait seize ans lorsqu'elle quitta la sombre geôle pour prendre le chemin de l'exil. Mariée à son cousin germain, le duc d'Angoulême, fils aîné du futur Charles X, elle eût pu, avec le retour des Bourbons en 1814 et 1815, voir la fin de ses malheurs. Mais la fatalité en avait décidé autrement. La stérilité de son mariage, l'assassinat du duc de Berry, la révolution de 1830, les longues années d'un nouvel exil — elle mourra à Frohsdorf, en Autriche, le 19 octobre 1851 à soixante-treize ans — la rejetèrent dans une mélancolie hautaine, la fixèrent dans une attitude morose dont on ne saurait s'étonner. Si l'existence, lamentable, de Mme Royale avait été retracée par ses divers biographes, son rôle politique, ses rapports avec son oncle Louis XVIII, étaient demeurés obscurs.

Grâce à M. Roger Langeron, qui vient de publier : *Madame Royale, la Fille de Marie-Antoinette* [1], ils s'éclairent. M. Roger Langeron, à la lumière de documents inédits ou négligés, montre quelle importance avait Madame Royale dans le « jeu » de Louis XVIII prétendant au trône de France. Les lettres échangées entre l'oncle et sa très jeune nièce surprennent par leur gravité, leur élévation de pensée et le sens des réalités qui s'y manifeste. L'auteur, par ses études antérieures, s'était révélé l'un des meilleurs historiens de la Restauration ; cette fois il nous fait accomplir un grand pas dans la connaissance d'une époque quelque peu délaissée par les érudits.

PIERRE AUDIAT

1. Hachette, édit.

CHRONIQUE DES LIVRES

DOCUMENTS SECRETS

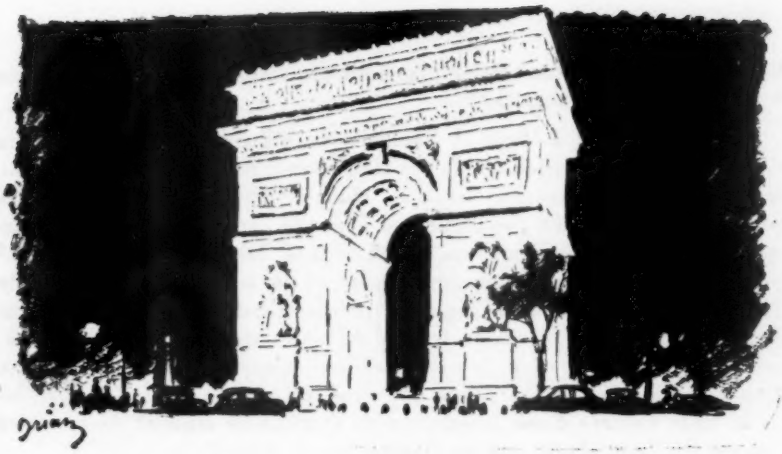
par Franz Hellens *(Albin Michel)*

Franz Hellens a vécu prisonnier de l'eau. Au bord des canaux étranglés de Gand, dans le triangle de trois fleuves, l'Escaut, la Lys et la Seine. Sous « le silence absorbant de l'eau libre et captive », sa vie s'est écoulée, sinueuse, lente et profonde. *Documents secrets* est un journal de bord.

Les grimaces et les contorsions de la Kermesse humaine défilent dans un paysage de rêve. Isadora Duncan, danseuse ivre sur une scène vide, Méral moribond, la *Complainte du désespéré* sur ses lèvres de viveur, Gorki enrichi allumant sur la plage un feu de vagabond, Max Jacob possédé d'une « sainteté panique » éclairent la ville morte du passé, phares pathétiques dans la brume.

Mort au monde, vivant au gré de ses œuvres, Franz Hellens, somnambule que berce sa chanson intérieure, écrit pour s'écouter vivre. *Bass-Bassina-Boulou, Le Naïf, L'Enfant du Paradis,* lui redisent la « nostalgie de la mort », les hurlements du bonheur, la découverte fulgurante du soleil, les rires mystérieux de la nuit. Ces miroirs lui renvoient l'image endormie d'un mendiant ou d'un demi-Dieu, plus Flamand par le rêve, que par l'appétit de la vie. A-t-il vécu? A-t-il rêvé? Qu'importe! Il écoute mourir son écho dans la nuit. SÉBASTIEN LOSTE

(Suite de la chronique des livres page 176.)



LE MOIS A PARIS

Les peintres et la nuit. — Le temps dit des grandes vacances, qui coïncide avec les plus belles nuits, transforme même ceux qui, toute leur vie, jouent à cache-cache avec le mystère et ne regardent le ciel que pour savoir comment se vêtir, en métaphysiciens et en poètes. Aussi peut-on se demander, alors que la Nuit et cette autre énigme qu'est le sommeil ont inspiré tant de bonne ou tant d'exécrable littérature, comment, si peu de peintres — pour reprendre une expression de Fromentin — se sont montrés noctiluques. Van Gogh est le seul maître du XIXe siècle qui, fasciné par la splendeur des firmaments provençaux, soit parvenu à traduire une angoisse mêlée d'émerveillement. Comme ses diamants qui auraient frappé la voûte céleste, ses étoiles font s'élargir autour d'elles de vastes ondes concentriques. Démesurément proches, plus semblables à des bolides qu'à des astres, elles narguent les quinquets terrestres.

Pourquoi son compatriote Rembrandt, qui, du clair obscur de Gérard de la Nuit et d'Elsheimer, fit un instrument unique d'exploration, n'a-t-il jamais exprimé sur le cuivre ou par les pinceaux ces fantasmagories ? Dans les ténèbres de ses *Fuites* en Egypte, de ses *Descentes de Croix*, de ses *Mises au tombeau*, les seules clartés sont celles d'un flambeau ou d'une lanterne ; et quand ailleurs le ciel s'entrouve, c'est pour laisser passer les anges de la *Mort de la Vierge* ou le compagnon ailé du jeune Tobie. Mais pas une Marche à l'Etoile. Quels commentaires, pourtant, il eût pu donner à tel verset scintillant du Cantique des Cantiques ou de l'épisode

biblique qui fera, deux siècles plus tard, de *Booz endormi* un des plus beaux *nocturnes* de la poésie !

Les « tenebrosi » italiens et flamands du dix-septième siècle ont eu recours à cette innovation que fut le clair-obscur pour créer à l'aide d'une source lumineuse proche et basse — chandelle ou lanterne — d'autres volumes, d'autres reflets, souligner ou éliminer certains détails, bouleverser les proportions, les couleurs, l'architecture. Mais l'*éclairage artificiel* — et ce mot en souligne assez les dangers — fut mieux qu'un procédé de théâtre entre les mains de Tintoret (précurseur du prosaïque Caravage dont on fait, bien injustement, le père du clair-obscur), Tintoret qui, travaillant souvent « à la lampe » est paradoxalement plus nocturne dans sa grande *Crucifixion* de San Rocco que dans sa *Création de la Voie Lactée*. De la frêle lumière d'une bougie, quelle spiritualité sauront tirer maints maîtres dits de la réalité, comme Dumesnil de la Tour !

Si Rembrandt n'a pas regardé les étoiles, c'est dans sa descendance qu'on trouve les quelques grands graveurs qui les ont évoquées. Une eau-forte très rare de Goya montre, sculpté par le croissant de la lune, un colosse nu scrutant les abîmes interstellaires. L'aquatinte, favorable à l'évocation des heures troubles peuplées de monstres et de sorcières, lui permet de réunir une assemblée de grotesques sous un ciel d'un noir diapré (soixante et onzième planche des *Caprices*). Daumier s'est plu à montrer quelque « bon bourgeois » hébété par le sublime et la pyrotechnie céleste ; et, de même, Lautrec, dans *Etoiles Filantes*.

Spécialité hollandaise, les clairs de lune ont tant sévi depuis deux siècles qu'on a fini par les considérer, avec les couchers de soleil, comme le poncif des poncifs. C'est à peine si Corot, Daubigny, Jongkind, Lépine et Boudin ont osé leur être fidèles. Odilon Redon a fait exploser dans les chaudes ténèbres de ses lithographies des phosphorescences de lucioles, demandé au pastel des bleus surnaturels qu'a retrouvés Chagall. Chez Rouault, le jour même est si blafard qu'on croirait qu'il ne descend pas du soleil. Bonnard, Vuillard, Marquet ont évoqué souvent les « lumières de la ville », et Vlaminck le désarroi d'une campagne violée par les phares des autos. Mais la Nuit, qui modifie non seulement les dimensions des choses mais celles de nos pensées, cette obscurité que, même de jour, créent nos paupières pour mêler l'imaginaire au réel et le silence au plaisir, comment a-t-elle inspiré si peu d'artistes ? Est-ce parce qu'il faudrait que les peintres inventent une autre palette ? Est-ce par ce que, pour des raisons matérielles, on ne peut évoquer la nuit que de souvenir, après qu'elle ait disparu ? Ne serait-ce pas plutôt parce qu'elle réclame du monde intérieur et de l'inconscient plus que ne peut lui donner une époque cruellement limitée à des raisonnements ou à l'apparence ?

CLAUDE ROGER-MARX

LAISSERA-T-ON DÉMOLIR L'HOTEL DE LA DUCHESSE de BERRY ? — Avez-vous remarqué, lorsque vous montez le faubourg Saint-Honoré, à gauche, au coin de la rue de Berry, un petit hôtel laissé, exprès, depuis des années, dans un état de délabrement lamentable ? Deux courtes ailes encadrent une petite cour fermée par une grille. La qualité des sculptures, des balcons en fer forgé, de la rampe d'escalier vous indiquent qu'il s'agit bien d'un petit hôtel de la fin du XVIIIe siècle. Regardez-le attentivement et vous serez frappé de sa grâce qui s'épanouirait de nouveau si on grattait ses pierres salies, si on repeignait ses ferronneries rouillées. La façade postérieure, masquée par des constructions parasites est non moins charmante.

Cet hôtel fut habité par la duchesse de Berry qui ajouta une galerie qui donne sur la rue de Berry et, à l'intérieur, la galerie et l'appartement du premier étage ont conservé leurs stucs de l'époque et si on prenait la peine de le restaurer, ce petit hôtel serait un véritable bijou.

Hélas, voilà des années que ses propriétaires, les Galeries Lafayette, se refusaient à toutes réparations, à tous travaux d'entretien. Et voici que j'apprends que le but poursuivi est sur le point d'être atteint : le Conseil d'administration a cédé l'hôtel à la Société de Reconstruction, 23, rue de l'Arcade qui, en accord avec la Société Bernheim, a déjà versé aux différents locataires les indemnités d'éviction d'usage. L'hôtel est maintenant vide et on va pouvoir le démolir.

Il n'est pas classé et les Beaux-Arts reculeront, certainement, devant les dédommagements à verser. Mais le Ministre de la Construction peut, lui, refuser l'autorisation de bâtir.

M. Sudreau qui est maintenant ministre de la Construction accepterat-il qu'on démolisse, dans une des voies qui furent et qui sont encore, les plus prestigieuses de Paris, un des derniers hôtels du XVIIIe siècle qui en faisaient jadis l'ornement, un des rares qui avaient été épargnés jusqu'ici ?

Enfin, il y a parmi les membres du Conseil d'Administration des Galeries Lafayette, des gens de goût, des amateurs d'art qui frémiraient à l'idée de détruire un Rembrandt ou un Watteau. Savent-ils qu'ils sont en train de commettre un crime du même genre. Certes, l'immeuble de rapport qu'on bâtira sur l'emplacement de l'hôtel de la duchesse de Berry rapportera quelques dizaines de millions à certains, mais la Société des Galeries Lafayette gagne de l'argent d'une autre façon sans avoir à faire concurrence à la bande noire des démolisseurs.

GEORGES PILLEMENT

HENRI MARTINEAU. — On est moins égoïste qu'on croit. Quand j'ai appris la mort d'Henri Martineau, j'ai pensé d'abord à ce que perdaient Stendhal, la poésie, la critique et l'érudition [1]. J'ai pensé que c'en était fini des deux *Divan* : la petite revue aux tons pastels et la grande librairie qui réveillait de son bleu agressif la morne étendue de la place Saint-Germain-des-Prés. Puis j'ai pensé aux parents, aux amis, à cette table de marbre du *Royal Saint-Germain* qui resterait vide désormais sur le coup de cinq heures, ou que profaneraient des indifférents...

Quelques jours plus tard, seulement, j'ai pensé à moi. Comme j'achevais un article, j'ai mesuré l'étendue de *ma* perte. Voilà, c'était fini. Plus personne dans Paris pour montrer de l'indulgence à mes essais, plus personne pour m'encourager, me guider et m'offrir des critiques que j'acceptais sans irritation parce qu'elles étaient justes et tempérées d'affection. Il y a des deuils qui — mieux que les années — vous font devenir adulte.

D'autres feront l'éloge de Henri Martineau, apprécieront son œuvre et diront ce que perdent avec lui les lettres françaises. Je ne veux pas adopter le ton du panégyrique pour parler d'un ami. Il en fut un, toujours, malgré la différence de nos âges. J'avais vingt et un ans quand je fis sa connaissance, vingt-trois quand j'osai lui porter mon premier article. Il l'accepta, bien que l'ayant trouvé un peu vague. Le vague était son horreur. Sa voix assez lente, précise et qui détachait les syllables, vous en avertissait dès l'abord. Il avait d'autres phobies : la publicité, le tapage, le verbiage pseudo-philosophique de certains romanciers à la mode et surtout l'hypocrisie. Lui qui, dans sa revue, ne rendait jamais compte des spectacles, me demanda d'y parler de *Tartufe*. Il est vrai que c'était le *Tartufe* de son ami Jouvet. Personne n'était plus fidèle que Henri Martineau. Dans son petit bureau attenant à la librairie, un mur était occupé par la bibliothèque, deux autres par des photographies dédicacées. Ainsi travaillait-il adossé à Stendhal, penché vers ses amis. Il y avait là Giraudoux, Pierre Lièvre, Toulet, Vaudoyer, Dussane (qui l'avait baptisé « le Vizir »), et tant d'autres, que je lui dois d'avoir connus, ne fût-ce que par le souvenir. Parmi ces images on remarquait surtout celle de la danseuse Lisa Duncan, superbe nudité, pudique cependant car elle était représentée de profil, en équilibre sur une jambe. Jouvet, voyant Lisa offrir cette photographie à leur ami commun, s'était exclamé : « Comment ? Tu ne donnes qu'une fesse à Martineau ! »

C'est Martineau qui racontait l'histoire, les yeux pétillants par-dessus ses lunettes. Il aimait les plaisanteries, même les plus franches. Il avait de l'esprit, de la fantaisie, voire de la verdeur, le tout dosé selon l'âge et le sexe de ses interlocuteurs. Il appelait les choses par leur nom, mais

1. La *Revue de Paris* a publié des études de Henri Martineau en février 1952 et mai 1953.

détestait choquer. Avec les femmes, d'une courtoisie dont on n'a presque plus l'idée, sauf lorsque quelque étourdie entrait dans sa librairie pour lui demander « *Marie-Claire* » ou un bon roman, pas ennuyeux, facile à lire dans le train ». Alors la politesse devenait glace, et l'on tremblait pour la malheureuse...

Cet érudit était au fond un libertin, mais comme on savait l'être au XVIIIe siècle : avec élégance et sans vulgarité jamais. Libertin : cela veut dire esprit libre, ne l'oublions pas. Comme dans la vie, Henri Martineau a choisi dans la littérature, les amis qui lui ressemblent : Stendhal, Toulet, Mérimée. Sans eux il n'eût pas été lui-même, mais eux, sans lui, seraient-ils à la place où ils sont ?

CLAUDE DULONG

Du côté de Saint-Jean-de-Luz. — Roseu, va donc jouer à cacheu-cacheu avé les petits là-bas.

— Y sont Espagnols !

— T'es sûre ? Alors reste ici avé maman.

Dans cette région frontalière, comme dans bien d'autres, il est admis, à titre de vérité première, que les humains venant de l'autre côté de la ligne idéale, ne sont pas fréquentables. Sous une si absurde hostilité se dissimule peut-être une réaction de défense : on se méfie du voisin si proche parce qu'on lui ressemble trop, on craint de perdre ses précieuses et fragiles particularités, on a peur de devenir l'autre. Pourtant, ce n'est pas faute d'écouter l'enseignement de l'Eglise universelle ; chaque dimanche, la messe est presque unanimement suivie. Elle possède même une valeur de chronomètre. A la rôtisserie, le leit-motiv comporte peu de variantes :

— Je prendrai mon poulet en sortant de la messe, comme d'habitude.

— Vous me tiendrez mon poulet au chaud pendant la messe ?

— Vaut-il mieux prendre son poulet avant ou après la messe ?

Les touristes, postes de radio contre la peau, semblent des robots ventriloques ne fonctionnant que sur piles. Les Pyrénées couleur de nuages, étonnantes dans ce paysage marin, rappellent ces toiles de fond des photographes d'autrefois qui vous faisaient poser devant de fallacieux châteaux ou dans des salons sans réalité.

A l'exception des loueurs de pédalos et des vendeurs de journaux et de cacahuètes, les autochtones ne mettent jamais les pieds sur la plage. Sont-ils scandalisés par des appâts manquant de mystère ou désireux de rester entre soi ? Sur l'herbe et sous les arbres, un peu loin de la mer, les familles indigènes discutent politique et tauromachie. Les propos de ce peuple basque, « le plus ancien du monde », sont ingénument féroces :

— Les bêtes vont être travaillées à la façon landaise.

— Bizia se faire encorner ? Tu crois au Père Noël.

— Quand il y a pas mise à mort, ça vaut pas le coup.

Mais le héros suprême, c'est le champion mondial de pelote. Entre les affiches annonçant Pepe de Almeria, la Maja de Castilla, les vaches pour amateurs, les sauts périlleux, pieds dans le béret par-dessus vaches et toros et l'Histoire tragique de Berterrech joué à la manière antique — les murs s'ornent d'images d'Epinal évoquant « l'aventure prodigieuse » de Jean Urruty, « le génie de tout ce qui rebondit ». Enfant de chœur, il manquait l'école pour manier la chistera avec son curé. Bientôt pasaka, rebot et yoko-garbi n'eurent plus de secrets pour lui. Il vainquit au trinquet les vedettes les plus chevronnées, fut félicité par Alphonse XIII pour avoir supprimé les Pyrénées, introduisit dans notre pays des chevaux bourrus comme des ours, ébaucha une idylle avec la jeune fille-torero Conchita Cintron, et mène une vie exemplaire au sein de sa famille.

Un Grand Bazar, en ses tortueuses galeries, vend les trésors de notre enfance, des coquillages tatoués de ce mot troublant, « Souvenir », des poupées aux yeux hallucinés, des pioches, des monstres et des matelas de baudruche pour dormir sur l'océan. Les vendeuses sont six fillettes en uniforme qui portent sur leurs blouses bises un prénom brodé, trop recherché pour être le vrai. Dirigées par une vieille belle fardée, munie d'un face à main, ces employées puériles évoquent les lupanars d'enfants du Proche-Orient. Tout comme ces tabliers d'écolières, les tombes en terrasse de Ciboure offrent à l'amateur leurs riches syllabes : Segunda de Zaldua, décédée à vingt-six ans, Basilio Jorajuria, mort au champ d'honneur, Merintcho Campana, pleurée de tous les siens. Des lettres noires ou dorées informent les défunts qu'à Lourdes, on a prié pour eux. Mais voici qu'apparaît, sur le kiosque à musique de la place Louis XIV, une tête cornue. C'est le signal que demain il y aura toro de fuego, taureau de feu, transposition narquoise et poétique des sanglantes corridas.

BÉATRIX BECK

DÉPAYSEMENT, AMOUR ET FANTASTIQUE CHEZ MARCEL SCHNEIDER. — En coulant de très vieux mythes dans de nouveaux décors, comme André Chénier « sur des pensers nouveaux faisait des vers anciens », le jeune romancier Marcel Schneider (au fait, il est né en 1913 : quand cesse-t-on d'être un « jeune romancier » ?) n'a pas fini de nous surprendre. Si sa langue était moins unie, moins simple, sa mythologie plus apparente, son exotisme plus cérébral et plus concerté, on pourrait le comparer à M. Julien Gracq — professeur comme lui : Dans mon *Histoire vivante de la Littérature d'Aujourd'hui*, c'est « du

côté du fantastique » que j'ai cru devoir classer l'auteur de *la Première Ile*, que je voyais hésiter entre deux directions : le roman d'amour à la française et le merveilleux, renouvelé du Graal.

L'Escurial et l'Amour (qui vient de paraître chez Albin Michel) n'éclaire par beaucoup ma lanterne. Certes, j'y retrouve les qualités de l'écrivain : élégance, sûreté, finesse. J'y retrouve aussi ce que j'hésite à nommer une philosophie, ce goût de l'irréel, de l'abîme et du merveilleux, cet angélisme (qui rapproche parfois l'ange de la bête) qui caractérisent ce romancier énigmatique.

Voici de nouveau un héros qui n'aspire ni à l'argent, ni aux honneurs, ni aux séductions du monde, qui se livre à une ascèse qui rappelle celle des yogas, mais aussi à des plaisirs moins nobles, qui hésite entre Dieu et Satan, entre « l'Ineffable » et « l'Innommable », qui recherche un « sacré sans rites », un « salut sans prêtres ». Il conçoit la prière comme une « élection à rebours, destructrice et fulgurante comme la foudre sur l'arbre, la balle dans le cœur ». Tantôt, il fuit le monde et sa famille ; tantôt il épouse une honnête petite Française en souvenir d'une grotte « remplie d'air bleu ». Son héros, c'est naturellement don Quichotte dont les rêves hardis font honte à notre lâcheté : « Le monde des ducs et des valets avec sa logique à courte vue, sa bassesse d'esprit, son âme rampante est réduit à néant par la folie du Chevalier de la Manche, folie bien digne de la folie de la Croix, comme elle exemplaire. »

A vivre auprès d'un personnage habité par de tels fantômes, on en vient à douter de sa propre réalité : c'est ce qui arriva à Thérèse, qui finira par fuir son étrange époux, sans pouvoir l'oublier. Alors, elle recevra de l'insensé une lettre étrange, qui met le point final, sinon à cet amour, du moins à ce roman singulier : « *... Ne crains pas la mort, Thérèse, elle ne diffère pas de la vie... Tu me tiens comme un gisant tient ses entrailles dans ses mains. Je ne crois pas en Dieu, je crois en la Croix. Ces deux mots dans ta langue ont le même son, comme si par avance le même pouvoir leur avait été accordé. La croyance est la racine de la création comme la Croix est la racine de Dieu en ce monde... La Croix nous attache à la mort... Chaque jour, je baise la mort. Quand on ouvre le cercueil, c'est que je découvre, ma bien-aimée, ma source et ma forêt... Le signe que je trace, c'est ton corps attaché à la Croix... L'odeur du cadavre me fait défaillir : nous sommes liés dans cette pourriture et dans cette éternité.* »

Je regrette d'être ainsi fait qu'un tel discours me touche peu. A ces déclamations précieuses, je préfère le solide réel, l'esprit qui s'incarne dans les faits et dans la chair. Mais la qualité de l'écrivain n'est pas contestable ; le style de M. Marcel Schneider est l'un des plus fermes qui soient.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

Le dictionnaire du snobisme (Plon) de Philippe Jullian est un ouvrage très divertissant qu'enrichissent maints spirituels dessins dus à l'auteur. Des textes extraits des œuvres de divers auteurs (de Mauriac à J.L. Curtis, Marcel Aymé et Gabriel Pringué) y ont trouvé place, mais les neuf dixièmes de l'ouvrage ont été rédigés sous des signatures diverses (Comtesse Criblet de Dèthes née Ronget de Soussy, Alain Frotté de Grandmonde, comte Embanch, Propeau de Comaire, Ducottet de Chessouane) par Philippe Jullian assisté par son imaginaire ami l'antiquaire Haugoult-Dujour et par le très réel Henri Sauguet déguisé pour la circonstance en Princesse Alexandra Poutoff née Fléau de Dieu.

Le snobisme aurait surgi à Londres au cours du siècle dernier ; il y fait fleurir encore aujourd'hui les extravagants distinguo entre *u* et *non u* récemment énumérés dans cette revue par Dominique Arban [1] ; mais il prospère aussi à New-York dans les *Café Society*, à Bordeaux quai des Chartrons, à Genève autour de la rue des Granges, à Lausanne dans l'orbe de la reine d'Espagne, chez les Israélites (où les Sephardis dédaignent encore les Akenazis), dans maintes cités d'Espagne et d'Italie — et bien entendu à Paris. Cette maladie qui serait en somme très répandue se manifeste dans le langage, l'ameublement, le choix des tailleurs, des quartiers de résidence, des villégiatures, des hôtels (« *Le Ritz est le Versailles de la société contemporaine* »), dans l'organisation des enterrements, dans les cimetières même (*le cimetière le plus élégant étant celui du Petit Picpus*, d'après un article signé Borniol). Elle exerce ses ravages parmi les amateurs de musique et de peinture, dans l'Université, chez les lecteurs de toutes catégories. Bref, si l'on en croit le dictionnaire, le snobisme, comme l'arsenic selon Raspail, serait partout, les masses elles-mêmes étant atteintes par le virus (snobisme des membres de sociétés sportives, des lecteurs de magazines à grand tirage obstinés à livrer la vie intime des « royalties », snobisme local (Salamanque méprisant Madrid), snobisme national, etc...

Considérant cette maladie multiforme les écrivains ont des réactions diverses : indulgence chez Georges Duhamel, Marcel Aymé, Peyrefitte ; dédain de Charles Morgan (« *le snob invente des distinctions arbitraires* »), mépris de Montherlant. Proust ne condamne pas le snobisme ; si les mots de ses personnages snobs sont souvent stupides, il croit pourtant que le snobisme aide à la diffusion des lettres et des arts et favorise indirectement la qualité. Pour Cocteau le snobisme aujourd'hui ne pose plus aucune question : comment pourrait-on être snob à l'époque où « *la bêtise elle-même pense* » ?

Un mot qui couvre tant d'activités et suscite des réactions si diverses ne serait-il pas un mot mal défini ? On peut se le demander en constatant, dans ce dictionnaire, qu'*amateurisme, mode* et *snobisme* sont volon-

1. *Mon Tunnel sous la Manche.* (*Revue de Paris*, juin 1958.)

tiers confondus et que, dans beaucoup de cas, les frontières psychologiques du snobisme ne sont qu'imparfaitement précisées.

Il faut convenir que ce n'est pas facile. Tout snobisme est *vanité* ; mais il est aussi, je crois, *esprit conquérant* et surtout *mensonge*. Saint-Simon, duc authentique à une époque où la noblesse est une valeur réelle et *vivante*, est vaniteux ; on ne peut dire qu'il soit snob. Si cinquante familles de hobereaux, de bonne souche, décidaient *aujourd'hui*, dans notre société démocratique [1], de ne plus vivre, chasser, se marier qu'entre elles, on devrait surtout reconnaître qu'elles pratiquent un bizarre esprit de caste, mais elles ne seraient snobs que dans la mesure où elles reconnaîtraient secrètement que leur distinction nobiliaire n'est plus qu'un mérite fantôme. Par contre le snobisme pur, incontestable, surgirait chez ceux qui, moins « bien nés » ou « simples roturiers » tenteraient de pénétrer dans le groupe en s'efforçant de démontrer qu'ils ont droit d'en faire partie.

Tout homme qui porte un titre nobiliaire auquel il n'a pas droit est un snob (ou un malin qui veut exploiter le snobisme des autres). Il joue sur le mensonge, comme celui qui manœuvre pour pénétrer dans un cercle ou une académie qui le pareront d'un « éclat » que sa situation ou ses œuvres (il le sait fort bien) ne lui vaudraient pas. Là encore le snob n'est parfois qu'un arriviste masqué. Un amateur d'art ne devient snob qu'au moment où il loue pour être admiré. Pas question qu'il s'extasie dans la solitude. La coterie est la couveuse du snobisme.

On n'est pas nécessairement snob, en dépit du « dictionnaire » parce qu'on est fier d'appartenir à telle institution, à telle école, à telle formation militaire. Une pareille fierté peut s'apparenter à certaines conceptions de l'honneur. Obéir à la mode ce n'est pas non plus inévitablement faire acte de snobisme : le plaisir de la nouveauté, la sensibilité à la constante et mystérieuse évolution du goût entrent en jeu. Le snobisme n'intervient, là encore, que si l'on tente de créer des dissidences destinées à humilier, à son propre bénéfice, les conformistes. Quant à l'attitude des lecteurs de magazines hallucinés par les images de la vie des princes, elle n'est pas du domaine snob. Pour les Anglais c'est exercice de piété, pour les Français culte des personnages mythiques de romans vrais (sur ce plan les princes vont rejoindre les vedettes de cinéma).

Dans le grand marché des arts et des lettres, beaucoup de gens acceptent des valeurs nouvelles non par snobisme, mais par modestie. Ils ne se reconnaissent pas le droit de juger et n'ont rien de commun avec les agités qui, pour briller, lancent de nouveaux fétichismes intellectuels. Mais ils pourraient accepter comme demi-frères les inquiets qui redoutent avant tout de « *n'être pas dans le coup* » et souffrent de ce que Koestler appelle drôlement « *le complexe de Crillon* » (par allusion au « Pends-toi brave Crillon » lancé par Henri IV à son compagnon d'armes qui avait manqué la bataille d'Arques).

1. Paul Morand ayant relu Thackeray écrit : « *On est obligé de constater que le snobisme apparaît à l'heure de la démocratie.* »

A la vérité on décèle plus facilement *in vivo* la présence du snobisme qu'on ne réussit à le définir sans soulever d'objections. Le snob, à quelque classe sociale qu'il appartienne, se révèle en une minute par son langage (dont Marie-Chantal offre à l'ironie populaire une bonne version simplifiée), ses gestes, son comportement. Il lutte en méprisant autrui contre le sentiment d'infériorité qui le tourmente et se lance comme la plupart des menteurs dans des excès ridicules. C'est un bon personnage de comédie (comme le prouve une fois de plus Jullian qui présente des tableaux solidement documentés et très amusants de divers groupes snobs) mais qui épuise assez vite ses effets. Si elle n'est pas liée, comme chez Proust, à de profondes observations psychologiques débordant le sujet, toute peinture du snobisme en effet devient vite lassante (aussi l'idée d'un *dictionnaire*, tout en évocations rapides et multiformes était-elle excellente). Quant à l'utilité réelle du snobisme, en dépit de la qualité de certains de ses défenseurs, elle est, dans la société comme dans les arts, absolument nulle. Le seul avantage qu'on puisse lui reconnaître est de fournir une occupation à de « petits mentaux » disposant d'amples loisirs.

MARCEL THIÉBAUT

JEAN TÉDESCO. — La mort de Jean Tédesco a été douloureusement ressentie par ses amis. Son rôle dans la vie du cinéma français a été important. Pendant près de dix années, après la guerre de 1914, il avait fait du Vieux-Colombier une des places fortes du cinéma d'avant-garde. Il présenta dans ce théâtre les premiers films de Cocteau et contribua à faire connaître les chefs-d'œuvre du cinéma allemand, russe et scandinave. A Paris et en province il fit de nombreuses conférences pour défendre la cause du « septième art » contre les productions commerciales à la mode. Après avoir écrit poèmes et romans il était devenu le directeur d'une revue cinématographique, *Cinéa*, qui pendant quelques années exerça une salutaire influence. Il publia également de nombreuses chroniques cinématographiques dans la *Revue de Paris* (de 1929 à 1933). Depuis 1935 il s'était surtout consacré au cinéma documentaire et, dans ce domaine, quelques-uns de ses films sur la métallurgie et la construction navale furent des réussites remarquables.

L'homme avait su conquérir parmi les professionnels du cinéma une réelle autorité. Son charme et ses qualités humaines le faisaient aimer. Il fut, comme Léon-Paul Fargue, un *piéton de Paris*, qu'il « découvrait » inlassablement en artiste, dans un esprit bohème, poétique et curieux qui le plaçait dans la lignée de Restif de la Bretonne. Certains de ses films ont d'ailleurs fixé les images qu'il excellait ainsi à surprendre et à monter.

Nul doute que son nom ne reste inscrit dans l'histoire du cinéma comme celui d'une personnalité de premier plan.

M. T.

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Prenons d'abord en main le calendrier. Dans quelques jours, le 4 septembre, le chef du gouvernement ouvrira la campagne pour le référendum sur les nouvelles institutions, par un discours prononcé à Paris place de la République — choix symbolique. Pendant les trois semaines suivantes, le général de Gaulle visitera vingt des plus grandes villes de France. Il trouvera ainsi les larges audiences régionales après celles très diverses qu'il est allé chercher à travers l'Afrique noire et jusqu'à Madagascar. Le 28 septembre, le corps électoral tout entier, étendu pour la première fois, aux Français résidant à l'étranger, sera appelé à se prononcer. Les résultats complets du référendum seront connus le 3 octobre. D'ores et déjà, il est prévu que la Constitution de la Ve République sera promulguée le 5 octobre ce qui signifie qu'en l'état actuel du climat politique, tant en France métropolitaine qu'outre-mer, une majorité de « oui » est escomptée — 65 % disent les statisticiens qui pèseraient jusqu'aux impondérables,

Les méthodes qui ont présidé à l'élaboration des textes ont contribué fortement à créer ce climat. Examinant les influences qui se sont exercées, dès la phase initiale de travail, M. André Siegfried, dont les lecteurs de la *Revue de Paris* apprécient la lucidité, en a discerné trois : celle, essentielle du général de Gaulle, celle du garde des Sceaux, celle des quatre ministres d'Etat. Si le premier avait pour programme « un exécutif fort et stable soustrait dans la plus forte mesure possible aux pressions de l'Assemblée », si le second se montrait dans ses corrections « sans bienveillance à l'égard du système », les ultimes ministres de la IVe s'efforçaient de conserver à la réforme « le caractère d'une révision maintenant les principes fondamentaux du régime. »

Mais le comité consultatif avait aussi un rôle à jouer. Malgré son caractère secondaire, il pouvait en raison de ses attaches parlementaires prédominantes, afficher un désaccord profond sur l'avant-projet soumis à son étude. Il n'en a rien été. Non seulement il n'est venu à l'esprit de personne de s'attaquer aux principes de base de la future constitution, mais les recommandations et suggestions présentées se sont révélées constructives. Et si toutes n'ont pas été retenues, du moins reste-t-il significatif que l'ensemble du rapport ait été adopté par trente voix, sept abstentions, sans aucun suffrage hostile.

Dans ces conditions, où va être l'opposition pendant la campagne du référendum ? Il y a, bien entendu, celle des communistes dont la violence le dispute à l'impudence. Leur fureur se conçoit puisque la perspective

d'un régime républicain mieux ordonné, donc en mesure de redresser la situation générale du pays conduit logiquement à disloquer le parti de la subversion, inféodé à l'étranger et cela d'autant plus sûrement que le comité consultatif lui-même a proposé que désormais les partis soient tenus de respecter les principes démocratiques de la Constitution. En dehors des communistes, nous voyons s'agiter quelques formations de gauche à effectifs réduits et petits états-majors d'idéologues (voire de calculateurs), occupés la majeure partie du temps par leurs luttes intérieures. Ceux-là brandissent aujourd'hui le spectre de la dictature.

De l'autre côté, il y a ceux qui pensent encore que la révolution du 13 mai a été manquée. M. Pierre Poujade a été leur plus fraîche recrue. Mais qui suit M. Poujade sur ce terrain ?

S'il n'y a là, au demeurant, aucune surprise, un point d'incertitude subsiste dans un tout autre domaine ; il s'agit de l'attitude que pourraient prendre certains territoires d'outre-mer. Le général de Gaulle a été formel à leur sujet : en acceptant ou en refusant la Constitution, ils choisiront ou bien l'association avec la France ou bien la sécession. Association, c'est-à-dire fédération, départementalisation ou maintien du statut actuel. Sécession, c'est-à-dire indépendance totale, non seulement politique mais encore économique, avec toutes les inconnues que cela comporterait pour les nouvelles nations « dans ce monde difficile où tout commande de s'unir », selon l'expression du général de Gaulle.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE DES LIVRES

TEMPÊTE FORCE 12

par Elleston Trevor *(Calmann-Lévy)*

Le récit de tempête que propose Elleston Trevor n'est pas sans qualités. L'auteur connaît la mer et les bateaux. Il compose de bonnes descriptions et ce qu'il dit des réactions humaines est parfaitement senti et vrai. Il manque cependant à son livre ce je ne sais quoi qui vous prend à la gorge et vous empêche d'abandonner certains récits avant de les avoir lus jusqu'au bout.

Le sujet est... connu. C'est une réminiscence de l'héroïque aventure de la *Flying Enterprise* et du capitaine Carlsen. Ici, l'*Eperon des mers*, un honnête cargo mixte chargé de grains, est surpris par une violente tempête de suroît aux atterrages de la Manche et sa cargaison se déplace dans un fort coup de roulis. Après quoi, successivement, toutes les étapes inexorables de la catastrophe vont se dérouler sous nos yeux : panneaux de cales défoncés, gîte de plus en plus impressionnante, jusqu'au moment où le capitaine devra faire évacuer passagers et équipages sur un brave cargo espagnol qui a réussi à le rejoindre, et restera seul à bord, comme Carlsen, sur une épave que la mer engloutira en vue du port. J. M.

NOTES INTER-ARTICLES

Les fumées de l'encens, par Claude Boncompain, p. 25. — *Grandeur et décadence de la civilisation Maya*, par J. E. S. Thompson, p. 41. — *Francis Poulenc, musicien français*, par Henri Hell, p. 105. — *L'origine photochimique de la vie*, par A. Dauvillier, p. 129. — *Saint-Dominique*, par Marie-Humbert Vicaire, O. P., et Léonard Von Matt, p. 138. — *Documents secrets*, par Franz Hellens, p. 164.

CHAIX-PARIS. — 2387-J 63-7-56.

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

N° 4 JUILLET-AOUT 1958

De la traduction et de la connaissance
des littératures étrangères
un colloque franco-allemand

WALTER HOELLERER
Le Congrès danse sur le volcan

MICHEL ZERAFFA
Après une rencontre

PAUL-ANDRÉ LESORT
Regards sur le nouveau roman allemand

WALTER KAUFMANN
Le mouvement des idées en Allemagne

ROLF SCHROERS
Jeu radiophonique et short story

WERNER STEINBERG
Devant la Chambre de dénazification

HEINRICH BOELL
Theodora, l'immortelle

MARTIN GREGOR
Largo pour une symphonie juive

et les chroniques habituelles, politiques, économiques, littéraires et bibliographiques

Le numéro : 240 F (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 675 f. - un an 1.200 f.
Etranger : 6 mois 750 f. - un an 1.350 f.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e
Tél. TRU 62-13 C. C. P. Paris 13.253-54

LES ANNALES

Sommaire de Septembre

Louis GABRIEL-ROBINET
Rédacteur en chef du Figaro
Directeurs de journaux, d'hier et d'aujourd'hui

BERNARD GAVOTY
Capitales de la musique Weimar en 1850

FANÉLY REVOIL
Mercure et les Muses : des tréteaux antiques aux festivals d'aujourd'hui

ROBERT SABATIER
Poèmes

RENÉ LALOU
Témoins du présent et du passé

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 110 francs

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur vingt-quatre ou trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur huit, douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et matières premières

Des études complètes ou des notes sur les grandes affaires françaises et étrangères : Kléber-Colombes. — Stenay et Pouilly. — Duc Lamothe Ledru et Cie. — Métaux et Alliages blancs. — Industrielle et Commerciale des tubes. — Poliet et Chausson. — Chaudronnerie industrielle de Bezons. — L'Aliment essentiel (Ch. Heudebert). — Compagnie d'Investissement et de Placement. — L'Activité de l'Assurance française en 1957. — Union financière pour l'Equipement et l'Industrie.

ABONNEMENTS : 6 mois : 7.000 fr.
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

OUVRAGES COURONNÉS

PAR

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Au Quai d'Orsay,
de Jules LAROCHE :
Prix Thérouane.

La vie quotidienne aux États-Unis,
de Robert LACOUR GAYET :
Prix Rocheron.

Comment s'est joué notre destin,
du Général KOELTZ :
Prix Muteau.

La captivité de François 1er et des dauphins,
de Jean DUHAMEL :
Prix Broquette-Gonin.

Langue et civilisation françaises,
de G. MAUGER et M. BRUÉZIÈRE :
Prix de la langue française.

HACHETTE